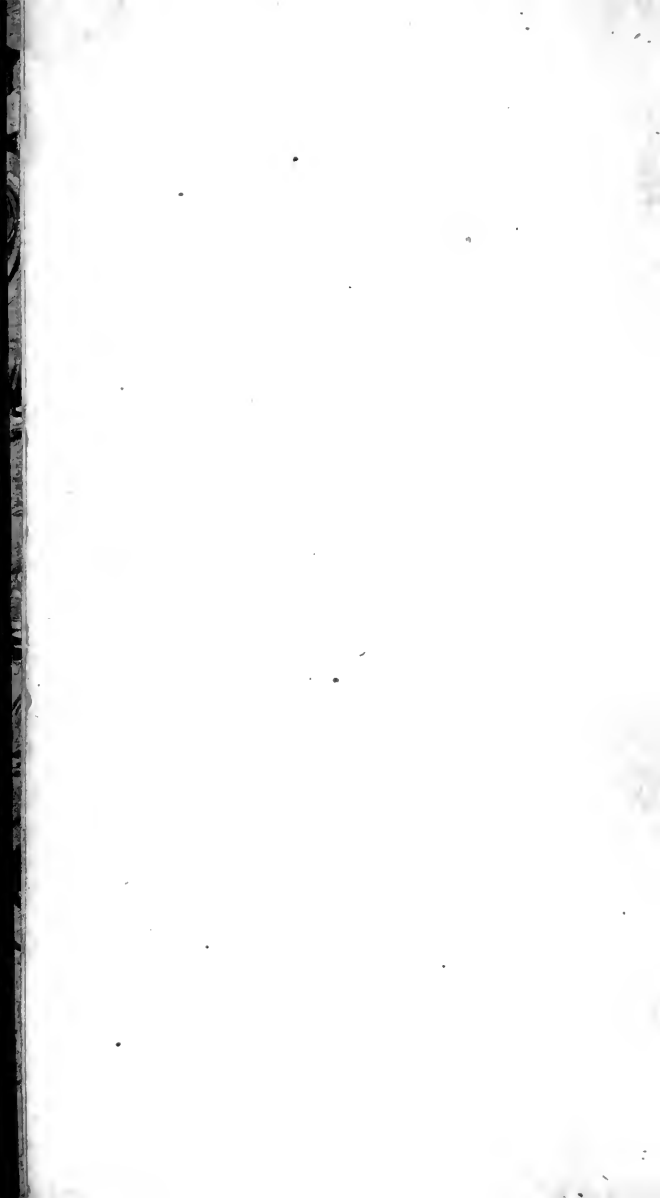


na. over 1/2 in.

J. Duchayreint.

211
CST
Questes recherches de hydraline se
font dans.



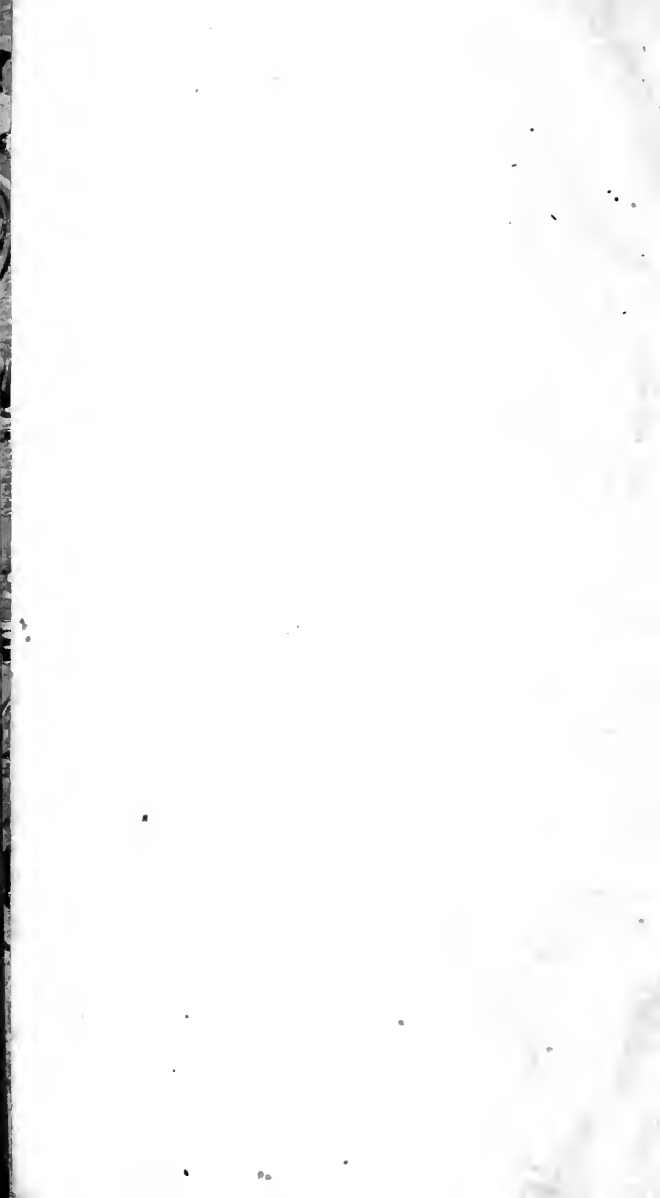




LA
MORALE
DU
MONDE,
OU
CONVERSATIONS:

Par M. de S. D. R.

Divisées en deux Tomes]



CONVERSATIONS M O R A L E S, DE

L'ESPERANCE,
L'ENVIE,
LA PARESSE,
LA TYRANNIE DE L'USAGE,
LA COLERE,
L'INCERTITUDE.

DEDIEES AU ROY.

TOME PREMIER.

De melle de la Haye.



A P A R I S;

Chez THOMAS GUILLAIN, sur le Quay des
Augustins, à la descente du Pont-neuf,
à l'Image Saint Louïs.

M. DC. LXXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



Allez mes chers Enfans
de Pais en Pais,
Celebrez mon Heros, & ses
faits inoüis,
Aux plus lointains Climats
faites-luy rendre hōmage;
De sa vive splendeur vous
estes éblouis,
Mais l'honneur d'estre à luy
releve le courage;
Et si vous peigneZ bien
LOUIS
Des plus fiers envieux ne
craigneZ point la rage,
Tout respectera son
Image. CSF

BJ
1051
S3
1686
v.1

DE



D E

L'ESPERANCE.

TROIS Dames d'un
merite fort distingué
se promenant dans un
de ces beaux Jardins , dont
les maîtres se font un plaisir
du plaisir public , & donnent
la permission de s'y promener
en toute liberté , y rencon-
trèrent deux de leurs Amis
qui les joignirent , l'un s'ap-
pelle Telame , & l'autre Clin-
dor ; & comme ordinaire-
ment un autre de leurs Amis
communs , qu'on appelle

Tome I.

A

2 DE L'ESPERANCE.

Clitandre , avoit accoustumé d'estre avec eux. Philiste, c'est le nom d'une des Dames , leur demanda s'il ne viendrait pas ce jour-là , parce qu'elle avoit quelque chose d'agreable à luy dire , qu'il y avoit long-temps qu'il esperoit. Il y a donc long-temps qu'il est inquiet , dit Aspasie , puisque pour l'ordinaire l'esperance est accompagnée d'inquietude. C'est selon l'humeur de celuy qui espere , reprit Climene , car une esperance sage n'inquiete pas. Dans ce moment là Clitandre parut , & Philiste , avec son humeur gaye , luy demanda en souriant s'il estoit inquiet quand il esperoit

DE L'ESPERANCE. 3

quelque chose. N'en doutez pas, Madame, reprit-il, car je ne croy pas qu'on puisse s'assurer si fort en l'esperance, que la crainte ne s'y melle, & la crainte est toujours accompagnée d'inquietude, principalement si l'on desire ardemment ce qu'on espere; & c'est pour cela que les passions font naître des esperances plus vives & plus inquietes que les choses qu'on desire sans passion, & par raison seulement. Je pensois, reprit Clindor, qu'au contraire les passions qui aveuglent ordinairement rendant l'esperance plus forte, la rendoient plus douce. Mais nous ne songeons pas, dit

4 DE L'ESPERANCE.

Aspasie , que Philiste nous a dit qu'elle a une agreable chose à dire à Clitandre qu'il espere depuis long-temps : de sorte que si c'est une esperance qui naisse de quelque passion , il y auroit de la cruauté à l'empêcher de le tirer d'inquietude, puis qu'il dit , avec raison , que la crainte suit toujours l'esperance. Ah ! reprit Philiste , je ne me méleroïs pas de guerir Clitandre de cette espeece d'inquietude , si quelque passion galante la causoit ; & pour ne donner pas de pretexte à la compagnie de me faire une guerre sans sujet ; ce que j'ay à dire à Clitandre , est que j'ay reçu ce matin une lettre

DE L'ESPERANCE. 5

d'un de ses Amis , qui est mon parent , qui voyage depuis trois ans , & qui m'apprend qu'il sera icy dans trois jours. Ah Philiste ! reprit Climene , quelque merite qu'ait vostre parent , ces sortes d'esperances là ne sont pas de celles qui donnent de si grandes inquietudes , principalement vostre parent n'estant pas un Amy unique de Clitandre , puisque nous en voyons deux autres icy. Il faut sans doute , Madame , reprit Clitandre , que vous ne soyez pas fort sensible à l'amitié pour parler ainsi ; car pour moy qui aime tendrement mes Amis , j'espere , & je crains pour eux plus vivement que

la plupart des Amans ordinaires n'esperent , & ne craignent dans leur passion. Il me semble , repliqua Climene , que ce sujet là est assez agreable , & assez patticulier pour nous en entretenir ; aussi bien fait-il encore trop chaud pour se promener. Toute cette aimable compagnie convint de ce que disoit Climene , & fut s'asseoir dans un cabinet écarté , dont l'ombrage & la fraîcheur étoient fort agreables ; & comme il se rencontra par hazard qu'il n'y avoit qu'autant de sieges qu'il en faloit , la Conversation n'y pouvoit estre interrompuë , comme elle l'est quelquesfois dans les Jardins

publics par des inconnus qui viennent s'asseoir proche de ceux qui parlent, sans qu'on ait droit de les en empêcher, & qui entendent tout ce qu'on dit. Je n'avois pas espéré, dit Philiste, après que chacun fut placé, que nous trouverions un endroit où l'on pût parler si librement. Vous mettez l'esperance à bien peu de chose, dit Climene en souriant. Je vous assure, reprit Philiste, que je la mets à tout, & que je suis persuadée que rien n'est plus universel, ny plus nécessaire, & que sans l'esperance on ne pourroit jamais estre heureux, puis qu'en possédant tous les biens imagi-

8 DE L'ESPERANCE.

nables , il faut encore en
 esperer une longue posses-
 sion ; car si on les possédoit
 avec une crainte continuel-
 le de les perdre , on seroit
 aussi mal-heureux qu'un a-
 vare qui craint toujours qu'on
 ne luy ravisse ce qu'il possède ,
 & j'aimerois autant qu'on
 m'ostast la vie que l'esperan-
 ce. Je suis comme vous , dit
 Clindor , j'espere aisément ,
 j'espere toujours , & j'espere
 même sans craindre de me
 tromper : si cela estoit d'au-
 tre sorte , l'esperance ne se-
 roit pas un bien. Je ne suis
 pas de même , dit Aspa-
 sie , puisque la crainte dans
 mon cœur se mesle toujours
 à l'esperance , & je ne conçois

DE L'ESPERANCE. 9

pas qu'on puisse esperer autrement. Vous avez raison, Madame, dit Clitandre, la crainte est toujours mēlée d'esperance, & l'esperance de crainte, cependant l'une n'est pas l'autre : On est dit proprement esperer, quand on espere plus qu'on ne craint, & l'on est dit craindre, quand on craint plus qu'on n'espere, & lors que ces deux sentimens sont égaux, on peut dire qu'on est entre l'esperance & la crainte. Mais l'esperance sans nulle crainte, ajouta Telame, n'est pas esperance, c'est aveuglement ; car on n'espere pas une chose certaine, on l'attend, & qui dit esperer, dit qu'il y a de

l'incertitude , & par conséquent un juste sujet de mêler la crainte à l'esperance. J'en demeure d'accord , dit Climene , pourvû que cette crainte ne trouble pas absolument cette douceur qui se trouve toujours en l'esperance , quand on espere raisonnablement. En effet , ajoûta Climene , quand l'esperance est bien réglée , & qu'elle n'est pas sans fondement , il faut convenir qu'elle avance tous les biens qu'on espere quand ils doivent arriver , & qu'elle adoucit tous les maux presens quand on en peut esperer la fin , au lieu que la crainte les prévient & les haste. Ce que vous dites ,

Madame , reprit Telame , a esté dit par un homme sage il y a plus de deux mille ans ; car il appelloit l'esperance une joye anticipée. Je vous assure , reprit Climene en souïrant , que je ne luy ay pas dérobé cette pensée ; mais il me paroist que puisque le souvenir du passé donne quelquesfois du plaisir , l'esperance de l'avenir en doit donner aussi , & qu'il faut seulement que la raison luy donne des bornes. Vostre sentiment est fort juste, Madame , reprit Telame , & l'esperance déreglée est la plus folle & la plus dangereuse chose du monde ; & mille exemples du passé & du présent font voir l'incer-

titude des esperances les mieux
 fondées. Alexandre qui avoit
 dit si galamment qu'il ne se
 reservoit que l'esperance , en
 fut trompé ; Il avoit esperé la
 conquête du monde , il y
 estoit presque parvenu ; mais
 à la fin il en fut abusé ; car
 il est permis de conjecturer
 par plusieurs circonstances
 de l'Histoire qu'il esperoit une
 longue possession de ses con-
 quêtes & de sa gloire. Tout
 ce qui peut vray-semblable-
 ment rendre une esperance
 probable se trouvoit à la sien-
 ne , il estoit jeune , il estoit
 sain , il estoit heureux , & l'a-
 voit toujours esté ; & s'il est
 permis de parler ainsi , il avoit
 enchaîné la victoire à son

Char , & sa liberalité magnanime sembloit luy avoir acquis tous les cœurs. Cependant cette grande & raisonnable esperance le trompa , il perit , il meurt dans sa plus belle jeunesse , & fait voir que l'esperance doit toujours estre accompagnée d'une sage prévoyance , & d'une crainte raisonnable ; qu'il ne faut jamais s'y abandonner aveuglement , & qu'il faut toujours se preparer à voir ses esperances trompées , afin de n'en estre pas surpris : Car après tout , poursuivit-il , l'abregé de la Sagesse consiste en ce juste mélange de l'esperance & de la crainte , & à ne regarder jamais la bonne ny la mauvaise

fortune , comme devant estre
eternelle , puisque l'esperan-
ce , sans prévoyance & sans
crainte , est , comme je viens de
le dire , un aveuglement tres-
blasmable. Ah ! Telame ; s'é-
cria Philiste , je ne suis pas
de vostre sentiment , & je ne
voudrois pas d'esperance de
cette espece ; au contraire je
veux qu'elle n'approfondisse
rien , ce n'est pas à elle à rai-
sonner , il suffit qu'elle soit
fondée sur quelques apparen-
ces agreables qui me flattent,
qui me persuadent , & qui me
donnent mille plaisirs. Mais
j'ay quelque envie , interrom-
pit Aspasie , pour plaire à Phi-
liste , de luy montrer des Vers
qu'on me donna hier , dont le

DE L'ESPERANCE. 15

premier favorise ses sentimens. De grace , reprit Philiste , dites-les nous promptement ; car tout ce qui favorise l'esperance me plaist. Aspasia voyant que la Compagnie ne s'opposoit pas à Philiste , recita ces Vers.



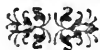
*Rien n'est si doux que
l'Esperance ,*

*Les biens qu'elle promet ne le
sont pas autant ,*

*Les plus grands quelquesfois
n'en ont que l'apparence ,*

On les perd en les possédant.





*La fortune capricieuse
Fait acheter trop cher le suprême
credit ,
Et la crainte & l'espoir d'une
ame ambitieuse,
La font plus souffrir qu'on
ne dit.*



*Les vains plaisirs de la
jeunesse ,
Passent avec les ans , & n'ont
point de retour ;
Mais l'esprit , le sçavoir , & la
juste sagesse ,
Durent jusques au dernier
jour.*

Heureux



*Heureux qui peut passer
sa vie*

*Sans de trop grands plaisirs , &
sans un grand ennuy :*

*Qui n'a rien envié , que personne
n'envie ,*

*Et qui n'espere rien d'au-
truy.*

Ces Vers là ont un fort beau sens , dit Climene , mais si le premier est favorable au sentiment de Philiste , la seconde Stance & le dernier Vers de la quatrième ne le sont pas. Je vous assure , reprit Philiste , que ce dernier vers est plutôt contre le peu de générosité qui se trouve en la plus-

part des hommes, que contre l'esperance. Mais pour bien juger qui a tort ou raison, sur le sujet de l'esperance, dit Aspasia, prions Telame de nous la définir, luy dis-je, qui sçait tout ce qu'on peut sçavoir & des morts & des vivans, & qui par une longue étude des Livres, du monde, & de luy-même, connoist tout ce qui peut-estre connu par l'esprit humain. Aspasia a raison, dit Climene, en regardant Telame, & pour guerir Philiste & Clindor de leur excessive esperance; dites-nous de grace precisément ce que c'est, ce qui la fait naistre, ce qui la conserve, comment il la faut

regler. Je me joints à Clime-
ne, dit Clitandre , car la plus-
part du temps l'esperance me
donne plus de peine que de
plaîsir ; J'y consents, dit Phi-
liste , bien resoluë toutefois
d'interrompre Telame quand
il plaira , & même de ne le
croire pas , si ce qu'il dira ne
me convient point : je me re-
serve le même privilege dit
Clindor. Bien loin de vous
l'oster , repliqua Telame , je
vous l'accorde avec plaîsir ;
car je ne pretends pas faire
des loix , je ne veux que dire
mes sentimens ; Je declare
d'abord que je ne suis pas de
l'avis d'un Philosophe orgueil-
leux de l'Antiquité , qui disoit
qu'il n'y avoit rien en l'Univers.

qui fust digne de la crainte ny de l'esperance d'un homme sage, car on peut craindre & esperer beaucoup de choses raisonnablement. Mais selon moy l'esperance ne doit jamais estre sans un fondement vray-semblable, & je suis persuadé qu'il faut que la connoissance du bien qu'on desire la precede; qu'il faut que cette connoissance fasse naître le desir de posseder ce qu'on connoist; & que ce desir fasse naistre l'esperance; mais il ne faut pas que ce desir aveugle la raison, & qu'il fasse naistre une esperance, qui selon toutes les apparences ne peut réussir. Un homme sage, poursuit-il, n'espe-

re jamais les choses impossibles. On peut quelquefois par un premier sentiment desirer ce qu'on ne peut obtenir ; car le desir qui naît en un moment , sans que la raison s'en mêle , est naturellement un peu temeraire ; mais on ne doit jamais esperer ce qu'on desire étourdiment. Il est même certain que generalement parlant , la nature ne fait desirer que des choses possibles ; & quand il arrive qu'on en desire qui ne peuvent arriver , c'est une foiblesse de l'esprit humain seduit par l'imagination , qui luy fait croire de la possibilité où il n'y en a pas : Et ce desir universel qu'ont & qu'ont toujours eu tous les

hommes en toutes les Nations , & en tous les siècles d'une seconde vie, est une espèce de preuve naturelle qu'il y en a une ; car un simple particulier peut quelquefois se tromper, & avoir des desirs & des espérances ridicules ; mais parlant universellement , la Nature ne se trompe pas. Nous voyons tous les jours des avarés désirer ardemment des richesses , & faire mille injustices pour en acquérir , mais nous ne voyons pas qu'ils désirent des Palais de diamans tout couvers d'or , au lieu d'ardoise & de plomb , parce que la possibilité doit estre le fondement de l'esperance. Il n'y a que la Poësie qui s'af-

franchisse quelquefois de cette regle ; & les Romans bien faits conservent même toutes les apparences de cette possibilité, & de l'exacte vray-semblance. Il faut donc, poursuivit-il , éviter toutes les chimeres de l'esperance sans fondement , & que la raison s'y oppose. Les Italiens, poursuivit-il , n'ont pas tort d'avoir un Proverbe qui dit :

*Guadagna assai chi vano
sperar perde.*

Lors qu'il s'agit de la connoissance des choses , ou d'une resolution à prendre : & l'on a dit mille fois que quiconque a de grandes esperances s'ex-

pose legerement à de grands chagrins. Cependant , interrompit Clindor, des hommes fort sages souûtiennent que sans l'esperance toute la vie est penible. Et le fameux Horace a dit en quelque endroit, que l'esperance est le partage des vivants, où les morts n'ont point de part. Je croy ce que vous dites , reprit Climene ; mais j'ay lû depuis peu dans trois ou quatre endroits de cette belle Paraphrase de la Sageffe , que nous a laissé la plus admirable personne de mon sexe , que les trop grandes esperances sont ordinairement suivies de grandes douleurs. Vous pretendez donc, dit Philiste , bannir l'esperance
du

du monde. Nullement, dit Telame, & quand j'aurois esté de cette orgueilleuse secte, qui ne vouloit point du tout d'esperance, je n'aurois pas suivy ce sentiment là, comme je l'ay déjà dit, & je me serois rangé à celui des autres qui n'avoient pas cette austérité. Je ne suis pas même de l'avis de ceux qui veulent que les bestes ne puissent esperer; car on voit mille occasions qui font connoître que les bestes même esperent les choses qui sont dans l'estendue de leur connoissance. Il n'y a rien de si vray, dit Philiste, & j'ay un petit chien qui m'aime fort, & que j'aime beaucoup, qui ne manque ja.

mais à l'heure que j'ay accoustumé de revenir de la promenade , ou de faire des visites , de sortir d'une petite maison bien propre , où il a dormy tout le jour pour m'attendre à la porte de ma chambre , & s'il n'esperoit pas il ne m'attendroit point : de grace , ajouta-t-elle , en regardant Telame en souriant , permettez-moy d'esperer aussi bien qu'à mon chien. Je ne vous ay pas dit , Madame , repliqua-t'il , qu'il ne faut pas esperer , mais seulement qu'il faut regler ses esperances , & ne s'y assurer jamais trop , sans substituer pourtant la crainte excessive à sa place. Vous faites bien , dit Clitan-

dre, de dire excessive, car il est certain que la crainte doit toujours suivre l'esperance. L'incertitude, qui est ordinairement une marque de foiblesse dans l'esprit humain, lors qu'il s'agit de la connoissance des choses, doit estre la compagne inséparable de l'esperance dans l'esprit d'un homme sage, & par consequent il doit craindre, & il est même difficile de ne craindre pas autant qu'on espere. Il faut remarquer, dit Tela-me, que les jeunes gens esperent plus facilement que les autres, au lieu qu'un homme de bon sens avancé en âge profite de l'experience qu'il a, & se souvenant que l'espe-

rance l'a trompé mille fois en sa jeunesse , il n'espere plus legerement. Pour moy , dit Philiste , qui n'ay pas assez vécu pour avoir eu tant d'esperances trompeuses , je m'y abandonne avec plaisir. J'en fais autant , dit Clindor , & je m'en trouve bien. Je croy pourtant , repliqua Telame , que si je l'entreprendois je ferois voir à la belle Philiste , & à vous , que l'esperance vous a trompez mille fois sans vous en appercevoir , parce que ce n'a pas esté en chose de consequence ; & si vous vous observez , vous connoîtrez qu'à parler en general l'esperance de tous les plaisirs trompe ; car pour l'ordinaire

elle les montre à l'imagination beaucoup plus grands qu'ils ne sont, parce qu'elle ne les fait voir que du costé qu'ils plaisent , & qu'elle en cache tout ce qui en diminuë l'agrément. Comme je suis sincere, dit Philiste en riant , j'avouë que j'ay esté assez souvent de quelques parties de plaisir qui m'en ont moins donné que je n'en avois attendu. Pour imiter vostre sincerité, dit Clindor , j'avouë aussi qu'en voyageant je devins amoureux en un lieu où je devois estre trois mois ; je ne m'en deffendis pas ; & comme j'espere aisément , & que de routes les passions l'Amour est celle qui fait le

plûtost naître l'Esperance, je desiré ardemment d'estre aimé, je l'esperé de même, & je me figuré mille & mille plaisirs si j'avois seulement la liberté de parler tant qu'il me plairoit à celle que j'aimois. Cependant soit que la facilité que je trouvé à en estre regardé favorablement, ou qu'elle eust moins de charmes que je n'avois crû, ou que la pensée que j'eus qu'elle me souffroit plus par foiblesse que par estime diminuast ma satisfaction, je suis obligé d'avoüer que tous ces plaisirs inexprimables que je m'estois figurez s'évanoüirent, & que je m'ennuyé quelques-fois avec la même personne

que j'avois crû devoir toujours faire ma felicité parfaite. Il en est de même de tous les plaisirs en general , dit Telame , & l'esperance en les promettant ne montre que des illusions. Je confesse à mon tour , dit Clitandre , qu'avant que d'estre venu à la Cour , dans le commencement de ma vie , l'ennuy que la Province donne d'ordinaire à tous les jeunes gens qui en ont entendu parler à leurs peres , qui n'y ont fait que passer me trompa un peu ; car je me figuray une foule de plaisirs sans nul mélange de chagrin , & mon imagination me donnant l'idée d'une Cour magnifique , dont le

32 DE L'ESPERANCE.

plus grand Roy du monde fait le plus grand ornement, j'en fus enchanté; j'admirois un lieu où tous les plaisirs se trouvent; où l'on ne voit que de superbes Palais, où tout le monde a de la politesse, ou en veut avoir, où les Dames ont l'art d'ajouter beaucoup à la beauté par l'air galant, la bonne grace, & l'art de s'habiller avantageusement. Je me flattois aussi du plaisir de sçavoir des nouvelles de toutes les parties du monde; de la liberté qu'on a de jouïr & de perdre son argent noblement. Je m'imaginois encor mille plaisirs par les Opera, les Comedies, les Musiques, les

promenades ; en un mot par l'idée qu'on se fait soy-même, que tout ce qui fait les plaisirs d'un honneste homme se rencontre à la Cour. Mon imagination me fit voir même que c'estoit le seul lieu où le mérite pût trouver sa récompense , & qu'il ne servoit presque de rien dans une Province d'avoir de l'esprit & d'estre brave ; & qu'enfin les plaisirs & la fortune ne se pouvoient trouver que là. Je desiré donc de venir où je suis , & l'esperance s'empara d'abord de mon cœur , mais non pas si fortement que la crainte ne s'y meslast avant même que d'y estre , quoy que pour y estre plutôt je

vinffe en poste à Paris , où je devois faire mon équipage à loisir. Mais dès que je commençay de jouïr de ce que j'avois tant desiré & espéré, la crainte, comme je l'ay dit, commença de s'y meller. Je craignis d'avoir l'air & l'accent de ma Province, j'écoûtois & n'osois parler ; je regardois sans juger de rien ; je craignois d'estre un bel esprit empressé , & de ne pouvoir prendre cet air que je voyois aux gens de la Cour , & qui ne s'apprend pas comme on apprend la Musique , & la crainte enfin troubla mes premiers plaisirs. Oüy, dit Tela-me en l'interrompant , mais c'est à cette sage crainte que

vous devez une partie de vôtre mérite ; car si vous fussiez venu à la Cour avec l'esperance d'un étourdy , qui croit apporter de son païs tout ce qui ne s'apprend que par le bel usage du monde , & du monde choisi , vous ne seriez pas ce que vous estes. Je serois peut-estre plus heureux , repliqua Clitandre , car j'ay éprouvé que si l'on ne porte son bonheur avec soy-même , on ne le trouve en nulle part , & qu'on est malheureux à Paris & à la Cour comme ailleurs ; & c'est proprement ce qui m'a accoustumé à mesler la crainte à l'esperance par les revolutions que j'y ay veuës ; de sorte que je ne puis plus

jouir de cette esperance trompeuse & tranquile qui charme l'aimable Philiste. Vous avez raison Clitandre , reprit Telame , car toute la vie de la Cour n'est qu'esperance , & c'est là proprement qu'on meurt toujourns en esperant ; & dans toutes les Cours où j'ay esté, j'ay vû des Courtisans remplis de vaines esperances, qui dans la suite leur sont devenues de veritables chagrins. En effet j'ay vû de ces Courtisans là esperer des Charges sans nulle apparence d'y parvenir , & sans nulle capacité pour les exercer s'ils y estoient parvenus. J'en ay vû s'accabler par une grande dépense, sans nulle ressource que des

esperances chimeriques, fondées les unes sur le jeu, les autres sur des mariages, sur des graces extraordinaires des Princes qu'ils ne meritoient pas, & que même ils n'osoient demander. J'en ay vû même esperer diverses choses sans nul fondement que l'instabilité ordinaire de la Cour, & j'en ay vû en dernier lieu fonder toutes leurs esperances sur des Horoscopes qui leur promettoient de grandes fortunes, ce qui est sans doute la plus folle de toutes les esperances; & je me suis étonné mille fois qu'on ait pû voir tant de gens se laisser abuser par une science où le seul cas fortuit fait rencontrer avec assez

de justesse , & qui manque presque toujours. Tout ce que dit Telame , reprit Clitandre , ma passé mille fois dans l'esprit aussi bien qu'à luy , & c'est pour cela que je ne puis plus jouir , comme je viens de le dire , de tous les charmes de cette esperance tranquile dont Philiste est enchantée. Dites plutôt , reprit-elle , que vous ne pouvez plus jouir des plaisirs & du repos qu'elle me donne : Car enfin elle me fuit par tout , quand je me porte bien j'espere que je ne seray jamais malade , & quand je suis malade je me persuade que je seray bientôt en santé , & que ce sera le dernier mal de ma vie , & puis

qu'il faut de nécessité craindre ou esperer , je prends le party le plus agreable. Ajoûtez , dit Clindor , le plus necessaire , & même le plus inévitable , car l'esperance & la crainte sont deux mouvemens dont la volonté n'est pas la maîtresse ; on les peut cacher , mais on ne les change pas ; quand on est nay pour craindre on craint , & pour esperer tout de même. Je conviens , dit Tela-me , qu'il y a un premier mouvement de crainte ou d'esperance qu'on ne peut retenir , mais la raison en peut corriger l'excès , & la longue habitude qu'on prend de s'opposer à ces deux mouvemens qui nous trompent si souvent,

fait qu'on ne les sent presque plus ; car si l'esperance fait des illusions , la crainte en fait aussi , & je suis assuré qu'Aspasie & Clitandre , qui passent toute leur vie entre la crainte & l'esperance , ont apprehendé mille choses qui ne leur pouvoient jamais arriver , comme ils en ont esperé qui ne leur arriveront jamais. Il vaudroit donc bien mieux ne mesler pas la crainte à l'esperance , dit Clindor. Je vous avouë , reprit Telame , que ces deux mouvemens excessifs causent mille maux dans le monde. En mon particulier , dit Philiste , je connois une femme qui accable tous ceux qu'elle voit , parce qu'elle n'espere

n'espere jamais rien , & qu'elle craint toutes choses. Dès qu'elle a la migraine elle croit qu'elle mourra : si elle plaide , elle croit aussi qu'elle perdra son procès ; si elle entend le moindre bruit la nuit quand elle s'éveille , elle se figure que c'est un esprit , elle croit qu'on prend le rhume comme la petite verole , & fuit tous les enrhumés. Le Tonnerre la trouble à tel point , qu'elle ne sçait plus ce qu'elle fait , & quoy qu'ordinairement elle ne soit pas trop devote , le premier éclair luy donne une devotion tremblante , qui divertit ceux qui la voyent , car dès que l'orage est cessé la devotion s'en va ; Et j'en connois en-

core une autre , ajouta-t'elle , qui craint la médifance comme fi elle pouvoit la rendre coupable des chofes dont on la pourroit accufer. Elle apprehende prefque également d'eftre trompée par les amis , & par les ennemis , & craint aufli , à mon avis , de fe tromper elle-même. Pour cette derniere crainte , reprit Tela-me , elle n'eft pas aufli déraisonnable que vous le croyez , car en cas d'efperance , il ne faut non feulement jamais efperer trop fortement ce qui dépend d'autrui , mais encore ce qui ne dépend que de nous-même , parce que qui prefume trop de foy s'abufe ordinairement. Croyez-moy ,

dit Clitandre , il n'y a point de regle generale à rien , & le desespoir à la guerre fait faire quelquesfois des actions aussi hardies que l'esperance ; & la crainte d'estre vaincu peut assez souvent donner plus d'intrepidité que l'esperance de vaincre. J'ay si bonne opinion de vostre courage , dit Telame , que je suis persuadé que vous ne voudriez pas devoir une belle action à cette espece de desespoir ; je soutiens même hardiment qu'un homme qui a le cœur grand & l'ame ferme , qui se trouve dans un grand danger , ne doit pas s'amuser simplement à esperer d'en sortir , & qu'il faut qu'il l'affronte , & que quand même

il le verroit inévitable , il s'y prepare courageusement , sans chercher le secours d'une trompeuse esperance ; & l'on voit en effet que les gens simples esperent plus facilement que les autres. Je vous assure , reprit Philiste , que les simples craignent aussi facilement qu'ils esperent. Mais de grace , dit Climene , dites-moy si l'esperance est aussi ordinaire en ambition qu'en amour. Elle y est même encore plus necessaire , dit Clindor , car l'esperance est le ressort le plus universel qui fait agir heureusement dans le commerce du monde : en effet , poursuivit-il , un homme qui n'espere rien ne fait rien , ou

fait toutes choses negligement. Un Courtisan & un homme de guerre sans esperance ne font rien de tout ce qui peut conduire à la fortune , & même à la gloire ; car ils ont d'ordinaire une crainte continuelle qui les trouble , & qui les empêche de voir les choses telles qu'elles sont. Au contraire, dit Clitandre, c'est la crainte qui donne de la vigueur à l'esperance , c'est elle qui fait agir la prudence , & l'esperance qui ne craint rien fait agir étourdiment. Ce que Clitandre dit est tres-raisonnable , reprit Telame , mais il ne faut pas que cette crainte soit excessive , & à proprement

parler, il faut plutôt prévoir que craindre : En un mot, poursuivit-il, je ne connois que la crainte de déplaire à ses Amis, à qui je ne donne point de bornes, encore y a-t'il des occasions où il ne faut pas craindre de les fâcher, quand il s'agit de leur donner un bon conseil pour les empêcher de faire une faute. Quoy que je ne sois pas sçavant comme Telame, reprit Clindor en souïrant, je me souviens pourtant d'avoir lû quelque-part qu'un Philosophe interrogé en quoy l'habile homme est different du sot, & l'homme de bien du méchant, répondit que c'est *en bonnes esperances*; le sot n'a point de ressour-

ce , l'habile homme espere toujours , & ne se rend qu'à l'extremité. Les Chrestiens même n'ont pas de plus grand avantage sur les méchants que de mieux esperer qu'eux ; en un mot l'esperance a fait tous les Heros , la crainte pas un. Ce que vous dites , repliqua Telame , me fait souvenir de ce que dit un jour un grand Capitaine , qui estoit aussi un fort honneste homme , *qu'à la guerre on se trompoit souvent à force de raisonner , & en croyant que l'Ennemy feroit ce qu'il devroit faire , au lieu que bien souvent il ne le faisoit pas* Ce discours montre , ajoûta Telame , que Monsieur de Turenne ne s'abandonnoit jamais ny à la

crainte, ny à l'esperance, car ce que vous raportez est de luy. Mais tout ce que vous dites, interrompit Climene, ne répond pas à la question que je vous ay faite, dites-nous donc si l'esperance est égale en amour & en ambition. Elle se trouve sans doute Madame, dit Telame, dans le cœur d'un Amant, & dans celuy d'un ambitieux, mais avec cette difference, qu'en amour l'esperance est plus forte, & pourtant plus douce qu'en ambition, où elle est plus inquiète. En Amour la passion toute seule fait naître l'esperance dans son commencement, & en suite assez souvent la jalousie; mais en ambition c'est la
la

la bonne opinion que l'ambitieux a de luy-même, qui fait naistre l'esperance dans son cœur; s'il a de grandes qualitez, & de l'honneur, il se confie à son merite, & s'il n'a que de l'esprit, de l'interest, & de l'audace, c'est son sçavoir faire, sa vanité & sa finesse qui luy donnent de l'esperance. Quoy qu'il en soit, dit Clindor, l'esperance fait souvent faire à un Courtisan ambitieux plus de choses difficiles que l'amour n'en fait faire au plus passionné de tous les Amans : mais un ambitieux sans esperance se rebute beaucoup plutôt qu'un Amant mal-traité. Cela vient, repliqua Telame, de ce qu'à parler en general, l'Amour fait

plus esperer que craindre, & l'ambition plus craindre qu'esperer. Tout ce que vous dites est plein d'esprit, dit Clindor, mais il ne me fera pas renoncer à l'esperance; elle, dis-je, qui a fait mille biens au monde: sans elle on n'auroit jamais decouvert les Indes, on luy doit l'or, les perles & les diamans qui en sont venus; & pour dire quelque chose de plus considerable, le Christia-nisme n'y seroit pas etably. L'esperance, si l'on peut parler ainsi, est l'Astre qui conduit tous les grands Voya-geurs, à qui on doit tant de belles connoissances, elle est l'ame du commerce, qui at-tache toutes les Nations les

DE L'ESPERANCE. 51

unes aux autres ; car par une espece de force magique, comme l'Ayman , elle attire tous les hommes par mille motifs differents. Les uns esperent de faire leur fortune par la guerre , les autres par les sciences ; & la Chimie même qui avoit donné au fameux & illustre Prieur de Cabriere de si admirables secrets pour la Medecine, dont les effets merveilleux semblent estre au dessus de la nature , n'auroient peut-estre jamais esté trouvez, si ceux qui l'ont precedé n'avoient esperé de trouver cette fameuse pierre tant vantée, & si peu connuë. Il est vray, reprit Telame , mais cette sorte d'esperance a ruiné mille per-

sonnes. Ce n'est pas la faute de l'esperance, repliqua Clin-dor, c'est celle de ceux qui esperent sans jugement; car la veritable Philosophie n'appauvrit pas. L'Astronomie, ajoûta-t'il, est encore fille de l'esperance, & tant d'habiles gens qui ont passé, ou qui passent encore les nuits à observer les Astres n'auroient pas fait tant de belles découvertes, s'ils n'avoient esperé de les faire. Nous tremblerions encore, comme l'Antiquité faisoit au premier aspect des Comettes; & comme les Indiens, & même le peuple parmi les Grecs & les Romains, faisoient aux Esclypses de Lune & de Soleil; car en un mot,

l'esperance de la gloire , de l'utilité, ou du plaisir, est ce qui remuë tout l'Univers. Je suis du sentiment de Clindor , re-pliqua Philiste , car on ne me fait pas voir bien clairement quels maux l'esperance peut causer. Vous en avez pourtant beaucoup souffert , luy dit Climene , & vous ne pouvez pas avoir oublié que vous aviez un vieux parent fort riche qui vous aimoit beaucoup, qui devoit vous faire son heritiere par son Testament , & qui mourut à quatre-vingt-dix ans sans l'avoir fait , parce que se portant bien il esperoit toujours qu'il vivroit autant que cet homme d'Angleterre , qu'on dit avoir vécu

cent trente-deux ans. Il est vray, dit Philiste, que cette esperance là m'a coûté cher, mais cela arrive rarement. Point du tout, dit Aspasia, & quelque chose d'approchant arrive tous les jours en cent manieres differentes, & la plupart des femmes esperent cent choses sans rien craindre, qui font un grand déreglement en leur conduite. En effet, ajoûta-t'elle, ne voyons-nous pas des Coquettes d'une mediocre beauté, qui esperent pourtant qu'elles donneront une amour constante à une multitude d'Amans, quoy que la connoissance du monde doive leur avoir appris qu'à peine s'en trouve-t'il un en un

siècle , & que depuis Petrarque , que vous aimez tant , nous ne voyons nulle marque publique , ny en Vers , ny en Prose , ny en Histoire , qu'il y ait eu un Amant fidelle. Cela est plaisamment exagéré , dit Philiste en riant , mais je ne parle pas de ces sortes d'esperances-là , & pour vous en rapporter quelques exemples à mon tour afin de marquer ma sincerité , je connois des femmes que je voy quelquesfois , qui esperent conserver leur beauté jusqu'à cent ans , & qui reglent leur conduite sur ce pied-là. J'en sçay de plus blâmables que vous , dit Climene en riant , car j'en connois qui l'ont perdue il y a long-temps , qui pen-

sont que l'on ne s'en apperçoit pas , parce qu'elles espèrent qu'on ne remarquera point je ne sçay quel fard délicat qu'elles croyent estre imperceptible , & qui les faisant paroistre plus belles pour un peu de temps quand on les voit de loin , avance l'extrême vieillesse de plus de dix ans. Je conviens , reprit Philiste , que cette esperance est ridicule ; & je n'en seray jamais capable ; car encore que je sois jeune , je me prepare déjà à ne l'estre plus , & à trouver dans mon esprit & dans mon humeur ce que je ne pourray plus trouver dans mon taint & dans mes yeux , je veux dire l'art de plaire à mes Amis sans nulle

beauté. Il est encore certain, dit Climene, que la plupart des femmes qui ont le malheur de s'engager à faire galanterie, ne s'y engageroient point si elles n'esperoient pas qu'on n'en sçaura jamais rien, & que celles qui ont la hardiesse d'écrire des billets doux ne les écriroient point si elles n'esperoient qu'ils ne seront jamais vûs. Cela est certain, dit Aspasia, & je ne comprends pas qu'une femme d'esprit, qui doit aimer sa réputation, puisse se faire tant d'esperances mal fondées, quand elle écrit des lettres de cette espece; car enfin il faut qu'elle espere que son Amant l'aimera toujours, qu'il sera

discret , qu'il n'aura point d'amy particulier à qui il montre ce qu'elle luy écrit , qu'il fera soigneux de bien garder ses billets, que ceux qui les porteront seront exacts & fidelles , & que cet Amant les brûlera s'il se voit en danger de mourir ; car pour en estre tout à fait en repos , il faut que ces Dames galantes ayent toutes ces esperances là ; de sorte que de l'humeur dont je suis , quand j'aurois eu le malheur & la foiblesse d'aimer quelqu'un , la seule crainte m'auroit empêché d'écrire des lettres où il auroit falu du mystere. Ce n'est pas encore assez , ajoûta Climene , de parler des esperances dangereuses,

& des esperances mal fondées ,
il faut parler aussi des esperan-
ces criminelles. Voila une ter-
rible parole , dit Philiste , pour
parler d'une chose aussi douce
que l'esperance. Elle ne l'est
pas encore assez , reprit Cli-
mene , pour exprimer ma pen-
sée ; car ne voyons-nous pas
des gens qui ne se contentent
pas d'esperer les biens qu'ils
desirent , mais qui desirent &
esperent les malheurs d'au-
truy. Vous avez raison , Ma-
dame , reprit Telame , de fai-
re cette remarque , & les Ro-
mains qui ne firent point de
loix contre le parricide , sup-
posant qu'il n'y en pouvoit
avoir , seroient bien surpris de
voir de jeunes emportez , qui

desirent la mort de ceux dont ils peuvent heriter, ce qui est un parricide de volonté execrable. Ah ! pour ces esperances-là , s'écria Clindor , elles sont detestées de tous les honnestes gens , & je ne veux pas croire qu'il y en ait. Je vous assure , reprit Telame , qu'il y a de tout , & que le cœur humain est capable de toutes sortes de foibleesses. Mais sçavez-vous bien , ajoûta-t'il en regardant Climene , que vous avez employé une expreffion plus sçavante que vous ne pensez , quand vous avez dit , en parlant des esperances criminelles , qu'il y a des gens qui esperent les malheurs d'autrui ; car il ne seroit pas peut-

estre impossible que l'aimable Celie, qui par son merite extraordinaire a si tendrement engagé vostre cœur à l'estimer, n'eût appris de son illustre mary, qui avoit beaucoup de merite & beaucoup de sçavoir que l'admirable Auteur qu'il a si bien traduit & si bien expliqué par des notes sçavantes & raisonnables, il ne seroit, dis-je, pas impossible que vostre Amie n'eût sçû que les Langues anciennes confondoient souvent le mot d'esperance & celui de crainte; comme on le void dans cet Auteur, qui passe pour le Dieu de la Medecine; car on y trouve souvent, *qu'il y a esperance que le malade mourra*; com-

me esperance qu'il guerira. Je vous assure, repliqua Climene, que Celie ne m'a point appris cela, car sa modestie luy fait cacher beaucoup de choses qu'elle sçait. Vous vous estes donc aussi, reprit Telame en souïrant, rencontrée avec un tres-grand Poëte, qui a dit sans scrupule, *Je ne pouvois pas esperer une si grande douleur;* mais nostre langue ne s'accommoderoit pas de ces expressions Grecques & Romaines, & il me paroist tres-à propos de faire esperer le bien & craindre le mal; & pour faire voir que la crainte & l'esperance ont toujours esté considérées comme deux choses tres-importantes dans la mo-

*Vir-
gile.*

rale, un autre Ancien s'est diverty dans une Comedie à représenter deux caracteres differens en deux personnages, où l'un s'appelle *bien esperant*, & l'autre *mal esperant*. Sans connoistre l'Autheur dont vous parlez, interrompit Clime, je trouve que le monde est cette Comedie, & qu'on la jouë tous les jours, puisqu'on ne voit rien de si frequent que cette diversité de temperamens pour bien ou mal esperer; mais ce qu'il y a de plus important, c'est que du temperamment cette diversité passe aux sentimens, aux resolutions, & à la pratique dans les choses les plus capitales: & quelquesfois,

ajouta-t'elle , jusqu'à la Religion même ; car je connois des Dames qui par une esperance qui bannit presque entièrement la crainte de leur cœur , se persuadent qu'un grand chemin tout semé de fleurs est aussi bon qu'un autre pour la seconde vie , & j'en connois aussi d'autres qui étouffant l'esperance par une crainte excessive , pensent qu'il faut toujours vivre dans un desert tout herissé d'épines , sans nulle consolation. Et les unes & les autres , reprit Telame , sont dans l'erreur , & la raison se trouve entre ces deux extrémités ; car en cas de Religion il faut un juste mélange de ces deux sentimens. Ah ! Telame,

lame , interrompit Philiste, voila des craintes & des esperances bien serieuses pour moy : Permettez-moy donc, pour me delasser un peu l'esprit, de proposer à la compagnie une petite question moins épineuse & plus divertissante, que j'entendis agiter il y a quelques jours en une compagnie de beaux esprits , où l'on parloit aussi de l'esperance , à l'occasion du choix de deux expressions dans une Stance d'une tres-belle Ode, quin'a pas la grace de la nouveauté, mais qui sera trouvée belle tant que la Langue durera , & qui n'a pas esté imprimée , elle commence de cette sorte :



*Damon avant que la vieillesse
 Nous approche du monument ,
 Il faut mesler adroitement
 Des momens de folie à des jours
 de sagesse ,
 Croy-moy , la severeraison
 Est quelquefois hors de saison ..*



Ces Vers sont fort beaux , dit
 Climene , mais il n'y a pas d'es-
 perance. Non , reprit Philiste,
 mais vous en trouverez à la
 penultième Stance que je vay
 vous reciter , & que l'Autheur
 fit pour porter celuy à qui il
 l'adreffoit , de faire des Vers
 pour divertir un de leurs il-
 lustres Amis.



*Chante ce que l'indifference
 A de triste & de languissant,
 Les plaisirs d'un amour nais-
 sant,
 Par quels secrets appas la flatteuse
 esperance,
 Au milieu des plus longs tour-
 mens
 Trompe les credules Amans.*



*Cette Stance est tres-belle,
 reprit Climene, & je n'y voy
 pas de matiere de contesta-
 tion. Je m'en vay vous la mon-
 trer, repliqua Philiste, elle
 consiste en ce que l'Autheur
 avoit fait le Vers de l'esperan-
 ce de deux façons, & l'avoit*

donnée à choisir, car au lieu de flateuse esperance, il avoit mis,

*Par quels secrets, appas la cruelle
Esperance,*

Et il fut décidé dans la compagnie où j'estois, que flateuse est plus intelligible, mais plus ordinaire; que l'Epithete de cruelle est un peu plus obscure, mais plus forte, & plus nouvelle. Cela est fort bien jugé, dit Clitandre: Et l'on peut encore dire, ajouta Telame, qu'en effet en quelques occasions l'esperance est cruelle, & en d'autres flateuse. Une Dame s'ôûtint, reprit Philiste, que l'expression de cruelle

convenoit mieux aux petites occasions qu'aux grandes. Je ne suis pas de cet avis ; dit Clémène ; & le mot de cruelle est plus juste pour les choses importantes que pour les autres ; & en un mot s'il m'appartenoit de juger , je dirois que toutes les deux expressions sont très-belles & très-justes. C'est pourquoy , dit Telame en souriant , je n'aime pas les trop grandes esperances , qui peuvent être plus souvent appelées cruelles que les petites. Mais encore , dit Philiste , en parlant à Telame , permettez-vous l'esperance à un prisonnier , qui est la plus grande des occasions. Je n'entends pas , poursuivit-elle , de ces pri-

sonniers criminels que le remords tourmente plus que la prison même , j'entends de certains prisonniers honnestes gens , dont il y a quelquesfois dans tous les siècles , & dans toutes les Cours , & qui par des malheurs honorables souffrent une longue prison ; car sans l'esperance ils seroient fort à plaindre. Je consens qu'ils esperent en l'inconstance des choses du monde , reprit Telame , quand même ils n'auroient nulle autre raison d'esperer ; mais je ne veux pas que cette esperance soit si forte qu'elle puisse se changer en un surcroist de douleur , si elle se trouvoit sans fondement , & en ces tristes occa-

sions , il faut s'accommoder au présent , sans s'assurer trop de l'avenir. Je dis la même chose d'un disgracié qui doit encore moins s'impatienter de son exil , qu'un prisonnier de sa prison. Mais , interrompit Philiste , en condamnant toutes les esperances trop fortes dont vous venez de parler, n'aurez-vous pas encore l'inhumanité de vouloir qu'un homme parfaitement heureux se fasse luy-même une espece de malheur par la seule pensée de pouvoir cesser d'estre heureux. Ah ! Philiste , s'écria Climene , ces gens qui sont si heureux sont d'étranges gens , s'ils ne pensent pas quelques-fois qu'il ne peut jamais estre

absolument impossible de ne passer pas de cet excès de bonheur à un excès d'infortune. Il y en a mille exemples en tous les siècles , & la bonne fortune , sans nulle réflexion , est ordinairement accompagnée d'orgueil & d'injustice ; c'est pourquoy il est bon que ces heureux-là pensent quelquesfois qu'ils peuvent cesser de l'estre. Climene a raison , dit Telame , & une sage prévoyance , pour ne pas dire une sage crainte , doit se trouver dans le cœur de tous les hommes. Si Alexandre & Cesar n'eussent pas eu de ces espérances qui aveuglent les plus habiles , & qu'ils eussent craint les revolutions subites , ils eussent

eussent tenu une conduite plus modérée , Alexandre envers ses amis , & Cesar envers ceux dont il vouloit estre le maistre trop absolu , & par là ils auroient évité la tragique fin qu'ils ont faite. Mais l'Empereur Adrien, ajouta Telame, témoignoit bien connoistre l'incertitude de l'Esperance, lors qu'il fit cette Epigramme qu'un de mes amis a traduite.

*Fortune en tes grands exemples
 Je ne voy rien de nouveau,
 Pompée esperoit des Temples,
 Pompée est mort sans Tombeau.*

Cela est fort bien appliqué, dit Clitandre , & ce sçavant Empereur fit bâtir un Tombeau

magnifique à Pompée , qui fit encore plus d'honneur au vivant qu'au mort. Mais il me semble, dit Aspasie, qu'en parlant des femmes qui esperent tout sans rien craindre , nous n'avons pas parlé de celles qui esperent retenir leurs Amants par des faveurs , & les engager à les épouser. Ah ! pour celles-là, dit Climene, elles ont grand tort , & les rigueurs font plus de maris que les faveurs. Mais les médifants , dit Clitandre , qui ne craignent jamais qu'on leur rende calomnie pour calomnie , ne déchireroient pas autant le genre humain qu'ils font , sans l'esperance ridicule qu'ils ont qu'ils se sont rendus si redoutables , qu'on n'ose-

roit leur-rédre mal pour mal, & la confiance qu'ils ont en leur propre malignité fait qu'ils ne respectent rien, & qu'ils attaquent la vertu mesme jusqu'au pied des Autels. On peut encore ajouter, dit Telame, que presque tous les grands criminels ne le feroient point, sans l'esperance qu'ils ont eüe de pouvoir cacher leurs crimes. Me voila bien attrapée, dit Philiste, de trouver parmy mes amis de si grands ennemis de l'esperance; car de la façon dont vous parlez tous, ajouta-t'elle, je pense que vous ne me voulez permettre que l'esperance d'une seconde vie. Ah! ma chere Philiste, reprit Climene, quand on espere un aussi

grand nombre de petites choses , & aussi divertissantes que celles dont vostre cœur est rempli , on ne s'arreste pas trop à celle-là à l'âge que vous avez , quoy qu'elle soit la plus importante qu'on puisse avoir , & que l'incertitude de la vie doive la rendre familiere dès qu'on a de la raison. Je vous assure , dit Philiste , que malgré toutes ces petites esperances que vous me reprochez , celle-là est solidement dans mon cœur ; mais j'avouë de bonne foy que je sens bien que dans dix ans d'icy j'y penseray plus souvent ; Car enfin comme cette esperance ne peut pas estre sans crainte , je n'y pense pas toujours , & il

faut, s'il vous plaist, me laisser toutes ces agreables & innocentes esperances dont je ne me sçaurois passer. Je suis même contrainte d'avoüer, ajouta-t'elle en riant, que de tous les vers qu'on a faits pour moy, j'ay esté plus touchée d'un couplet de Chançon, qui parle d'esperance, que de tous les autres, en voila la fin.

*L'Esperance est un bien si
doux,*

*Helas pourquoi me l'osteZ-
vous?*

Tout de bon, poursuivit-elle, ces deux vers esbranlerent plus ma rigueur, si l'on peut parler ainsi, que les soupirs, les larmes, les fers, & les chaînes

dont les vers de galanterie sont ordinairement remplis. J'admire, dit Climene, qu'on puisse avoir des sentimens si differents , car j'ay une amie tres-raisonnable qui s'est presque trouvé offensée de deux couplets de Chanson, quoyque faits en badinant, les voicy.

CHANSON.

*Rien n'est égal au plaisir de
vous voir*

*Mon cœur est tout prest de se
rendre ;*

*Mais belle Iris il faut un peu
d'espoir,*

*Si vos beaux yeux le veulent
prendre.*



*Si l'on n'esperoit pas un jour
De ses tourmens la recompense,
On n'auroit point de veritable
amour,
On n'aime pas sans Esperance.*

Vostre Amie avoit raison de
se fâcher, reprit Philiste, & je
m'en ferois fâchée comme el-
le, car un Amant qui veut ca-
pituler est un audacieux qu'il
faut bannir ; mais pour mon
petit couplet , ajouta-t'elle en
soûriant, qui finit par

*L'Esperance est un bien si
doux,
Helas pourquoy me l'ostez-
vous ?*

Je vous assure qu'il a un caractère tendre & respectueux qui mérite qu'on me loüe de ma rigueur pour celui qui l'avoit fait. Vous dites cela si joliment, dit Climene, que je suis d'avis que nous vous donnions la permission d'esperer tout ce qu'il vous plaira, excepté de trouver un Amant fidelle. Clitandre & Clindor, quoy que de sentimens differents, s'opposerent à Climene, mais pour Telame il avoüa qu'il n'y en avoit guere, n'osant dire qu'il n'y en avoit point. Mais ne peut-on pas esperer du moins de trouver un amy à toute épreuve, & une amie sincere & constante, dit Philiste : Ah ! ma chere Phi-

liste , interrompit Climene ,
cette question nous meneroit
trop loin , il est trop tard pour
l'entreprendre , nous en parle-
rons un autre jour ; mais enco-
re faudroit-il nous dire , reprit
Philiste , comment il faut espe-
rer pour esperer raisonnable-
ment ; je me joins à la belle Phi-
liste , reprit Clindor : il faut , ré-
pondit Climene , si j'ay bien re-
tenu ce que Telame nous a dit ,
n'esperer rien trop fortement ,
mêler toujours une sage crain-
te aux plus fortes esperances ,
& se preparer à les voir toutes
manquer sans estre ni surpris
ni fort affligé , & regarder tou-
tes les esperances frivoles sans
nul fondemēt comme des son-
ges de gens éveillez , avec cette

difference qu'il est permis de songer toutes les extravagances du monde, & point du tout d'espérer folement. Mais, interrompit Telame en souïrant, le même qui a fait les deux Stances de la cruelle ou flateuse esperance, fit ensuite une Ode Chrestienne qui decide cette question contre tout ce que nous sommes. De grace, reprit Philiste, dites-nous cet endroit là ; car puisque je ne puis gagner pleinement ma cause, ce me fera quelque consolation que Climene & vous perdiez la vostre aussi bien que moy. Je veux bien vous obeïr, reprit Telame, & vous allez voir vostre condamnation ; car après que l'Autheur a parlé

magnifiquement de la puissance de Dieu, il dit,

*L'impenetrable obscurité
Dont il couvre l'ordre arrêté
Des peines & des recompenses
De nos biens & de nos souffrances
Condamne de temerité,
Nos craintes & nos esperances.*

Ah ! Telame , s'écria Clime-
ne , je me rends à cette déci-
sion que je trouve tres-juste &
d'un sens fort noble. Tout ce
que vous dites est tres-beau,
Madame, reprit Clindor, mais
comme l'esperance est un sen-
timent naturel , elle durera au-
tant que le monde , & se trou-
vera dans le cœur de tous les

hommes selon leur temperament & l'estenduë de leur esprit. Dans ce moment là Philiste se leva en chantant admirablement bien le couplet de Chançon , dont elle avoit parlé, repetant plusieurs fois en se promenant avec toute la compagnie.

*L'Esperance est un bien si
doux,*


*Helas pourquoy me l'ostez-
vous.*





D E

L'ENVIE.

OMME la peinture avoit esté une des plus fortes passions de Timagene dans le commencement de sa vie , il ne pouvoit voir de Tableaux sans s'y arrêter , sçachant même assez bien peindre pour un homme de qualité. Il fit donc une partie avec trois Dames de grande beauté , & de beaucoup de merite , & deux de ses Amis

pour aller voir dans une fort belle maison , un grand nombre de tres-beaux Tableaux rangez avec ordre , & exposez en leur jour pour ceux qui les voudroient acheter. Cete aimable compagnie regarda d'abord avec plaisir tous ces rares Tableaux , dont Timagene connut aussitost les manieres , sans avoir besoin de s'informer s'ils estoient de Raphaël , du Carache , du Tintoret , de Paul Veronese , du Titian , du Poussin , du Brun , ou de Mignard ; car comme il connoissoit également les ouvrages des Peintres anciens & modernes , & qu'il distinguoit finement les plus belles copies des originaux, la belle Artelice,

qui ſçavoit aſſez bien deſſiner, prenoit beaucoup de plaifir d'entendre Timagene. Cleonte qui avoit en ſon particulier un cabinet de peintures, n'y en prenoit pas moins. Mais pour Ericlée, quoy qu'elle eût beaucoup d'eſprit, elle avoüoit ingenuement qu'elle ne ſe connoiſſoit qu'à la reſſemblance des Portraits, & ne jugeoit de leur bonté que par là ſeulement. Pour moy, dit Melanire, ſans rien ſçavoir en ce bel Art, on m'aſſure que je m'y connois aſſez bien ; car je prends pour unique regle de ma connoiſſance, qu'en cas de Tableaux ceux où l'on voit que l'imitation de la nature eſt la plus parfaite, ne peuvent

manquer d'estre bons. Mais avec aussi peu de sçavoir, ajouta-t'elle, que j'en ay, je n'entreprendray pas de juger finement entre deux beaux Tableaux, je craindrois de m'y tromper; mais je crois estre assurée de ne louer jamais ce qui sera mauvais, & qu'on ne me verra pas blâmer ce qui sera excellent. En mon particulier, dit Ericlée, je cherche la ressemblance aux portraits, comme je l'ay déjà dit, & de belles couleurs bien vives à tous les autres tableaux. Ah ! ma cheré Ericlée, reprit Melanire, vous ne pouviez rien dire qui marquât mieux vostre peu de connoissance en peinture, & je ne sçay pourquoy vous avez voulu

voulu estre de cette partie. C'est , reprit-elle agreablement en souïrant , pour essayer de me corriger de mon ignorance , & même pour vous divertir par les bizarres jugemens que vous m'entendrez faire ; Mais pour vous découvrir toute l'ignorance dont je fais profession, c'est que n'ayant jamais pû trouver beaucoup de plaisir à me remplir la memoire de ce qu'on appelle Fable ; je ne connois rien à tous les tableaux dont le sujet est pris de là , & excepté quelques-unes que j'ay apprises aux Opera & aux Comedies , comme Phaëton , Circé , Pyrame , & Thisbé , je n'y entends presque rien , & je serois forcée de

demander ce que c'est. De grace, reprit Artelice, dites-nous si vous vous connoissez mieux en Histoire, car il y a autant de sujets de tableaux pris de l'une que de l'autre. Je connois fort bien Alexandre, repliqua Ericlée, car le fameux le Brun en a fait un Tableau, que tous les connoisseurs disent estre admirable, où l'on voit la mere de Darius à ses pieds, accompagnée de plusieurs Princesses; & je viens de connoître Didon qui se tuë sur son bucher, qu'une belle Traduction de Virgile en Vers, faite par Segrais, m'a fait connoître: Mais après cela, continua-t'elle en riant, ne m'en demandez pas davantage. Je

suis pourtant un peu plus sçavante en Tableaux de devotion, poursuivit-elle, car ma mere en a un grand cabinet tout remply, & je discerne fort bien la Madeleine d'avec sainte Catherine; mais cela ne fait pas que je connoisse si ces Tableaux sont bien ou mal peints; & pour vous parler sinceremēt, je ne m'occupe qu'à connoître le monde vivant, & je laisse & la Fable & l'Histoire pour les Sçavans, qui veulent apprendre à vivre parmy les morts. Mais, reprit Melanire, si on ne sçait un peu la Fable on ne peut pas prendre plaisir à la plupart des beaux Vers en toutes langues; & vous ne pouvez donc comprendre un

92 DE L'ENVIE.
endroit de Malherbe si délicatement exprimé , que je vais vous reciter.

*Telle n'est point la Cytherée
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse & parée
Pour la conquête d'un Amant;
Telle ne luit en sa carrière,
Des mois l'inégale courrière,
Et telle dessus l'orison
L'Aurore au matin ne s'estale,
Quand les yeux mesme de
Cephale
En feroient la comparaison.*

En effet, ajoûta Melanire,
quiconque n'aura pas appris
par la Fable que Cephale estoit
fort amoureux , ne trouvera

rien en cet endroit qui luy plaife , ni en mille autres. L'Histoire ancienne , reprit Timagene , a besoin qu'on soit instruit de la Fable pour estre entenduë , & ce sçavant Academicien des Ricourati de Padouë , qui est presentement un des premiers hommes du monde pour la connoissance des Medailles , n'y entendroit souvent rien , s'il ne sçavoit pas la Fable aussi bien que l'Histoire ; car un grand nombre de Medailles ont des revers que l'on n'entendrait pas , si on ne connoissoit tous les Dieux , toutes les Deesses de l'Antiquité payenne , & tous les Temples qu'on leur avoit dédiez. Cette

connoissance est encore nécessaire pour connoître les belles Statuës, aussi bien que les Medailles, comme on le vient de voir par la sçavante contestation qui s'est faite pour decider si cette belle Statuë que la ville d'Arles a donnée au Roy est une Venus, ou une Diane. Mais toute ignorante que je suis en Fable, & en Deesses de l'Antiquité, reprit plaisamment Ericlée, il me semble que ces deux Deesses ne devoient pas se ressembler, & qu'elles devroient estre aussi differentes l'une de l'autre, qu'une Vestale l'est d'une Courtisane de ce temps-là. Ah ! ma chere Ericlée, dit Melanire, vostre pretenduë igno-

rance est une affectation. Point du tout, repliqua-t'elle, car j'ay appris à connoître ce que c'est qu'une Vestale par un Tableau que l'illustre Theodamas avoit à son agreable maison de Carisatis, parce que l'incomparable Artenice, qui estoit l'ornement de son sexe & de son siecle, en beauté, en merite, & en vertu, luy avoit donné pour devise d'amitié, une Vestale qui gardoit le feu sacré, avec un mot Latin qu'on m'a dit qui signifie *Je le conserve*; & cela estoit d'autant plus beau, qu'Artenice contoit parmy ses predecesseurs des Romains fort Illustres dès le temps de la Republique. Cela est bien

coloré , dit Timagene ; mais qui vous a dit qu'il y avoit des Courtisanes dans ce vieux temps-là. Je l'ay sceu , dit-elle , dans un des volumes des Conversations nouvelles , où j'ay leu que le sage Socrate avoit esté une fois chez une femme de cette espece par curiosité , pour essayer de luy faire changer de vie. Croyez-moy , reprit Timagene , vous avez trop d'esprit pour estre aussi ignorante que vous le dites , & je veux vous en convaincre en vous montrant des peintures qui sont icy. En disant cela , il l'obligea de regarder un Tableau où la Fable de Narcisse estoit représentée. Voyez , dit Timagene à Ericlée , si vous connoîtrez

connoîtrez ce que représente cet admirable paysage, où l'on voit un tres-beau garçon qui se regarde dans un ruisseau si tranquile, que vous y discernez son image fort distinctement; & vous pouvez même remarquer qu'il la regarde avec tant d'affection, & avec un air si charmant & si amoureux, qu'il semble qu'il la veuille embrasser. Vous pouvez voir aussi, poursuivit-il, sur le derriere du tableau, entre des rochers environnez d'arbres, une figure de femme qui tend l'oreille, comme si elle attendoit que ce beau garçon parlât pour luy répondre; mais avec un visage si maigre, si triste, & si

décharné, qu'on a beaucoup de peine à connoître qu'elle ait eu de la beauté. Je ne m'arreste point, ajoûta Timagene, à vous faire remarquer que ce paysage est merveilleux, sans avoir de ces couleurs vives que vous aimez tant; mais je vous demande seulement, si le dessein du Tableau est de l'Histoire ou de la Fable. Je vous ay déjà dit, repliqua-t'elle en riant, que je sçay tout ce que j'ay vû en Opera; de sorte qu'ayant entendu chanter un Echo admirable aux Italiens, je voy bien que ce beau garçon est Narcisse, & que cette figure de femme si maigre & si hideuse, est une Nymphe dont on suppose qu'il estoit aimé,

& qu'il avoit méprisée. A ce que je voy , dit Polemon , la belle Ericlée est tout le contraire de celuy qui sçavoit toutes choses , & qui se trouva ne sçavoir rien ; car elle dit ne rien sçavoir , & il se trouvera qu'elle sçait tout ce qu'elle feint d'ignorer. Timagene faisant alors passer la compagnie dans un autre lieu, il montra à Ericlée un Tableau de la décente d'Orphée aux Enfers , qu'elle soutint ne connoître que pour l'avoir veüe en un Balet. En suite Timagene luy montra Atalante qui jettoit des pommes d'or , mais elle feignit de l'ignorer. Pour le Jugement de Pâris, qu'on luy fit voir , elle avoia le connoî-



tre ; mais elle critiqua cette invention fort plaifamment, & prit de là occafion de dire, que la Fable ne mettoit devant les yeux que des folies, & qu'elle n'avoit jamais pû comprendre toutes les belles moralitez que des gens d'efprit difoient qu'elles contenoit. J'en excepte pourtant, ajoûtât-elle fort agreablement, les Fables d'Efope, dont je prefere les inventions à toutes les autres Fables ; car en un mot fon Loup qui voit des Bergers qui mangent un Mouton, & qui leur dit, que ne diriez-vous point fi je faisois ce que vous faites, a un tres-bon fens. Et fon Rat de Village qui fe tient plus heureux qu'un

Rat de Ville , est encore une morale fort juste. Mais pour vos trois Deesses plus effrontées que la Courtisanne que Socrate fut voir , quelle utilité peut-on tirer de cette Fable ? Elle apprend aux Dames en general , reprit Melanire , que le trop grand desir de passer pour belles les peut faire renoncer à toute la modestie de leur sexe , & que la grande beauté met la constance des hommes à une dangereuse épreuve , puisqu'elle rend Pâris inconstant. Cela est fort bien dit , reprit Timagene , & puis , les Fables qui representent les vices ne laissent pas d'avoir un bon sens ; car en representant la foiblesse hu-

maine, elles en inspirent l'horreur. Quoy qu'il en soit, dit Ericlée, si je voulois sçavoir quelque chose, j'aimerois mieux sçavoir l'Histoire que la Fable. Mais l'Histoire, reprit Melanire, apprend une chose qui me fait trembler, c'est qu'en toute l'estenduë des siècles, on voit plus de vices que de vertus; & je n'ay jamais pû lire la vie des douze premiers Césars que je trouvay à la campagne chez une de mes Amies, & le mal est qu'on ne voit pas toujours dans l'Histoire, comme dans la Fable, & les Romans bien-faits, ou dans les Comedies regulieres, le vice puni, & la vertu recompensée. Ce que vous dites est veritable,

reprit Polemon, mais on peut dire en faveur de l'Histoire, qu'il paroist que puisque l'homme est citoyen du monde, si on peut parler ainsi, il est honneste qu'il sçache qui sont ceux qui l'ont habité avant luy. Il est vray, dit Ericlée, mais il me paroît qu'on le sçait si douteusement, que j'aime presque autant n'en rien sçavoir, ou n'en sçavoir guere. Et puisque j'ay entendu dire à un de mes Amis fort sçavant, que sept Villes ont disputé à qui seroit honorée de la naissance d'un grand Poëte, que mon ignorance ne me permet pas de nommer : On peut juger de là, de combien de choses douteuses l'Histoire est

composée , & si en pensant remplir son esprit de veritez , on ne le remplit pas souvent de mensonges. Cela est fort bien appliqué pour une belle ignorante , reprit Timagene en riant , qui n'ose nommer Homere , & vous parleriez encore plus fortement , si on vous disoit qu'on ne peut decider avec certitude de quelle maniere mourut Calistene ; car les propres Courtisans d'Alexandre , qui le fit mourir , en parlent si diversement , qu'on peut prendre telle opinion qu'on veut là-dessus , quoy que la plus generale soit qu'il mourut d'une mort violente & fort cruelle , & il faut convenir sincerement qu'on ne trouve

pas toujours la vérité exacte dans le détail des événemens , ni de l'Histoire ancienne , ni de la moderne : de sorte qu'il faut la regarder comme on regarde une Carte universelle du monde , qui vous fait du moins voir la juste situation de ses principales parties , les diverses Mers , les grands Fleuves , les bornes des Empires , des Royaumes , des Provinces , & les Villes principales , & qui vous cache ce qui fait pourtant la plus grande étendue de l'Univers. Mais cependant ce grand & vaste objet de toute la terre ne laisse pas d'instruire & de plaire. Il en est de même de l'Histoire , & quand on s'y veut appliquer , il est fort

agreable de se remplir l'esprit de cette vicissitude continuelle qui a fondé & détruit tant d'Empires differens , dont on ne connoît plus que le nom ; tant basti de fameuses Villes dont il ne reste que le doute du lieu où elles estoient situées ; tant de belles inventions perduës , & tant d'autres nouvellement trouvées. La naissance & la perfection de tous les Arts , & de toutes les Sciences , l'enfance de la Philosophie , s'il faut ainsi dire , & tous les changemens qui y sont arrivez : Tant de Dieux , de Deesses , & de fausses Religions renversées pour honorer le triomphe de la veritable ; en un mot ce nombre innombra-

ble de choses passées que l'Histoire montre à un esprit bien-fait, l'instruit en le divertissant. Vous voyez donc bien, dit Ericlée, que j'ay raison de dire que si je voulois sçavoir quelque chose je prefererois l'Histoire à la Fable. Personne ne vous disputera cela, repliqua Timagene, mais la belle Melanire & moy vous disons que la connoissance de la Fable est necessaire à celle de l'Histoire, & que la plupart des beaux Vers, comme on l'a déjà dit, demandent qu'on la sçache pour les bien entendre, & pour les louer justement : Et puis, poursuivit-il, j'ay encore à vous dire, que la plupart des Fables ont un fondement

historique, que l'opinion des peuples a changées, & que ceux qui ont travaillé en suite ont ajustées à leur dessein. Mais permettez-moy, ajouta-t'il en donnant la main à Ericlée, de vous montrer encore un Tableau qui vous fera peut-estre comprendre que la Fable n'est pas ennemie de la morale, & qu'elle a des objets d'horreur qui peuvent contribuer à faire aimer la vertu. En disant cela Timagene fit entrer Ericlée, suivie de toute la compagnie, dans un cabinet fort propre & fort bien meublé, qui donnoit sur un beau Jardin, & luy montra un grand Tableau dont l'ordonnance estoit tres-belle, où le jour & l'ombre estoient

admirablement bien placez ,
& qui estoit parfait en sa ma-
niere. Cependant dès qu'Eri-
clée eut jetté les yeux sur ce
Tableau, elle fit un grand cry,
& regardant Timagene , ah !
pour ce Tableau-là , luy dit-
elle , on ne peut pas douter que
le sujet ne soit pris de la Fa-
ble, car la Nature n'a jamais fait
de femme qui ait eu de cou-
levres à la teste au lieu de
cheveux, ni un air si malin, si
triste, si have, ni si affreux ,
que la figure que je voy à l'en-
trée d'une caverne. Hastez-
vous donc, poursuivit-elle, de
m'expliquer cette peinture.
Pour moy, dit Melanire, je
croÿ connoître que c'est une
Fable des Metamorphoses

d'Ovide; & Pallas qui parle à cette terrible personne me le fait juger. La belle Melanire a raison, dit Timagene à Ericlée, l'Envie, que represente cette terrible figure, estoit parmy les anciens une Deesse pleine de malignité, à qui ils rendoient des honneurs pour se garantir de sa fureur, ou pour l'employer à leur vengeance. Virgile la met entre les domestiques de Pluton; & Ovide la peint comme on la voit dans ce Tableau. Vous voyez derriere elle cet Antre obscur qu'il feint qu'elle habite, où le Soleil n'entre jamais, où il dit qu'il fait toujours froid, estant remply d'un brouillard épais. Vous entre-voyez pourtant,

ajouta-t'il , plusieurs viperes à demy mangées , dont on dit que l'envie fait sa nourriture ordinaire. Vous voyez encore que l'envie est palle , qu'elle a les yeux enfoncez , & le regard de travers , & l'on juge assez à sa mine qu'Ovide a raison de supposer qu'elle ne souffrit jamais , si ce n'est des malheurs d'autrui ; qu'elle ne dort point , que ses dents sont toutes jaunes , & que le venin qu'elle a dans le cœur sort de sa bouche , & envenime toutes ses paroles. Vous voyez qu'outre ses cheveux en serpens nouëz au haut de sa teste , elle en porte trois plus grands d'une main , & que de l'autre elle tient une hydre à sept

restes. Vous voyez même qu'un autre grand serpent luy ronge le sein , & que le Peintre a fort bien fait remarquer que l'air noble de Pallas la chagrine , & que sa presence luy fait peine. Je voy tout ce que vous dites , repliqua Ericlée , & je louë fort Ovide d'avoir représenté l'Envie d'une maniere si affreuse , car c'est le plus lâche de tous les vices. Adjoûtez , reprit Melanire , que c'est pourtant le plus ordinaire , & le plus difficile à connoître , & en autrui , & en soy-même , & qui cependant est la source de mille méchantes actions. Mais comme je me connois peut-estre moins mal en monde qu'en peinture , ny
en

en Fable, ny en Histoire, dit Ericlée, ne ferions-nous pas mieux, ne fust-ce que pour vous accommoder à mon ignorance, d'examiner l'envie en elle-même, au lieu de la représenter telle qu'elle est sortie de l'imagination du Peintre & du Poëte : Je connois des envieux & des envieuses en grand nombre, & peut-estre n'y aura-t'il qu'à vous dire ce que je leur voy faire tous les jours pour vous peindre l'envie au naturel de ses plus vives couleurs. Ericlée a raison, dit Melanire, & comme il n'y a que ce seul Tableau dans ce cabinet, nous ne serons guere interrompus par les curieux en peinture. Il

me semble même, ajouta-t-elle, que de toutes les passions l'envie est celle qu'on distingue le plus imparfaitement, comme je l'ay déjà dit. Vous avez raison, Madame, repliqua Timagene : une grande partie des vices, poursuivit-il, sont quelquesfois des vertus dans leur commencement, mais pour l'ordinaire l'envie est envie dès la naissance, elle n'a même point de nom qui la déguise comme les autres mauvaises habitudes. L'avari-
ce pour se cacher s'appelle œconomie ; le prodigue dit qu'il est liberal ; le temeraire veut passer pour vaillant, l'hypocrite pour devot, mais l'envieux ne peut colorer

son vice , il faut qu'il le cache , ou qu'il le nie ; car l'honneste émulation , que de grands hommes ont appelée l'aiguillon de la vertu , & qui bien loin d'estre blâmable mérite d'estre louée , n'est pas envie. J'en conviens , dit Ericlée ; mais de l'émulation excessive , il est aisé de passer à l'envie. Cela peut quelquesfois arriver , dit Polemon , mais pour l'ordinaire l'envie est toujours vice , & elle naist souvent de la propre malignité de l'envieux : l'orgueil & la presumption la font naistre quelquesfois , & cette lâche passion est si detestable , qu'on ne tombe jamais d'accord d'estre envieux ,

non plus que d'estre ingrat. Je pense même , dit Artelice , qu'on peut dire sans mensonge , que les envieux sont plus sujets à l'ingratitude que les autres. Vous avez raison , reprit Timagene , car un véritable envieux porte même envie à ceux qui luy font du bien. L'ambition , ajouta-t'il , fait aussi quelquesfois naître l'envie , comme l'amour fait naître la jalousie : mais quoy qu'elles produisent souvent des effets qui se ressemblent , elles sont pourtant fort dissimilaires. En effet , dit Eri-clée , c'est un excès d'amour qui fait naître la jalousie , & l'envie , comme on l'a fort justement dit , naît de la ma-

lignité de l'envieux. Un jaloux, ajouta Melanire , peut cesser de l'être par la connoissance qu'il aura de l'innocence de sa femme , ou de sa maîtresse ; mais l'envieux ne peut cesser d'avoir de l'envie qu'en voyant perir tous ceux qui sont l'objet de cette lâche passion dans son cœur. Mais si l'envie meurt avec celui qu'on envioit , poursuivit-il , la haine qu'elle a fait naître ne meurt pas , & l'envieux hait & ternit la memoire de ceux qu'il avoit envie pendant leur vie ; & la malignité de cette lâche passion est si grande , qu'on diroit que la mort de celui à qui l'envieux porte envie le doit rendre immortel. Cela est fort bien

examiné, dit Timagene, & c'est ce qui a fait rapporter à un Auteur fort connu ce qu'a dit agreablement un ancien Pere, pour bien inspirer l'horreur de ce vice ; que si un envieux pouvoit estre en Paradis sans estre heureux, il y souffriroit plus qu'en Enfer. Cela est plaisamment, & justement exprimé, dit Ericlée, car rien n'est plus malheureux qu'un envieux. Je connois une Dame, ajouta-t'elle, que je ne nommeray pas, dont l'envie ronge le cœur ; & comme cette passion multiplie tous les objets, elle luy fait voir les plus legeres imperfections d'autrui comme d'horribles defauts, & de mediocres richesses de son

prochain comme des trefors immenses, & l'envie dans son cœur s'attache à toutes sortes de choses : En effet, elle porte envie à la beauté, à la danse, à l'esprit, à la voix, & même aux habillemens de toutes celles qu'elle appelle ses Amies ; mais comme elle est assez adroite, il est assez difficile de s'apercevoir qu'elle est envieuse, parce qu'elle n'est pas de ces envieuses grossieres qui blâment tout ce que les autres loüent ; elle est plus fine que cela, car elle sçait l'art d'affoiblir toutes les grandes loüanges qu'on donne en sa presence à ceux qu'elle envie, sans s'y opposer directement. Cela me paroist assez difficile à

faire, reprit Artelice, & je ne le conçois pas bien. Elle le fait pourtant admirablement, reprit Ericlée, & il n'y a que trois jours que loüant devant elle une personne qui danse en effet aussi bien qu'on peut danser, elle dit d'un ton douteux & languissant, il est vray qu'elle danse assez bien, mais je vy une autre Dame masquée au dernier Bal où je fus, qui danse mille fois mieux. Comme je connois le fond de son cœur, poursuivit Ericlée, & que j'ay esté quelquesfois l'objet de son envie, je pris plaisir à loüer toutes sortes de gens, & elle épuisa ce jour-là toutes les ruses malignes que l'envie peut suggerer ; tantost en m'accu-

sant

sant d'estre flateuse ; une autre fois de louer un peu trop par interest ; quelquesfois même son silence servoit à cacher ou à montrer son envie ; en un mot , sans s'opposer directement à ce que je disois , on peut dire qu'elle fit autant de Satyres que je fis d'Eloges. Je devine de qui vous voulez parler , dit Timagene , & cela est assez ordinaire , car la consolation d'un envieux , lorsqu'il ne peut faire qu'on le croye aussi homme d'honneur que celui à qui il porte envie , est de dire du moins que celui qu'on loue n'est pas le seul vertueux ; & que d'autres qu'il nomme , & qu'il loue avec excès pour les

rabaisser, le sont plus que luy. Pour l'envieuse dont parle Ericlée, dit Melanire, c'est une des moins malignes; car j'en connois une autre qui sans se donner la peine de se contraindre, joint la médisance & la calomnie à l'envie, & ne fait nulle difficulté de dire qu'elle a sçû & qu'elle a vû des choses qui n'ont jamais esté. Mais ne vous semble-t'il pas, reprit Ericlée, que les veritables envieux ont une phisionomie particuliere, qui decouvre le venim de leur cœur. Il y en a sans doute de cette espece, dit Timagene, & c'est ce qui a fait dire à un Philosophe de l'Antiquité, que l'envie consume l'en-

vieux, comme la rouille le fer ;
 mais il y en a aussi qui se dé-
 guisent admirablement. Un
 Poëte de la même Antiquité,
 reprit Polemon, a dit la même
 chose que le Philosophe, mais
 en d'autres termes. Voicy les
 Vers.

*Puisque l'Envie au teint
 blesme,*

*Sans raison comme sans choix,
 Hait tout ce que le Ciel
 aime,*

*C'est une injustice extresme ;
 Elle est juste toutesfois
 Se punissant elle-mesme.*

Ces Vers sont fort jolis & fort
 justes, dit Artelice, mais

apprenez-moy où il faut borner l'émulation, dont ce me semble on a déjà dit un mot en passant; car je suis contrainte d'avouer que dans le commencement de ma vie, je n'aurois rien appris si on n'avoit loué devant moy des personnes qui faisoient fort bien ce qu'on vouloit que j'apprisse. J'en puis dire autant, dit Polemon, & je ne croy pourtant pas estre envieux. Cela est fort aisé à distinguer, interrompit Timagene, & pour s'en éclaircir en voicy ce me semble les regles. Quand on louë justement quelqu'un en la presence d'une personne dont le cœur est bien-fait, elle le louë elle-

même avec quelque sorte de plaisir, & sent naître dans son cœur le desir d'égaliser, même de surpasser ceux qu'elle louë; cela est noble, cela est juste, cela est louable; mais l'envieux songe moins à égaler & à surpasser la gloire des autres, qu'à la ternir, & qu'à l'aneantir. L'émulation, poursuit-il, parmy les honnestes gens produit le même effet, qu'ont produit tous ces jeux celebres de l'Antiquité, comme les jeux Olympiques, ceux de Nemée, & tant d'autres. En effet tous ceux qui pretendoient à l'honneur de remporter le prix, avoient cette noble émulation qui fait desirer de surpasser les autres; mais sans haine.

sans chagrin, & sans jalousie; & pour marque de cela les plus ardens à remporter la victoire, estoient les premiers à s'aller réjouir avec le victorieux. Cela est fort galemment appliqué, dit Ericlée, mais je ne voudrois pas assurer qu'il n'y eût pas eu quelque prétendant qui passast les bornes de l'émulation. Je n'en voudrois pas répondre non plus que vous, dit Polemon, car l'envie se trouve par tout; & puisque dans l'Antiquité il s'est trouvé un envieux qui entendant louer un tres-bon Prince, eut l'audace de dire, pour ternir cette juste louange, & comment feroit-il bon, il n'est pas mauvais aux méchants, il n'est pas im-

possible qu'il se soit trouvé des envieux en ces occasions. L'envie, reprit Timagene, naist plûtoſt entre perſonnes égales qu'entre les autres ; & c'eſt pour cette raiſon qu'elle eſt plus ordinaire & plus dangereuſe dans les Republiques , que dans les Monarchies ; & generalement parlant les Rois ſont plus expoſez à eſtre haïs qu'enviez , & ceux qui ſe ſont élevez par leur vertu ſont plûtoſt naiſtre l'envie que les autres. Mais pour les grands Rois qui ſe ſont diſtinguez par leur valeur , par leurs conquêtes, & par d'heroïques vertus , on peut dire qu'ils ſont au deſſus de l'envie , & même de la haine ; & c'eſt pour cela

que Plutarque a dit qu'il n'y a rien dans l'Histoire qui donne lieu de croire que Cyrus & Alexandre ayent jamais esté l'objet de l'envie ; ajoûtant que comme le Soleil fort élevé à midy ne fait point d'ombre, de même les grands Roys qui s'élèvent par leurs grandes actions & par leurs vertus au dessus de tous les autres de leur rang, ne font pas naistre l'envie. Selon cette regle , dit agreablement Ericlée , Louïs Quatorzième ne sera jamais envié. Non , reprit Timagene, & l'envie est un monstre qu'il a surmonté , en surmontant, comme il a fait , la triple alliance, qui estoit pourtant un espece de monstre que l'envie

& la jalousie avoient fait naître; & si le Cavalier Bernin s'étoit avisé de représenter le Roy en Hercule, il auroit mis en basse taille au pied de stal de sa belle statuë, la défaite de ce monstre parmy toutes ses grandes actions, aussi bien que l'Herésie vaincuë. On peut même ajoûter, poursuivit-il, qu'il est humainement impossible qu'il ait jamais eu un seul mouvement d'envie, n'y ayant rien en toutes les quatre parties du monde qui puisse luy en donner la moindre tentation; & si quelque chose manque à son bon-heur, c'est de n'avoir pas dans son ficcle des Rivaux tels qu'il les luy faudroit en l'amour qu'il a pour

la Gloire. Mais de grace , dit agreablement Melanire , dites-moy un peu si ces larmes d'Alexandre pour les victoires de son pere , qu'on a tant loüées , n'estoient pas en quelque sorte des larmes d'envie , revêtuës d'une apparence d'amour heroïque de gloire ? Cette pensée est fort delicate , & n'est pas sans fondement , dit Timagene , puisque dans la suite de la vie d'Alexandre on crut que l'envie fut la veritable cause de la mort de Clitus , & cela contribua peut-estre à la grandeur du repentir d'Alexandre ; & il ne faut pas s'imaginer que l'envie ne soit pas quelquesfois un defaut passager dans l'ame des plus grands

hommes , parce qu'il arrive assez souvent qu'on ignore soy-même qu'on est envieux: l'Histoire en montre plusieurs exemples , & tout le monde sçait qu'Aristide , reconnu pour le plus sage de tous les Grecs , portoit envie à la gloire de Themistocle , & ne la pouvoit souffrir. Ce grand Capitaine , reprit Polemon , eut donc ce qu'il avoit désiré , car étant jeune il s'affligeoit de n'avoir encore rien fait qui meritât qu'on luy portât envie. Mais , comme je l'ay déjà dit , ce petit mouvement d'envie passe comme un nuage que la vertu dissipe , & pour preuve de ce que je dis , l'intérêt public reconcilia genereuse-

ment les deux grands Hommes que je viens de nommer. L'envie n'est pas seulement le vice des particuliers, c'est celui des Villes, & des Nations; on a vû même quelquesfois des peuples entiers ingrats, dont l'envie faisoit naître l'ingratitude. Les Etoliens devinrent envieux de la gloire des Achayens, ils se liguerent lâchement avec Antigonus; mais le prudent & vaillant Arate acquit une nouvelle gloire, & les punit comme de foibles envieux. Je ne mets pas en ce rang la grande émulation qui se trouva entre Rome & Cartage; car ce qui fait faire de grandes actions n'est pas envie. On a vû dans ce fie-

de le Cardinal de Richelieu ,
 & le Comte Duc d'Olivarés ,
 avoir de cette noble émula-
 tion , & s'il y eut quelque mou-
 vement caché d'envie , ce fut
 sans doute dans le cœur du
 Ministre Espagnol , & point
 du tout dans celuy du Fran-
 çois. Ne remarquez-vous pas ,
 dit Cleonte , qu'il est fort or-
 dinaire que l'envie nuise plus à
 l'envieux qu'à ceux qui sont
 enviez , & l'on peut même as-
 surer que l'envieux se met luy-
 même au dessous de celuy qu'il
 envie. C'est une maxime as-
 sez commune , dit Ericlée , de
 dire qu'il vaut mieux estre en-
 vié que de faire compassion ,
 mais pour moy j'aimerois
 mieux faire compassion que

d'estre envieuse ; car après tout l'envie est une petiteffe de cœur. Ce qu'il y a de remarquable , dit Polemon , c'est qu'on ne peut connoistre à l'air d'un envieux s'il luy est arrivé quelque malheur , ou quelque bonheur à celuy qu'il envie, estant également affligé de l'un & de l'autre. Cependant quelque lâche que soit l'envie, c'est souvent l'orgueil & la presumption qui la font naistre, & c'est pour cela qu'il est plus dangereux de se flatter soy-même, que de flatter les autres ; car si on ne se flattoit jamais, les loüanges ne donneroient ny orgueil , ny presumption , & par conséquent l'envie ne pourroit naistre par

cette voye; de sorte que comme l'humilité est proprement l'unique preservatif de l'envie, & que la presumption l'attire, il faut bien songer à ne se flatter jamais soy-même. Cela est un peu difficile, dit Artelice, & je suis persuadée que les plus sages se flattent quelques-fois un peu en quelque chose. Vous avez raison, dit Melanire, mais je suis persuadée que pour éviter l'envie dans son propre cœur il faut l'accoûtumer à rendre justice au merite des autres, & même à ses propres ennemis, & qu'il est encore bon de considerer l'inutilité de l'envie pour en connoistre la bassesse, & la mépriser. Cela est fort bien dit, reprit Ericlée,

mais je voudrois bien ſçavoir pourquoy il n'y a point de loy contre l'envie. C'eſt Madame, reprit Timagene , parce que c'eſt un vice qu'on ne peut prouver, & qu'il ſe cache dans le cœur de l'envieux, & qu'il n'a qu'à le nier pour n'en pouvoir eſtre convaincu : ce n'eſt pas qu'on ne la voye & qu'on ne la connoiſſe , mais c'eſt d'une maniere qui ne peut paſſer pour preuve ſelon les loix humaines, & c'eſt un crime dont la punition eſt reſervée au Ciel. Mais, dit Artelice, y a-t'il eu des Rois envieux. Ouy, Madame, reprit-il, on peut dire que l'envie s'étend depuis le ſceptre juſqu'à la houlette ; depuis la couronne juſqu'à la

cale,

cale, pour parler comme Sarrasin a parlé dans la Pompe funebre de Voiture. En effet, Neron fut si envieux de choses au dessous de luy, qu'il fit mourir un Poëte par l'envie qu'il portoit à ses Vers : & l'Empereur Adrien fit aussi mourir Apollodore Architecte par une même cause. Il ne faut donc pas oublier, dit Polemon, que ce terrible Empereur qui souhaitoit que tout le peuple Romain n'eût qu'une teste pour la pouvoir couper, forma le dessein de faire mourir Seneque, parce qu'il avoit admirablement bien plaidé une cause en plein Senat ; & il auroit executé ce dessein que l'envie luy avoit fait prendre, si une de

ses Esclaves , qu'il aimoit , ne l'eût assuré que Seneque estoit pulmonique , & qu'il mourroit bien-tost , & ce dangereux mal qui fait souvent mourir ceux qui en sont atteints sauva la vie à ce grand homme. Enfin , reprit Timagene , l'envie s'estend par tout ; & nous voyons tous les jours , poursuivit-il en riant , des misérables qui demandent l'aumône , porter envie aux aveugles des Quinze-vingts. Mais Neron & Caligula estoient des monstres comme l'envie , dit Melanire. J'en conviens , dit Timagene , mais ce monstre là n'est pas comme les autres monstres , dont il y en a plus en Affrique qu'aux autres parties du mon-

de , & cela a esté connu dès les temps les plus anciens , car Hesiodé que la modestie d'Ericlée luy fera dire n'avoir connu que dans Clelie , dit dans un de ses Poëmes , qu'il y a une bonne & une mauvaise Discorde , voulant dire une bonne & une mauvaise émulation ; & il dit en plus forts termes en un autre endroit , que l'envie est inséparable de ceux qui sont de profession égale , soit parmy les Guerriers , les Sçavans , & ceux qui s'appliquent aux beaux Arts : mais puisqu'il se trouve quelquesfois de l'envie parmy les Philosophes de l'Antiquité , & qu'il y en a encore parmy leurs descendans à travers tant de

siècles, il ne faut pas s'estonner de voir tant d'envieux dans l'Histoire de tous les temps, & dans le nostre. Je vous assure, dit Ericlée, que l'égalité de la profession n'est pas toujours nécessaire à faire naître l'envie, car je connois un Cavalier naturellement fort envieux que j'ay vû porter envie à un homme à qui le Roy donnoit un Evêché; & j'ay vû aussi un Abbé envier un de ses Amis qu'on faisoit Lieutenant General dans une grande Armée. Je devine de qui vous voulez parler, reprit Polemon, mais ce qu'il y a encore de rare à remarquer, c'est que lors qu'un grand Roy fait quelque chose d'éclatant pour quel-

qu'un , tout le monde s'empresse à louer ce quelqu'un en public , & à le déchirer en particulier : Cependant on va visiter celui qui a reçu la grâce , & on luy fait de grands complimens , & le jour même si plusieurs envieux se trouvent ensemble ils changent de discours ; il faut avouer , dira l'un , que cet homme a une étoile bien favorable , car le mérite tout seul ne fait pas de ces choses là ; au contraire , dira un autre , le mérite nuit souvent à la fortune , mais l'intrigue vient à bout de tout : dites plutôt la bassesse rampante , dira un autre. Enfin , poursuit Polemon , il arrive assez souvent qu'avant que se séparer

ces envieux , malgré tous les complimens qu'ils ont faits , murmurent contre le Prince qui a donné , & contre celuy qui a reçu le bien-fait ; de sorte qu'on ne peut trop louer la Fable d'avoir voulu faire horreur de l'envie en la dépeignant si affreuse. Elle a même fait encore plus , ajouta-t'il , car elle a exposé à nos yeux de beaux exemples contre l'envie. En effet , elle suppose que l'amitié de Pollux & de Castor son frere estoit si pure & si parfaite , que Pollux ne voulut pas estre Dieu sans son frere , & aima mieux n'estre que demy-Dieu avec Castor : & Homere nous represente l'amitié d'Achilles & d'Ajax

sans envie; quoy qu'en un autre endroit il nous montre Dedale envieux de son neveu Achille, & de Palamede; car comme la Fable est un tableau de la vie humaine, il y a de bons & de mauvais exemples, les uns pour en inspirer l'horreur, les autres pour estre imitez; & ceux qui les premiers ont inventé les Fables ont bien connu que si on separoit la gloire de la vertu, il y auroit peut-estre moins de vertueux. En effet, toutes les Apotheoses dont l'Histoire Romaine est remplie, ne se faisoient que par la raison que je dis, ou pour satisfaire la vanité de ceux qui succedoient à ceux qu'on Deifioit. Mais à ce que

je voy , dit Ericlée , l'envie se peut trouver par tout. N'en doutez nullement , Madame , dit Timagene , l'eloquence est fort susceptible de cette passion , & ceux-même qui par la sainteté de leur caractere sont obligez de faire detester l'envie , & qui parlent effectivement contr'elle , peuvent quelquesfois estre envieux eux-mêmes. Ah ! s'écria Melaniré , c'est porter l'envie bien loin , & j'ay eu des Amis , & en ay encore , qui loüent avec plaisir ceux qui font fort bien les mêmes choses en quoy ils excellent : J'ay aussi des Amis tres-braves qui loüent avec exagération les belles actions des autres , & ne parlent jamais
des

des leurs. Je connois encore des gens qui écrivent parfaitement, & qui ne blâment que dans leur propre cœur ceux qui écrivent mal, soit en Vers, soit en Prose. Ces gens-là, reprit Timagene, feroient donc capables de parler comme fit une fois Socrate, après avoir lû un livre d'Heraclite rempli de beaucoup d'obscuritez en plusieurs endroits ; car il dit avec une modestie admirable, que tout ce qu'il en avoit entendu luy sembloit tres-beau, & qu'il ne doutoit pas que ce qu'il n'entendoit point ne le fust aussi. Ah ! pour cela, dit Ericlée, c'est porter la modestie trop loin, & si je voulois je dirois que Socrate voulut seule

ment faire connoître , d'une maniere fort delicate , qu'il y avoit du galimathias dans ce Livre; car assurément ce qu'il n'entendoit pas ne pouvoit estre entendu. Mais sçavez-vous bien , Madame , reprit Timagene en souïrant , que presentement à la veuë de l'affreuse figure de l'envie , & en parlant contre l'envie , je suis moy-même devenu envieux. En effet , poursuivit-il , vostre pretenduë ignorance me la fait devenir ; car le moyen de ne porter pas envie à une personne , qui sans avoir eu la peine de rien apprendre , en sçait plus que Polemon, que Cleonte & moy n'en pouvons sçavoir. Ah! Timagene, s'écria

Ericlée en se levant, vous vous trompez au nom que vous vous donnez, car vous n'êtes pas envieux, vous êtes flatteur; & comme vous avez dit que la flatterie fait naître la presumption, & la presumption l'envie, ne me flattez pas davantage, car je ne veux jamais être envieuse. Polemon & Cleante se joignirent à Timagene, & Melanire & Artelice la remercièrent d'avoir été cause d'une Conversation où il y avoit tant à profiter. Et pour n'en perdre pas le souvenir, cette aimable troupe achetta le Tableau de l'envie, le joüa, & le hazard le donna à Timagene, qui en avoit si bien parlé; mais il l'envoya le len-

demain à Ericlée , qui fut
contrainte de l'accepter par
le jugement de la Compagnie.






D E

LA PARESSE.

A MADAME****


 O u s m'ordonnez,
 Madame , de vous
 rendre un conte exact
 d'un petit voyage que j'ay fait
 à la campagne , & sur toutes
 choses de vous rapporter fide-
 lement une Conversation dont
 on vous a parlé , & je vois bien
 qu'il faut vous obeïr. Je n'ay
 du moins pas à vous représen-

N iij

ter le merite des personnes qui furent de cette partie, vous connoissez toutes les grandes qualitez de Clarinte, chez qui nous estions, la beauté & l'agrément de Nerée, & les charmes de Melisse, malgré la langueur paresseuse dont on luy fait souvent la guerre. Vous n'ignorez pas non plus que Poligene sçait tout ce qu'un homme de sa qualité peut sçavoir. Que Tisandre & Telamon sont aussi de fort honnestes gens, & que la diversité de leur humeur sert à rendre la Conversation plus divertissante. Mais comme vous n'avez jamais esté à l'agreable maison de Clarinte, je veux vous en donner une idée, sans

vous en faire une description fort étendue , parce que ce fut en quelque sorte la singularité de ce lieu-là , qui servit à tourner la Conversation de la manière que je vous la rapporteray. Comme j'estois partie matin j'arrivé environ à onze heures chez Clarinte , & je puis vous assurer que jamais solitude ne fut plus solitaire que celle-là ; car depuis qu'on a quitté le grand chemin , & qu'on est entré dans la Forest , on ne rencontre personne , à peine le chemin est-il frayé , & comme il n'est pas fort large on est toujours sous des berceaux naturels , tres-agreables en Esté. Au sortir de la Forest on trouve de fort belles prairies , &

l'on voit dans un valon peu profond d'une assez vaste étendue , traversé d'une petite rivière , une maison régulièrement bastie sans beaucoup de magnificence. L'avant-cour est gazonnée , la seconde est pavée d'une espece de pavé qui ressemble à du marbre , avec une fontaine au milieu qui ne jalit pas. Le vestibule est clair & d'une belle structure , sans grands ornemens. Comme j'arrivay on me dit que la compagnie se promenoit dans un bois que je vis au delà d'un parterre , & comme c'estoit un de ces beaux jours d'Esté sans Soleil , & pourtant sans pluie, sans vent, & sans grande obscurité ; je traversay le

par terre avec plaisir, conduite par un Escuyer de Clarinte, & j'entray dans une allée fort sombre & fort agreable, croisée de plusieurs autres, toutes avec des veuës solitaires & mélancoliques à chaque bout. Je tournay dans une plus petite que celle où j'estois, qui aboutissoit à un Rondeau rustique, bordé de roseaux, & couvert de Cygnes. Je vis en plusieurs endroits de ce bois de fort belles figures, mais fort particulieres; car tout y parle de l'humeur de celuy qui avoit fait bastir cette maison. Il estoit Ayeul de Clarinte, & comme il fut rebuté de la Cour par quelques mauvais succès, il laissa des marques de son aversion,

pour le monde, & de son inclination pour tout ce qui peut avoir raport à l'oïfiveté. En un endroit est une belle figure de marbre qui represente le Dieu du silence ; en un autre on voit une Venus couchée negligemment , & trois petits Amours endormis auprès d'elle. D'un autre costé paroist une fort belle perspective qui represente Morphée accompagné d'une multitude de songes , & de tout ce qui luy convient selon la Fable ; & en une autre on voit encore un Berger apuyé nonchalemment contre un arbre , & ses moutons couchez à l'ombre qui ruminent , & son chien endormy couché auprès d'eux. Mais sans

DE LA PARESSE. 155

m'arrester davantage à vous
décrire mal tout ce que je vis,
j'arrivay à un cabinet où estoit
la compagnie que je cher-
chois, & je vis sur la porte ces
Vers gravez en gros caracte-
res d'or sur du marbre blanc :

*Qui cherche le repos le peut
trouver icy ,
Mais quiconque a le cœur rempli
d'un vain soucy ,
Porte ailleurs son inquietude,
Car cette aimable solitude
Ne donne la felicité
Qu'à la charmante oisiveté.*

Pendant que je m'amusois à
lire ces Vers, l'Escuyer de Cla-
rinte qui me conduisoit s'a-
vança, & ouvrit la porte du

cabinet, de sorte que Clarinte vint m'embrasser, Nerée en fit de même, & Poligene & Tifandre parurent fort aises de me voir. Ils me demandèrent pourquoy je n'avois pas amené Telamon, à qui ils avoient écrit de la part de Clarinte de me servir d'escorte, & je leur dis que je n'avois pas entendu parler de luy. Je ne m'en étonne pas, dit Clarinte, car comme il est aussi paresseux que vous estes diligente, nous ne le verrons qu'avec Melisse. Mais Melisse, luy dis-je, n'est-elle pas venuë avec vous il y a trois jours ? Oüy, reprit Clarinte ; mais suivant son humeur elle dort encore, ou du moins elle jouit dans sa

chambre de cette felicité que promettent les Vers que vous venez de lire sur la porte de ce cabinet. Comme je n'ay jamais esté icy , repliquay-je , permettez-moy d'en regarder les singularitez dont on m'a tant parlé. Je le veux bien , dit Clarinte , en me faisant remarquer que ce cabinet estoit au bout d'un tres-beau canal sans nuls jets d'eau , parce que celuy qui a autrefois basti cette maison , avoit désiré que tout y fust tranquille jusqu'aux eaux ; & il n'eust pas voulu de fontaines jalissantes ny de bouillons d'eau , ny de Cascades , ne voulant , disoit-il , que des eaux dormantes ; & dans la bizarrerie de son humeur il pre-

feroit les Cygnes à tous les autres oiseaux , parce qu'ils ne chantoient qu'en mourant , & ne troubloient jamais le silence de sa solitude , comme faisoient les Rossignols & les Fauvettes. Après avoir regardé ce Canal bordé de gazon & de fleurs sauvages , je regarday les peintures de ce cabinet , & je vis plusieurs belles figures de femmes negligemment habillées représentant la Paresse, la Nonchalance, l'Oisiveté & la Negligence dans des payssages sombres en des actions différentes , mais toutes languissantes ; & touà l'entour du cabinet de distance en distance on voyoit des inscriptions en Vers: Mais ce qui me parut fort

nouveau , c'est que comme
 on y avoit fait un chant , on
 le voyoit noté sur une lame de
 cuivre doré qui estoit attachée
 au bas d'un quadre de marbre
 du Tableau du milieu. Voicy
 les premiers Vers que je lûs ,
 & tous les autres de suite.

*Fuyez les passions , n'aimez que
 l'indolence ,*

*N'ayeZ jamais d'ardens desirs ,
 C'est à l'oisive nonchalance
 A vous donner de vrais plaisirs*



*Un heroïque Amour n'est jamais
 sans souffrance ,*

*Il vit de pleurs & de soupirs ,
 C'est à la seule nonchalance
 A vous donner de vrais plaisirs.*



*La grande ambition par la vaine
esperance*

*Deses Amans fait ses martyrs,
C'est à la douce nonchalance
A vous donner de vrais plaisirs.*



*Jouïſſez donc en paix de l'aimable
silence,*

*Des fleurs, de l'ombre, & des
Zephirs,*

*Et preferez la nonchalance
A tous les penibles plaisirs.*



Après avoir lû ces Vers je les
chantay ; car comme je ſçay
paſſablement la Muſique, je
voulus voir ſi l'air eſtoit auſſi
ſingulier

ſingulier que les paroles, & le trouvant fort agreable ; c'eſt dommage , diſ-je à Clarinte , que ces Vers là , tous jolis qu'ils ſont , n'aient un ſens plus noble , & plus à l'uſage des gens qui ont le cœur & l'eſprit bien-fait. Je vous aſſure , reprit Clarinte , que Meliſſe & Telamon que nous attendons , n'y voudroient rien changer ; mais je voudrois bien que nous les puſſions corriger de la paresſe exceſſive qui ternit en eux mille bonnes qualitez. Par exemple , ajoûta Clarinte , ſi je n'avois ordonné à mes gens de nous faire dîner tard nous dînerions bien mal , car je ſuis aſſurée que Meliſſe eſt encore dans les bras de la

nonchalance, pour parler dans le sens de la Chanſon, & que Telamon eſt encore aſſez loin d'icy étendu négligemment dans ſon caroſſe entre la rêverie & le ſommeil, ſans ſçavoir bien à quoy il penſe, ny à quoy il veut penſer ; quoy qu'il ait infiniment de l'eſprit quand il veut ſe donner la peine de le montrer. Si vous l'approuvez, Madame, dit Poligene, nous reviendrons tantôt icy, & nous leur en ferons la guerre. Vous me ferez un extrême plaifir, dit Clarinte, & il n'y a point d'innocente malice que je ne leur vouluſſe faire pour les corriger d'un ſi grand défaut. Tout le monde en convint, & Tiſandre même, quoy

qu'un peu paresseux, mais non pas comme Melisse & Telamon. En suite de cela nous sortîmes du Cabinet, & Clarinte nous mena en divers endroits que je n'avois pas vûs en allant la trouver. Poligene nous quitta, disoit-il, pour aller voir s'il apercevroit Telamon d'une terrasse qui estoit au delà d'une allée. Comme Clarinte a l'esprit charmant, que Nerée l'a tres-agreable, & que Tisandre parle fort bien, nostre longue promenade ne m'ennuya point: Mais comme le Soleil se découvrit, Clarinte vit à un Cadran magnifique qu'il estoit deux heures; de sorte qu'elle nous proposa d'aller, disoit-elle, éveiller Melisse.

se , & de dîner sans attendre Telamon. Nous reprîmes donc le chemin de la maison par une allée détournée, qui nous y conduisit toujours à l'ombre par un costé du parterre. Nous trouvâmes Melisse qui descendoit l'escalier à demy habillée, qui nous dit que la peur de nous faire attendre l'avoit obligée de se montrer à nous en cet estat là. Vous estes si persuadée , luy dit Clarinte, après que je l'eus embrassée, que l'air negligé ajoûte beaucoup à la beauté, que vous ne nous devez point faire d'excuses de la negligence de vostre coiffure, & de vostre habillement ; & je suis bien fâchée, ajoûta-t'elle en riant , qu'un

repas negligé que je vais vous donner ne soit pas aussi bon que vostre negligence est belle. Je ne sçay , reprit Melisse en souriant aussi , si ma negligence est belle , mais je sçay bien qu'elle est fort commode. Nous entrâmes alors du vestibule dans une grande salle où le couvert estoit mis ; nous passâmes pour un quart d'heure dans une fort belle chambre , ornée de miroirs & de grands vases de porcelaines remplis de fleurs , & l'on vit arriver Telamon en habit de campagne , aussi negligé que Melisse estoit negligée. Clarinte luy fit la guerre de venir si tard , & de n'estre pas venu avec moy , il s'en défendit non-

chalamment, & Clarinte demanda où estoit Poligene, qu'on n'avoit pas vû depuis que nous estions sortis du Cabinet de la nonchalance, car on appelle ainsi celuy d'où nous venions. Comme Poligene, reprit Telamon en riant, est fort de mes amis, il n'a pas voulu que je fusse le seul paresseux. Pour l'en punir, dit Clarinte, nous ne l'attendrons pas. En effet l'on servit, & le repas loin d'estre negligé fut propre, delicat, & magnifique. Poligene revint de sa promenade écartée, au milieu du premier service, on luy en fit la guerre, il s'excusa, & dit qu'il s'estoit arresté à voir travailler un Peintre qui peignoit la

voûte de la Chapelle. L'entretien fut fort divertissant pendant le repas ; on passa ensuite dans le Cabinet de Clarinte ; on proposa de jouer une heure ou deux , mais Melisse dit qu'elle iroit achever de s'habiller , pendant que Nerée, Tifandre & moy jouerions à l'ombre. Poligene nous regarda jouer un quart-d'heure , & disparut encore , & Clarinte & Telamon jouèrent aux Eschets ; mais enfin deux heures après Melisse revint , qui n'estoit guere plus habillée que quand elle estoit partie , s'estant contentée de ranger ses cheveux negligemment , de changer de rubens , & de jetter sur sa teste une de ces belles coiffes d'un

ouvrage delicat , sans estre fort blanc , qui sient si bien aux belles & jeunes personnes. J'admire , luy dit Clarinte en souïrant , que vous nous ayez quittez si long-temps pour ne vous parer pas davantage. Comme elle alloit répondre, Poligene parut, l'on quitta le jeu , & l'on proposa d'aller au Cabinet du bout du Canal entendre des Hautbois qui faisoient un effet charmant en ce lieu là, par un Echo qui répondoit toujours fort juste. C'est proprement au Cabinet de Melisse que nous allons , dit Clarinte. Il est vray, répondit-elle , que je ne hais pas la nonchalance, que l'affectation qui luy est opposée n'est nullement
de

de mon goût, & que je suis de l'avis de tous les Vers du Cabinet où nous allons. J'en suis aussi bien que vous, dit Poligene en souïrant. J'en suis ravy, reprit Telamon, qui estoit venu plus d'une fois en ce lieu-là. Je ne dis pas la même chose, dit Clarinte, car je serois bien fâchée que Poligene dît la verité. Je vous assure, Madame, reprit-il, que je parle fort sincerement. Quoy Poligene, s'écria-t'elle, lorsqu'ils arriverent à la porte du Cabinet où ils alloient, vous estes de l'avis de cette inscription, le forçant de lever la teste pour regarder celle de cette porte, & la regardant elle-même; mais elle fut bien surprise de

voir qu'on avoit appliqué fort proprement un carton sur l'inscription ordinaire , & qu'on y avoit mis celle qui suit, écrite en gros caractère avec du crayon.

*Qui ne cherche que le repos
Ne peut jamais trouver la
gloire ;*

*On peut voir quelquesfois délasser
des Heros ,*

*Pour courir mieux à la Vi-
ctoire ;*

*Mais on ne vit jamais la molle
oisiveté*

Servir à leur félicité.

Ah! Clarinte, s'écria Melisse,
vous avez bien fait preparer
cette nouvelle inscription pour

recevoir cette belle Compagnie toute composée de personnes diligentes, à la réserve de Telamon. En vérité, reprit Clarinte, je suis plus surprise que vous de ce juste & ingénieux changement; car Artemire, c'est le nom qu'on me donne parmy nous, Nerée, Poligene & Tifandre, peuvent témoigner qu'avant le dîner cela n'estoit pas ainsi. Il est certain, dit Poligene avec une hardiesse sans pareille, que la belle Clarinte dit la vérité. Nerée, Tifandre & moy dûmes la même chose, & nous entrâmes dans le Cabinet, sans que je pusse m'imaginer qu'il fust possible que Poligene, qui fait quelquesfois fort

agrement des Vers en badinant, eût pû changer toutes les inscriptions, comme celle de la porte; car nous jugeâmes bien Clarinte & moy que ses deux petites absences avoient esté employées à cette galanterie, & qu'il s'estoit servy du Peintre dont il avoit parlé pour écrire les Vers avec du crayon sur du carton, & pour l'appliquer aussi proprement qu'il l'estoit; mais nous fûmes encore plus surprises de voir les Vers qui suivent sur la mesure des premiers pour les pouvoir chanter sur le même Air, & placez précisément au dessous des autres inscriptions: Les voicy selon le même ordre.



Fuyez, fuyez toujours la tièdèur,
 l'indolence,
 Quiconque a de nobles desirs,
 Connoît bien que la nonchalance
 Ne peut donner de vrais plaisirs.

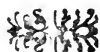


Un Amour paresseux, sans ardeur,
 sans souffrance,
 Qui ne connoît pas les soupirs,
 Dans les bras de la nonchalance,
 Ne peut trouver de vrais plaisirs.





*La belle Ambition vit toujours
d'esperance,
Et quand elle auroit des mar-
tyrs,
Ce n'est pas à la nonchalance
A luy donner de vrais plaisirs.*



*Jouïſſez quelques fois de l'ombre
& du ſilence
Le cœur remply de beaux deſirs,
La gloire fuit la nonchalance,
Qui n'a jamais de vrais plaisirs.*

Tout de bon , dit Clarinte, cela me paroît un enchantement. Quoy que ces Vers là ſoient contre mes Maximes, dit Meliſſe , je les trouve heureuſe-

mentretournez. Si j'en sçavois faire, dit Telamon, j'y répondrois ce me semble facilement. Répondez-y en Prose, dit Clarinte, qui cherchoit à engager la Conversation sur ce sujet là. Je le veux bien, repliqua-t'il, pourvû que la belle Melisse m'aide à soutenir nôtre party. Mais pensez-vous, reprit-elle agreablement avec son air negligé, qu'il en soit beaucoup plus fort, & que la paresse qu'on me reproche me permette de dire toutes nos raisons? Pour vous donner le temps d'y penser, luy dis-je, il faut que Telamon, qui a de la voix, chante avec moy tous ces couplets là en Dialogue; cela fut executé, & réussit

agreablement : les Hautbois que Clarinte nous avoit promis commencerent de jouer, mais elle les remit pour le soir, car nous ne devions partir de là qu'à minuit, pour revenir au clair de la Lune. Clarinte nous ayant rangez comme elle voulut commença agreablement la conversation, en demandant à Melisse pourquoy estant aussi belle qu'elle estoit, ayant autant d'esprit, & aimant autant la vie, elle l'accourcissoit par la nonchalance dont elle faisoit profession : Car enfin, ajoûta-t'elle, vous ne vivez pas la moitié de ce que je vy, & j'auray plus vécu à trente ans, que j'auray bien-tost, que vous n'aurez vécu à soi-

xante, si vous allez jusques-là, dont je doute ; car l'excessive nonchalance n'est pas bonne à la santé. Je ne suis pas de vostre avis , dit Melisse , & je crois qu'on peut vivre long-temps en toutes sortes de temperamens , & que quand on veut s'opposer directement à celuy dont on est, on détruit plutôt sa santé qu'en si abandonnant. En effet , ajoûta-t'elle en me regardant , si je m'estois levée aussi matin qu'Artemire je serois malade tout le jour. Et moy , repris je , si je dormois tous les jours dix ou douze heures, que j'en fusse encore deux ou trois à m'habiller, sans estre habillée , quatre ou cinq à ne rien faire , & le reste

du temps sur un lit de repos à écouter les autres , sans me vouloir donner la peine de parler , je crois que je deviendrois paralytique de corps & d'esprit tout ensemble , si l'on peut parler ainsi ; & j'admire comment il est possible que vous puissiez conserver tout l'agrement de vostre esprit entre la paresse , la langueur , la nonchalance , & l'oïveté dont vous faites profession ; & cependant quand il vous plaist de sortir de cette letargie paresseuse rien n'est plus charmant que vous. Je voy bien , dit agreablement Melisse , que pour mon honneur il faut que je surmonte aujourd'huy cette pretenduë letargie que vous

me reprochez si plaisamment en me flattant, pour me le faire souffrir plus doucement, & que pour me défendre je vous demande si vous aimeriez mieux que je fusse comme certaines femmes diligentes, dont tout le monde connoît, qui trouvent toujours les jours trop courts, parce qu'elles se meslent de cent choses dont elles n'ont que faire, & qui passant continuellement d'une intrigue à une autre, ou pour elles-mêmes, ou pour autrui, s'accablent volontairement pour rien. De ces femmes, ajouta-t'elle, qui veulent estre de tout ce qui se passe dans le monde, de toutes les promenades, de tous les plaisirs, qui

vont s'affliger avec cent affligées qu'elles ne connoissent point, & se réjouir de même, qui pour paroître sçavoir toutes les nouvelles, courent pour en apprendre, ou pour en dire, ou en inventent quand elles n'en sçavent pas. Aimeriez-vous mieux, poursuivit-elle, que je fusse comme cela, au lieu de jouir d'un paisible repos, sans faire mal ny à autrui, ny à moy-même. La belle Melisse a raison, ajouta Telamon, car enfin quel mal peut faire un paresseux, qui laisse faire aux autres tout ce que bon leur semble, sans se donner la peine de s'y opposer, qui satisfait de son oisiveté tranquille ne trouble jamais personne;

qui voit toutes les fortises des autres sans en parler , qui se contente de n'en point faire , qui laisse en paix ceux qui en font , & qui se dérobe à la tyrannie de la plupart des passions pour conserver le repos dont il jouit. Appelez-vous un véritable repos, interrompit Clarinte , la paresse excessive qui rend le paresseux inutile à tout le monde & à luy-même ? Car à ne vous flatter pas , la paresse dont je parle est la source de la nonchalance , de la lenteur , de la négligence , de l'indifférence , de l'oisiveté , de l'amitié tiède , & d'une certaine indolence de cœur & d'esprit , qui rend un paresseux également insensible à la

gloire, & à la honte; qui laisse dire de luy tout ce qu'on veut pour demeurer dans cet oisif repos dont il fait sa felicité, sans se donner même la peine d'examiner s'il est honneste de s'y abandonner. Tout ce que vous dites contre la paresse excessive, reprit Tisandre, est fort bien dit & fort juste, mais je pourrois pourtant ce me semble dire qu'un peu de paresse en un honneste homme est souvent l'effet d'une espece de mépris genereux qu'il fait de la plupart des choses du monde qu'il ne trouve pas dignes de l'occuper, comme elles occupent en general tous les hommes ordinaires : Car, poursuivit-il, quand le pares-

feux dont je parle sera réveillé par la gloire , il y courra plus vifte que ces diligens qui courent à tout , & qui s'estant laffez en mille petites occasions de rien , ne font bien souvent rien qui vaille aux grandes quand elles se presentent. Mais il faut , ajoûta-t'il en souïriant , que le paresseux dont j'entends parler soit un paresseux qui pense , & non pas un paresseux abyfmé dans la nonchalance , qui ne sçait pas même penser , & qui ressemble fort à ce qu'on appelle des Automates , selon la nouvelle Philosophie , car je croy qu'il m'est permis de parler ainsi devant des Dames , en un temps où beaucoup de leurs Amies la

connoissent & l'apprennent. En verité, dit Melisse en riant, je ne suis pas de cet avis, car un peu de paresse ne sert de rien au paresseux, il en faut beaucoup, au hazard de ressembler à un Automate, ou il n'en faut point du tout. La belle Melisse a raison, reprit Telamon, & ce mélange de paresse & de diligence ne m'accorde point du tout. Pour moy, dit Poligene, je m'en tiens à ce qu'un homme qui a mérité le nom de divin dans tous les siècles a dit, lorsqu'il a avancé qu'un grand dormeur n'est jamais un grand personnage. Mais est-il possible, dit agréablement Nerée, qu'on vueille se parer de la paresse

resse comme d'une vertu , au lieu de s'en excuser comme d'une foiblesse. Ah ! Nerée, s'écria Clarinte en souriant, ne les flattez point , & dites hardiment, comme d'un grand défaut , si vous ne voulez pas dire une parole plus opposée à la vertu , quoy qu'on le pût faire avec équité. Mais, reprit Melisse , ne faites-vous nulle distinction entre cette paresse qui vous fait tant d'horreur , & une simple nonchalance, ou pour mieux dire une honneste oisiveté, & cette grande suite de negligence, d'indifférence , de lenteur , d'amitié tiède , & cette indolence d'esprit & de cœur dont vous avez parlé est-elle toujours avec la

pareffe ? A n'en point mentir, reprit Clarinte , on les voit souvent enfemble , quoy qu'elles fe feparent quelquesfois , & je regarde cette affreufe pareffe que je hais tant comme une mer noire, d'où partent toutes les mauvaises qualitez que j'ay dites , & qui y retournent toujours pour en reffortir comme des ruisseaux bourbeux : Je demeure pourtant d'accord qu'il y a divers degrez à la pareffe , & que vous & Telamon n'estes encore qu'à moitié chemin de celle qui ternit toutes les bonnes qualitez , & c'est pour cela qu'on ne peut trop vous la représenter avec toutes les sombres couleurs qui la rendent méprisable. La pares-

se, dit Poligene, est fort singuliere en une chose, c'est qu'elle ne peut jamais produire aucun bien. Elle peut estre commode pour un peu de temps, elle peut même se trouver quelquesfois avec du merite, mais elle ne peut jamais cesser d'estre une mauvaise qualité. La colere augmente souvent la valeur, la haine qui s'attache à haïr le vice est louable; l'Amour honneste porte à la liberalité, & fortifie toutes les bonnes inclinations; l'avarice même, quand elle n'est pas accompagnée d'injustice, enrichit du moins sans honte les enfans de ceux qui en sont possédez, & je compare volontiers la paresse ex-

cessive à l'envie, & à l'ingratitude, qui ne peuvent jamais non plus qu'elle causer aucun bien. Cela est un peu fortement exagéré, dit Melisse. Je vous assure, reprit Clarinte, qu'il ne l'est point du tout. Mais encore, dit Telamon, où mettez-vous les bornes de la paresse ? car il me paroît que rien n'est plus difficile que de les bien connoître. Au contraire, reprit Clarinte, rien n'est plus aisé ; les autres vices ont des frontieres qui se confondent souvent avec les vertus ; la liberalité & la prodigalité se touchent, l'œconomie & l'avarice, & plusieurs autres de même ; mais tout ce qui est paresse est mauvais, & doit

estre corrigé. Du moins , dit Melisse , un paresseux n'est-il pas étourdy ; il ne laisse pas de l'estre en un certain sens , dit Clarinte , car en s'y abandonnant il renonce souvent aux devoirs de l'amitié : Il néglige le soin de ses affaires , il ne connoît pas même qu'il les gaste , un étourdy ne peut faire pis. Il y a des defauts , dit Poligene , que le dérèglement de l'esprit fait naître , on les acquiert , & ils ne naissent pas avec nous. Il n'en est pas ainsi de la paresse , elle naît du temperemment , & souvent la raison seduite la flatte au lieu de la retenir. Un paresseux hesite à servir son amy , un diligent y court. Il y a donc bien

des paresseux au monde, reprit Melisse en souïrant, car nous ne voyons gueres de gens courir pour servir leurs Amis, surtout quand ils sont malheureux, & les Amis heureux sont ordinairement les mieux servis. J'en conviens, dit Poligene, mais cela n'excuse pas la paresse. Un paresseux, ajouta Poligene, s'endort non seulement dans la simple oisiveté, mais dans les vices : Il les connoît quelquesfois, il en a honte, mais la nonchalance l'empêche d'en sortir, il s'y endort, il y meurt, nous en connoissons tous de cette espee. Ah ! Poligene, dit Melisse, je ne défends pas cette horrible paresse dont vous parlez, j'en

souâtiens une plus agreable & plus commode. Le loisir, poursuivit-elle, n'a-t'il pas quelque chose de doux ? J'en conviens, Madame, reprit Poligene, mais si le loisir est un bien, ce n'est pas pour ne rien faire, c'est seulement pour faire ce que l'on veut, & non pas pour s'aneantir par la paresse excessive. Je vous ay déjà dit, reprit Melisse, que je défends une paresse plus douce; par exemple, j'aime mieux entendre chanter Artemire que chanter moy-même. Je ne danse pas mal à ce qu'on dit, mais le Bal me fatigue, je n'y vais plus que par force. J'ay renoncé aux grandes visites pour en éviter la contrainte. J'aime assez à li-

re, mais c'est pour ne rien sçavoir, & je ne voudrois pas avoir plus d'esprit que j'en ay; car il me paroît que c'est une ennuyeuse fatigue d'avoir à soutenir une grande reputation de bel esprit. Ah! pour ce soin là, dit Nerée, on vous en dispense, il ne le faut jamais avoir. Il est vray, dit Clarinte, mais en general il ne faut pourtant jamais ny en grandes ny en petites choses mépriser l'approbation des honnestes gens; & une Dame qui n'a nul soin de la reputation de son esprit, peut ne se soucier pas trop de celle qui doit faire sa principale gloire, & quand cela est je la trouve en un assez grand peril. La paresse, reprit Poligene,

Poligene, est ennemie de tous les beaux Arts, & les Noms des grands Peintres, des fameux Sculpteurs, & des sçavans Architectes de l'Antiquité ne seroient pas venus jusqu'à nous s'ils avoient esté paresseux, & ceux qui ont vécu ou qui vivent dans nostre siècle n'i-roient pas aussi loin qu'ils iront dans les siècles à venir, si la paresse les possédoit. Mais ne trouvez-vous pas, dit Tisandre, qu'il y a certains diligens en apparence qui gastent ce qu'ils font par une paresse cachée dans le fond de leur cœur, parce qu'ils ne songent qu'à avoir fait promptement ce qu'ils ont entrepris, sans penser à le faire bien, afin de re-

tourner plutôt à l'oisiveté. Cela est bien remarqué, dit Clarinte : Il me semble même, ajouta-t'elle, qu'un véritable paresseux n'est pas ordinairement trop propre ; le repos est le but de toutes ses actions ; ne rien faire est un plaisir pour luy ; & il est même paresseux à chercher les plaisirs où il peut encore estre sensible. Je demeure aisément d'accord de cela, dit Telamon, car je veux que les plaisirs me cherchent, ou les trouver du moins en mon chemin sans les chercher moy-même, parce que souvent ceux qui les cherchent avec tant de soin connoissent quand ils les ont trouvez qu'ils n'en valent pas la peine. Ne pen-

sez pas , dit Clarinte en blâmant les paresseux , que je vueille loüer les empressez, nullement ; mais puisque les raisons ne les convainquent pas , ajouta-t'elle en regardant Poligene, cherchons des exemples ; car puisque ces sages Romains , comme j'ay lû quelque part , faisoient enyvrer leurs Esclaves pour corriger leurs enfans de ce vice-là , nous pouvons bien montrer des paresseux à nos Amis pour les guerir de la paresse. J'ay vû mourir un homme depuis peu , dit Poligene , que mon pere avoit connu en sa jeunesse , qui pourroit passer pour le plus parfait oisif qui fut jamais. On le mit au College , il ne voulut

rien apprendre par pure oisiveté ; on l'envoya en suite à l'Academie, il n'y réussit pas ; car l'air nonchalant ne peut pas faire un bel homme de cheval , & il semble plutôt que le cheval le mene qu'il ne le dompte ; on voulut du moins qu'il s'appliquast à lire l'Histoire , il répondit qu'il l'avoit voulu faire , mais qu'y trouvant beaucoup plus de mauvais exemples que de bons, & plus de vices que de vertus , il se contentoit de connoître tous les defauts de son siecle , sans aller chercher à s'instruire de ceux des siecles passez. On l'envoya à la guerre, il n'y fut pas propre, & la paresse & l'oisiveté luy firent refuser des

emplois qu'on eût accordez à sa qualité; de sorte qu'il se contenta d'estre volontaire; l'on remarqua même que dans les occasions où il se trouva, il estoit aussi lent à la retraite qu'à aller à la charge, & qu'il estoit également nonchalant à tout. Ses parens prirent alors le party de le rapeller, & de le marier, pour n'estre qu'un Gentilhomme de Province. Ils luy proposerent d'épouser une riche heritiere qui demeueroit à trente lieuës de sa maison, & voulurent qu'il allast voir si elle luy plairoit avant que de rien signer, quoy que le Tuteur de la fille le voulust faire si on le vouloit, parce qu'il connoissoit le bien du pares-

feux; Il refusa de s'en donner la peine, & signa les articles de son mariage sans avoir demandé si celle qu'il épouserait estoit blonde ou brune, grande ou petite. Quand il fut marié il laissa agir sa femme comme elle voulut, quoy que d'humeur tres-differente à la sienne. Il eut deux enfans à qui il ne voulut rien faire apprendre que ce qu'il leur plût, disant qu'il vouloit leur laisser la liberté qu'il avoit prise. Il perdit son pere & sa mere, & ne les regretta que parce qu'ils prenoient soin de ses affaires, & si vous voulez connoistre tout ce qu'il fit en toute sa vie, le voicy. Le Tonnerre estant tombé sur un Donjon d'un

vieux Chasteau qui estoit à luy, il le fit abattre tout entier sans l'avoir fait rebastir, quoy qu'il vécut dix ans après, & la même paresse qui l'avoit maîtrisé toute sa vie l'empêcha de faire un Testament à sa mort, par lequel il eust pû empêcher ses enfans de plaider contre leur mere, comme ils firent, faute d'avoir expliqué un article un peu obscur de son Contrat de Mariage, qu'il avoit signé sans l'avoir entendu lire, & sans écouter même le Notaire, qui l'avoit lû en sa presence suivant la coutume. Ah ! Poligene, s'écria Melisse, vostre oisif est un tableau fait à plaisir sans aucun modèle. Non, non, dit Clarinte

c'est un portrait d'après nature, je sçay de qui Poligene veut parler : Mais la nature même, dit Poligene, qui semble estre paresseuse en quelques endroits du monde, où l'on ne trouve que des Deserts steriles, sans arbres, sans herbes, sans fontaines, ne les rends pas beaux, & je soutiens qu'on trouve encore plus étrange que l'esprit humain, qui est capable de toutes les belles connoissances, de toutes les vertus, jusqu'à sçavoir l'art de regner & sur autrui & sur soy-même ; demeure oisif & endormy sans rien produire de bon, qu'il ne l'est de voir les Deserts de Libie sans arbres, sans herbes, sans fruits, & sans

fontaines. Cette pensée là est tres-belle, dit Tisandre, & de peur d'avoir quelque rapport à cette comparaison, je veux me corriger du peu de paresse que j'ay. Pour moy, dit Melisse en souriant, j'en ay l'esprit en repos, & je croy qu'il peut y avoir des Deserts assez agreables, & des esprits paresseux de même. Il n'est pas jusqu'à la mer, reprit Poligene, ou le trop grand calme est quelquesfois aussi dangereux que l'orage. Ne voyez-vous pas même qu'en tout l'Univers rien de ce qui est vivant n'est loué d'estre oisif, les plus grands Philosophes, & les plus grands Poëtes se sont amusez à admirer & à décrire le travail des Abeilles & des Fourmis, &

ce paresseux animal , qu'on appelle une Marmote , & qui dort six mois de l'année , n'a qu'un petit mot en passant dans toute l'Histoire des Animaux. Il ne faut pas même , ajouta Poligene, chercher des excuses à l'oïfiveté par le grand âge ; car de quelque profession qu'on soit , il y a mille exemples qui favorisent ce que je dis. La plupart des grands Philosophes ont vécu long-temps. Massinisse avoit quatre-vingt-dix ans quand il gagna une grande bataille. Antigonus conquit toute l'Asie dans sa vieillesse. Isocrate si fameux par le grand nombre d'Orateurs qu'il a faits , fit ion plus bel Ouvrage à quatre-vingt-

dix ans , & vécut encore longtemps après , & cet homme là fut si celebre , que pour marquer après sa mort que nul n'étoit digne de chanter sa gloire , on representa sur son tombeau une Sirene qui tenoit un doigt sur sa bouche. Il ne faut donc jamais chercher d'excuse à l'oisiveté ; car toute la vie doit avoir quelque occupation solide , proportionnée à ce que l'on est. Il me semble , ajouta Poligene , que je puis juger équitablement de ce que j'avance , car n'estant pas ce qu'on appelle jeune , & n'estant pas aussi ny fort proche , ny fort éloigné de la vieillesse , on peut dire que je puis parler raisonnablement de tous les âges. Mais

encore, dit Telamon, voudrois-je bien sçavoir ce qu'on appelle proprement un veritable oisif; car je suis persuadé qu'on abuse souvent de cette expression. Pour en bien juger, dit Poligene, il faut remarquer que tous les hommes en general ont un temps égal à employer, rien n'est mieux partagé en toute la nature; il faut donc voir ce qu'on en fait; car après tout bien ou mal, il en faut faire quelque chose, & ne pas estre comme ceux qui ne vivent que pour dormir & pour manger, au lieu qu'il ne faut manger & dormir que pour vivre; & tout le monde sçait qu'un des plus grands Hommes de l'Antiquité a fort bien.

remarqué, que le bon-heur parfait consiste en l'action, & que jamais en nulle Nation nul homme de bon sens n'a mis la felicité à ne rien faire. De sorte que comme un veritable oisif passe sa vie dans cette profonde oisiveré, on ne peut pas le regarder comme un homme heureux. Cela est bien appliqué, dit Telamon, cependant de grands Hommes ont autrefois fort loué les Lacedemoniens d'estre les seuls d'entre les Grecs qui eussent étably la felicité dans le repos; & un fameux Romain a même dit hautement, qu'il n'y a que le repos qui soit amy de la sagesse, & qu'il n'y a que le sage qui puisse dans un honneste

loisir apprendre veritablement à vivre. Je sçay ce que vous dites, reprit Poligene, mais ce fameux Legislatteur d'Athenes que tout le monde connoît, qui estoit moins riche & plus moderé que Seneque dont vous voulez parler, estoit tellement ennemy de l'oïfiveté, qu'il fit une loy par laquelle les enfans n'estoient pas obligez de nourrir leurs peres dans leurs vieilleses, lorsqu'ils ne leur avoient rien fait apprendre qui pût leur faire trouver leur subsistance sans estre à charge à personne. Et le sage Caton à quatre-vingt-dix ans disoit s'estre toujours repenty de trois choses, dont la principale, estoit lors qu'il avoit pas-

fé un jour sans rien faire. Je
sçay ce que vous dites , repli-
qua Telamon , & je sçay mê-
me qu'il apprit le Grec dans sa
vieillesse, & qu'il para ses Ecrits
en imitant Tucidide , & plus
encore Demosthene. Mais ce
Caton là estoit encore plus
censeur par l'austerité de sa
vertu que par sa dignité , & la
vertu severe n'est pas à l'usa-
ge de nostre siecle : Et puis ,
poursuivit-il , la fortune ne
permet pas à tout le monde
d'estre occupé , c'est elle bien
souvent qui donne les charges
& les emplois. J'en conviens ,
dit Poligene , mais il faut pre-
mierement s'en rendre capa-
ble , & ensuite se presenter à
elle. Mais si un homme , dit

Telamon, n'est pas né pour la vie tumultueuse, & que par la foiblesse de son temperament il ne se sente propre ny à la guerre, ny aux affaires, que voulez-vous qu'il devienne? Je veux qu'il s'occupe noblement dans son loisir, repliqua Poligene, qu'il étudie, qu'il écrive, & qu'il puisse montrer quelque chose à la fin de sa vie qui puisse prouver qu'il a vécu; car le veritable feneant après avoir vécu un siecle ne peut rien montrer de sa vie passée, qui ne luy fasse honte, & qui ne merite qu'il s'en repente. Mais un homme qui ne bouge de son cabinet, reprit Telamon, peut-il passer pour un homme occupé? N'en doutez pas, repliqua

pliqua Poligene, pourvû qu'il écrive des choses utiles & agreables. Car un homme qui fait un ouvrage assez solide pour esperer raisonnablement qu'il servira d'instruction à toute la posterité, & qu'il donnera à tous ceux qui naîtront dans toute l'estenduë des siècles, le même secours qu'il a reçu des grands hommes qui l'ont precedé : cet homme, dis-je, ne pourra pas passer pour un oisif. En effet, il est aisé de connoître combien Alexandre estoit touché des grandes leçons qu'il avoit trouvées dans Homere, non seulement parce que l'Illiade le suivoit par tout, mais encore parce qu'ayant vû arriver

un Courrier avec un air guay & fôûriant , il luy dit en le regardant favorablement, *qu'elle bonne nouvelle m'apporte-tu ? Homere est-il reffuscité ?* comme ne pouvant imaginer rien qui luy pûst estre plus agreable que la resurrection de ce grand Homme. Alexandre n'a pas esté le seul , ajoûta Tifandre , qui l'ait distingué ; car Alcibiade , suivant son humeur gaye & emportée tout ensemble , luy fit bien autant d'honneur par son chagrin , lors qu'il donna un soufflet à un homme qui enseignoit dans Athenes , parce qu'il n'avoit pas d'Homere. Pouvez-vous après cela , interrompit Clarinte , ne convenir pas qu'en toutes sortes de pro-

feffions le temps est un tresor inestimable quand il est bien employé. Mais n'est-ce pas assez, dit Melisse, de vivre pour soy, pourvû qu'on ne nuise à personne. Nullement, dit Clarinte, & il faut de nécessité vivre aussi en quelque sorte pour autrui, comme pour soy-même. Ce qu'il y a de remarquable, dit Tifandre, quoy qu'un peu paresseux, c'est que je suis forcé d'avoüer que la nonchalance n'a jamais esté ny loüée, ny deffenduë par nul des grands Hommes de l'Antiquité. La raison de cela, repris-je, c'est qu'elle est nuisible à toutes sortes de gens, & à toutes sortes de professions. En effet, dit Clarinte, des do-

domestiques paresseux sont insupportables, les plus nobles Artisans de même, un homme puissant & riche possédé par la paresse laisse aller toute sa maison en décadence, on le trompe, on le vole sans qu'il s'en doute, & il ne s'aperçoit de rien. La plupart des jeunes gens du monde qui passent toute leur vie dans des plaisirs ruineux, & qui ne veulent jamais s'occuper à rien d'honnête, ny d'utile, périssent enfin par la nonchalance voluptueuse : Un Magistrat paresseux fait bien souvent autant d'injustice par la paresse, qui est presque toujours accompagnée d'ignorance, que par un sordide intérest, ou par

une lâche complaisance pour la faveur. La paresse , ajoûta-t'il , peut même nuire à ceux qui nous annoncent les veritez de la Religion, car on en voit qui se contentant de quelques talens naturels qu'ils ont reçûs en naissant, negligent d'étudier, & pensent que parce qu'ils ont plû une fois , ils plairont toute leur vie ; cela n'est pourtant pas ainsi ; puisqu'il faut qu'un homme de cette profession se fasse par une étude laborieuse, un fonds inépuisable de belles & bonnes choses tirées de l'Ecriture , qui est une source qui ne tarit jamais , s'il veut que son éloquence soit comme le Nil , qui après avoir arrosé l'Egypte , laisse l'abondance par

tout où il a passé. Vous pouvez ajouter, reprit Tifandre, qu'un Auteur paresseux ne corrige rien, il croit que les autres qu'il pense estre moins éclairés que lui ne verront jamais les négligences qu'il connoît, & il arrive même souvent qu'il laisse dans ses écrits des fautes qu'il reprend dans ceux des autres. Mais que dirons-nous, reprit Clarinte, ou que ne dirons-nous pas de ces meres nonchalantes qui abandonnent leurs filles à des gouvernantes paresseuses, qui par une mauvaise éducation deviennent elles-mêmes nonchalantes comme Melisse, & même quelquesfois coquettes. Ah pour cela, s'écria Melisse, je

m'y oppose ; car à parler en general les Coquettes sont diligentes , & les paresseuses ne le sont pas souvent : Ne voyez-vous pas , poursuivit-elle , que pour estre Coquette avec succès , il faut estre vive , enjouée , brillante , aller & venir par le monde , courir les Bals , les Opera , les Comedies , regarder de tous les costez avec art , tous ceux qu'on veut captiver , & avoir mille petits soins ridicules , dont les nonchalantes comme moy sont incapables. Je demeure d'accord , reprit Clarinte , que vous n'êtes pas Coquette , mais je connois des nonchalantes qui le sont , & qui le sont plus dangereusement que beaucoup de dili-

gentes ; car par nonchalance elles écoutent tout ce qu'on leur dit , fans se donner la peine de s'y opposer : En un mot , ajoûta-t'elle , il y a des Coquettes de toutes sortes , d'enjouées , de mélancoliques , de spirituelles , de stupides , d'évaporées , & même de prudes , qui quelquesfois n'en sçavent rien , & qui ne laissent pas de l'estre. Et puis , ajoûta Clarinte , il y a encore une chose à remarquer , c'est qu'il est bien plus difficile à une nonchalante de se corriger qu'à une Coquette diligente ; car ordinairement l'âge augmente la nonchalance , & diminuë la Coquetterie. En effet , comme les Coquettes qui ont de l'esprit voyent

voient que les femmes les plus accomplies , & si vous voulez les plus fidelles à ceux à qui elles peuvent avoir promis quelque affection , ne trouvent point d'hommes qui ne leur donnent mille sujets de plainte , & qui soient véritablement constans, il est impossible qu'elles n'ayent pas cent dégoûts par les mêmes choses qui ont fait leurs plaisirs. En effet elles s'entre-dérobent continuellement leurs conquêtes , les Beutez naissantes les font desesperer , & l'on peut dire qu'elles haïssent mille choses sans en aimer véritablement pas une ; de sorte qu'à la fin elles se détrompent de leur fausse felicité , & puis

quand elles ne quitteroient pas la coquetterie , les Galants les quitteroient , & il vient un temps où elle ne peuvent plus estre coquettes : mais pour la nonchalance , comme elle dépend purement de la volonté de la Nonchalante , elle dure ordinairement toute la vie , & il est tres-difficile , si l'on ne s'en corrige pas jeune , de s'en corriger dans le declin de l'âge. Avoüez du moins , reprit Telamon , que les paresseux ne sont pas aussi souvent coquets que les empressez. J'en demeure d'accord , repris-je , mais c'est que generalement parlant les nonchalants n'ont pas le cœur tendre ; l'amour & la negligence ne peuvent

durer long-temps ensemble, & le froid de la paresse éteint l'ardeur de cette passion. Mais de grace, interrompit Melisse, dites-moy si la langueur appartient à la paresse. Elle est quelquesfois, dit Clarinte, une pure affectation toujours blâmable, & quelquesfois aussi, elle est un effet d'une ame passionnée; mais cette langueur se trouve pourtant plutôt en une personne nonchalante qu'en une autre; car quoy que l'Amour soit un Tyran, il ne change guere le temperament de ses sujets, il s'en sert sans le détruire. Mais n'y a-t'il pas des occasions, dit Melisse, où la diligence est plus blâmable que la paresse; car

un diligent à mal faire est plus dangereux qu'un paresseux à faire le bien. Ce n'est pas la diligence qui est blâmable, dit Clarinte, c'est l'action en elle-même; mais le paresseux à bien faire merite précisément d'estre blâmé pour sa paresse, & l'on peut dire que s'il est moins coupable que le diligent dont vous parlez, il est pourtant moins excusable; car naturellement dès qu'on est assez heureux pour avoir formé le dessein de faire une bonne action il y faut courir, puisque la paresse fait quelquesfois perdre l'occasion de la faire, ou du moins en oste tout l'agrément. Je voudrois bien encore sçavoir, reprit Melisse, en quel

rang vous mettez ces Dames qui se font attendre par tout, qui arrivent toujours les dernières ; & qui par conséquent attirent les yeux de tout le monde quand elles paroissent. Si ces Dames là sont fort belles , reprit Clarinte , tenez pour certain que la vanité les fait agir ainsi pour se faire regarder , ou desirer , selon les lieux où elles vont , & qu'une fausse gloire a autant de part à cette paresse apparente que la paresse même , quoy qu'il y en ait qui sans vanité & sans affectation en usent de cette sorte par pure nonchalance. Pour la guerre , dit Poligene , la paresse n'y vaut rien ; j'ay assez vécu pour le sçavoir ; elle n'est bon-

ne ny pour les foldats , ny pour les Officiers , & la diligence doit estre inféparable de la valeur , conduite toutesfois par la prudence ; eftant certain que la fageffe vaut souvent mieux que la force trop impetueufe , & l'on a vû quelques-fois dans une même Armée des temeraires & des nonchalans punis également , pour des actions toutes contraires. Mais enfin un General d'Armée fans vigilance n'est propre qu'à se faire battre , & qu'à estre surpris , quoy que ce soit à luy à surprendre les autres. Un Ministre d'Eftat paresseux fert bien mal son Maistre , car c'est proprement à luy à tout voir & à tout fçavoir pour l'en

instruire , & quiconque est dans un poste si élevé , doit ce me semble ne s'endormir jamais qu'en pensant à son devoir. Cela est fort bien dit, repliqua Telamon , mais soit par paresse ou autrement , je ne voudrois pas estre dans un employ si penible : & je ne puis oublier deux Vers qui sont en la bouche d'un grand Roy dans une Tragedie d'Euripide , qui dit en parlant de sa condition :

*A tort on porte envie au rang
que nous avons ,*

*Car pour le meriter les peuples
nous servons.*

Mais n'est-ce pas un grand

plaisir à un Roy, reprit Poligene, qui sçait qu'on le regarde comme le pere de son peuple de pouvoir se dire à luy-même qu'il a merité ce glorieux titre. Quoy qu'il en soit, dit Nerée, je suis du sentiment de Telamon, quoy que je ne sois pas paresseuse. Pour moy, dit Melisse, je ne comprends pas comment les premiers Roys l'ont voulu estre; & si j'avois esté à leur place, j'aurois mille fois mieux aimé obeïr toute ma vie que de commander, pour me charger volontairement de tous les soins qui suivent la Royauté; car toute paresseuse que je suis, je conviens que tous ceux qui ont des emplois s'en

doivent acquiter avec honneur, & Telamon & moy ne demandons autre chose que la permission de ne rien faire, puisque par la liberté de nôtre cõdition nous ne sommes obligez à rien qu'à vivre tranquillement selon nostre humeur. Ah ! Melisse, s'écria Clarinte, le plaisir de regner glorieusement est bien grand, & je m'étonne qu'une sujette de Loüis Quatorzième puisse parler ainsi. Au contraire, repliqua-t'elle, c'est la gloire du Roy qui me fait voir la difficulté qu'il y a de bien regner; car en voit-on un pareil dans l'Histoire de nos voisins, ny dans la nostre, ny dans celle de tous les siècles?

Croyez-moy Clarinte , ajoûta-t'elle , les miracles n'arrivent pas souvent , & si l'on pouvoit voir dans toute l'estenduë des siècles passez & à venir les Rois feneants d'un costé , & de l'autre les diligens à remplir tous leurs devoirs , Louïs le Grand seroit precedé & suivy d'un tres-petit nombre , sans estre égalé par aucun ; & je ne vous dissimule pas que quand j'entends dire tout ce qu'il fait , ou pendant la guerre , ou pendant la paix , j'ay quelque honte de ma paresse , & l'admiration que j'ay pour luy me fait faire plus de reflexion sur ma negligence que vous ne pensez , quoy qu'il n'y ait nul rapport entre

les devoirs d'un grand Roy , & ceux d'une personne de mon sexe , & il me prend quelques-fois envie de croire qu'on ajoûte à la verité. Non , non , dit Poligene , que voître paresse ne se fasse pas un si foible retranchement , le Roy est mille fois plus grand que tous ses Panegyriques ne vous le montrent , & depuis qu'il a commencé de regner par luy-même tous les plaisirs joints ensemble ne l'ont jamais retardé d'un moment pour ses grandes entreprises ; on luy a vû quitter dans sa plus belle jeunesse les jeux , les ris , & les Amours pour aller affronter les plus grands perils malgré la rigueur de la plus rude fai-

fon , & il ne s'est jamais démenty de cette heroïque conduite. Il s'accommode fans peine à la neceffité des affaires , & ne veut jamais que les affaires s'accommodent à luy , regardant toujours la justice & la gloire pour la regle de fa vie. Quand il est à la guerre il se refoud fans peine à changer les heures de fon repos , de fes repas , de fes confeils ; pour pouvoir estre par tout ; il s'abaisse , & s'il est permis de parler ainfi , il s'égale en quelques occasions avec les Officiers de fon Armée , & se familiarise même avec les foldats , mais d'une familiarité toute Royale en les connoiffant , en les faifant bien affister quand ils

sont malades , & en les recompensant quand ils se sont distinguez , & l'on peut assurer sans flaterie qu'en quelque lieu qu'il soit il est l'amie de ses Armées & de son Estat , comme le Soleil l'est de l'Univers. Cesar dans le grand besoin qu'il avoit de ses troupes pour réunir en sa personne toute l'autorité de la Republique Romaine , en parlant à ses soldats les appelloit Compagnons , pour leur donner du courage ; & Auguste commandant à des sujets se contentoit de les appeller soldats, pour mieux conserver le caractère de sa grandeur ; mais le Roy n'a nul besoin de harangue militaire pour animer

ses Troupes, son exemple suffit pour leur faire entreprendre les choses les plus difficiles, & cette noble fierté accompagnée d'un air libre & dégagé qui paroît sur le visage du Roy à la guerre, leur est un présage de la Victoire, qui leur fait assez mépriser le peril sans les y exhorter par des paroles : mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que ce même Prince si brave, si propre à la guerre, si heureux en toutes ses entreprises, par des motifs d'une vertu toute heroïque a déjà donné plusieurs fois la paix au monde, & en dernier lieu vient d'accorder une Trêve generale en faveur de l'intérêt de la Chrestienté, qui

luy devra son salut , puisqu'en renonçant à ses propres conquestes , il borne celle des Infidelles , & montre assez par une si admirable conduite qu'il est toujours prompt à pardonner , & lent à punir , ce qui est le veritable caractere d'un Heros Chrestien. Je conviens de tout ce que vous dites du Roy , reprit agréablement Melisse en se levant , & j'ay tant de peur que Clarinte & Poligene n'aillent chercher parmy les vivans & les morts quelques Princesses , ou quelques Dames diligentes pour m'en faire la peinture ; que toute paresseuse que je suis j'aime mieux me promener que de m'exposer à estre plai-

nement convaincuë que la paresse est un grand défaut en une personne de mon sexe. Deffendez-vous donc, Tela-mon, comme vous pourrez, ajouta-t'elle en le regardant nonchalemment, car je ne veux plus vous deffendre. Ah! Madame, s'écria-t'il en la suivant, si vous m'abandonnez je suis perdu, & j'aime mieux estre diligent à vous suivre, que de demeurer icy pour estre vaincu par des gens qui ne me feroient point de quartier dès que vous n'y seriez plus. Non, non, dit Clarinte en riant, & en se levant comme le reste de la Compagnie, vous ne nous échaperez pas, & nous sçaurons poursuivre des ennemis

ennemis qui fuyent , au lieu de se soumettre genereusement ; car dans une guerre juste c'est aux rebelles à poser les armes , & à demander pardon. Mais à qui sommes-nous rebelles , reprit Melisse en tournant negligemment la teste vers Clarinte ? A la raison & à la vertu , repliqua cette aimable femme , à qui vous obeïssiez en toutes choses , excepté en celle que nous vous reprochons. Cette Conversation entre-coupée , où chacun continua de parler selon son humeur , fut tres-agreable , on se promena fort tard , les Hautbois jouèrent admirablement ; le repas du soir fut encore plus magnifique que ces-

luy du matin ; la Lune nous éclaira pour le retour , Nerée & Telamon revinrent avec moy , & malgré tout ce que nous avions dit , Telamon rêva la moitié du chemin , & sembla ne se vouloir pas corriger : Mais je suis pourtant fortement persuadée que Melisse & luy feront quelque reflexion sur cette Conversation , & que s'ils ne se corrigent ils en auront du moins quelque envie.





D E

LA TYRANNIE

D E L'USAGE.

NE Dame de grande
 qualité d'une Provin-
 ce éloignée , belle,
 jeune , & de beaucoup d'esprit,
 appelée Roselie , n'estoit ja-
 mais venuë à Paris , parce
 qu'ayant perdu son pere & sa
 mere au berceau , on l'avoit
 confiée à une Tante qu'elle
 avoit , qui avoit un fort grand

merite , mais qui estant mal saine n'avoit pas esté en estat de l'amener à la Cour. Cette aimable personne estant mariée vint à Paris, & eut la curiosité de voir toutes les Maisons Royales , & en general tout ce qu'il y a de rare & de curieux dans la premiere Ville du monde , ou aux environs. Comme elle est tres-agreable , & qu'elle est parente de plusieurs personnes de la premiere qualité hommes & femmes, il y eut presse à faire des parties avec elle ; car la Dame auprès de qui elle avoit passé son enfance , & le commencement de sa premiere jeunesse , ayant esté long-temps dans le monde, Roselie n'avoit

nul air d'une Provinciale ; de sorte que se connoissant à toutes les belles choses , elle aimoit la Musique, la Peinture , les beaux Jardins , & en un mot tout ce qui peut raisonnablement plaire aux yeux ou à l'esprit. Après avoir esté enchantée de toutes les beautez de Versailles , soit pour les Bastimens , les Jardins , les Eaux, & la magnificence des Meubles , charmée de tous les agrémens de Saint Cloud , & même surprise de la vaste & belle veüe de Saint Germain : après , dis-je , s'estre promenée plusieurs fois aux Thuilleries , Roselie qui n'avoit pas songé à voir le Louvre , le regardant comme une ancienne

beauté négligée, s'avisa pourtant un jour d'y aller avec trois de ses Amies, & deux hommes de beaucoup d'esprit, & même d'un esprit cultivé. On luy montra donc le Louvre tel qu'il est, on le luy représenta tel qu'il a esté, & on luy fit même entendre ce qu'il fera si quelque jour le Roy veut en achever le dessein, qui est le plus grand dessein qui fut jamais. Mais comme elle fut à l'Apartment des Bains, où l'on voit les Portraits de tous les Rois de France & d'Espagne, & d'un grand nombre de Reines & de Princesses de toutes ces diverses Cours, elle s'estonna de l'extrême diversité de leurs habil-

lemens, & se trouvant un peu lasse, elle proposa de s'aller entretenir en un lieu d'où l'on découvre & la Ville & la campagne, & dont tous les objets sont magnifiques ou agreables; & comme elle avoit l'esprit rempli de ce qu'elle venoit de voir, & qu'elle disoit toujours les choses d'un air divertissant: Je vous avouë, dit-elle à une de ses Amies appelée Dorinice, que je ne puis assez m'estonner de l'excessive & bizarre diversité d'habillemens que nous avons veus; car enfin il me paroist qu'en inventant une mode en quelque siecle, & en quelque Nation que ce soit, on n'a deû avoir pour but que de la ren-

dre propre à la magnificence ,
& à tâcher de faire qu'elle
s'eye bien : Cependant cela
n'est pas ainsi , car il y a de si
ridicules habillemens parmy
ces Peintures , que les plus
belles personnes paroissent
presques laides. Il me semble
même , ajouta-t'elle plaisam-
ment , qu'il y a en chaque
siècle une mode de physiono-
mie , comme d'habillemens.
Cela est fort bien remarqué,
dit Themiste , & si l'on prend
garde à Clodion le Chevelu,
à Clovis , à Clotaire le Cruel,
qui fit tant massacrer de ses
plus proches parens , & qui
eut six femmes , à Chilperic si
méchant, quoy que de temps
en temps il fist le devot , & à
je

je neſçay combien de Dago-
berts , & à pluſieurs autres
des premiers temps, on verra
en effet qu'ils ſont fort diſſe-
rens en phifionomie de ceux
des derniers ſiecles. Cela eſt
fort bien remarqué, dit Perin-
the, & le ſiecle de Charlema-
gne cômence à changer d'air;
car ce Prince eſtoit de fort bon-
ne mine. Celuy de François
Premier , reprit Roſelie, & la
ſuite des Valois, [ajouâta-t'elle,
ont encore quelque choſe de
plus poly. Cela eſt certain, re-
prit Celinte, mais il faut avoïer
que quoy que Henry Quatre
dans ſes Portraits, & dans ſes
Statuës , ait un air guerrier &
humain tout enſemble qui
plaît beaucoup , & que Louïs

Treize fust fort bien fait , le Roy, dans cette longue suite de Roys , les efface tous , soit en beauté heroïque, en grandeur, en majesté, & en charmes inexplicables ; & dans cette grande quantité de Portraits que nous venons de voir vous n'en verrez aucun qu'on luy puisse comparer. En un mot il les surpasse en tous ces avantages extérieurs, comme en toutes sortes de vertus militaires ou pacifiques , & il paroist enfin estre le Roy de tous ces Rois. Tout le monde convint de ce que dit Celinte: Mais, interrompit Dorinice, l'usage ne fait pas cette diversité de phisionomie , c'est la nature. Il y contribüë du moins, repli-

qua Themiste, car c'est l'usage qui rend tout un siecle grossier, ignorant & rustique, ou qui le rend sçavant & poly, & c'est pour l'ordinaire l'esprit & les mœurs qui donnent l'air & la physionomie rude ou douce; car tous les hommes naissants avec les mêmes organes, c'est l'usage étably pendant leur éducation qui les rend tels qu'on les voit. De grace, dit Roselie à Themiste, répondez à ma premiere pensée, pourquoy a-t'on inventé de si bizarres habillemens, & comment a-t'on suivy ceux qui les ont inventez? C'est Madame, reprit Themiste, la Tyrannie de l'usage, si l'on peut parler ainsi, qui a fait cela en dépit du bon sens;

car il n'y en a point de si puissante, ny de si universelle. En effet, tout le monde luy cede, les sages luy résistent quelque temps, & se rendent les derniers; mais ils se rendent enfin, & ils ne seroient pas même sages de luy résister toujours. Vous m'en direz ce qu'il vous plaira, dit Roselie, mais il y a lieu de s'estonner qu'on invente des choses si opposées. On voit même par ces Peintures que de temps en temps les Dames ont voulu imiter les hommes; car on en voit qui ont des fraizes aussi bien qu'eux; cependant c'estoit un usage tres-incommode, surtout en Esté. Les femmes à Venise, reprit Themiste, se

sont bien délivrées de cette incommodité là, car elles ont tout le sein entierement decouvert. Cela est vray, reprit Perinthe, & les Espagnoles au contraire ont les épaules toutes nuës belles ou laides, & elles ont pourtant des manches si longues & si étroites qu'on ne sçait jamais si elles ont les bras beaux. Encore, dit Roselie, si la commodité se trouvoit à tous ces habillemens antiques j'aurois patience, mais ces vertugades & ces vertugadins dont on garde encore quelque usage en Espagne, sont les plus bizarres machines du monde. Mais ce qui m'estonne le plus, ajoûta-t-elle, c'est la diversité des

coiffures ; car tantost on ne voit presque pas de cheveux, tantost on en voit de tout droits sur une espee de moule de fil d'archal qui laisse voir les oreilles , ce qui n'est pas toujours un fort bel objet ; tantost on ne porte que ses propres cheveux nonchalamment rangez : Une autre mode vient en suite qu'on n'en porte que d'empruntez,ajustez avec un art qui n'imite point la nature. Mais sans aller dans les siecles éloignez , poursuiv-elle , j'ay oüy dire qu'autrefois c'estoit une incivilité au commencement du Regne du Roy d'entrer en une visite serieuse avec une coiffe sur la teste , ou d'aller en cornet-

te voir ses Amies, & qu'on en faisoit de grandes excuses. Cela est vray, dit Dorinice, mais ce qui m'estonne le plus est que celles qui ont des visages longs & étroits, sans nul embonpoint, se hastent de prendre la mode de celles qui l'ont rond, qui ont de belles jouës, le cou bien fait, & la gorge belle. Cela vient de ce que j'ay dit, reprit Perinte, de cette tyrannie de l'usage. En effet, dit Celinte, peut-on luy resister, & ne seroit-on pas plus déguisée si on s'opiniâtroit à estre singuliere en son habillement, quelque avantageux qu'il pût estre, qu'on ne l'est à suivre l'usage, quoy que desavantageux à ce que l'on

est ; & si un Courtisan s'avisoit de porter un de ses longs chapeaux à petit bord , dont j'ay vû à des Balets avec des Aigrettes toutes droites , des plumes de Heron , un cordon de demy pied de large , de grosse broderie d'or & de perles , on se moqueroit de luy , quoy que cela le fist paroistre plus grand. Et qui verroit au contraire porter des toques plates , des toques rondes , & d'autres encor montrer leur teste chauve , comme on en voit dans ces anciens Portraits que nous venons de voir , on passeroit pour extravagant ; & pour moy , quoy que la nouvelle coiffure me donne un air un peu rude ,

que les rubans trop sur le devant de la teste ne me fient pas bien, que je n'aye pas les cheveux laids, je les coupe sans regret pour estre à la mode. Je luy cede aussi, dit Roselie, parce que je suis persuadée qu'il ne faut estre singuliere en rien, mais je ne luy cede pas avec excès, ny avec diligence. Une chose assez curieuse à remarquer, dit Perinthe, c'est que l'habit le plus modeste des femmes de toutes les Nations, est celuy des Sultanes du Serrail du Grand Seigneur, car on leur voit fort peu de cheveux, elles ont la gorge cachée, & n'ont jamais les bras découverts, & toutes les autres Turques.

outre tout ce que je viens de dire , sont voilées. Cela est fort bien remarqué , dit Themiste ; mais la jalousie a introduit cet usage en ce pais-là , car les hommes ne souffriroient pas une autre mode ny à leurs femmes , ny à leurs esclaves. Vous m'en direz ce qu'il vous plaira , reprit Rosalie , je m'estonneray toujours des modes bizarres en habillemens. Je vous assure , Madame , reprit Themiste en riant , que la Tyrannie de l'Usage s'estend même aux pais où les hommes n'ont pas d'habillemens , & que c'est plutôt un effet de l'usage , que de la chaleur du pais , car le Soleil les brûleroit moins s'ils

estoitent habillez. C'est porter cette Tyrannie bien loin, dit Roselie en riant aussi, je pense pourtant que vous avez raison. Mais de tous les usages ridicules qui furent jamais suivis, reprit Celinte, c'est celui que j'ay vû dans un Livre de Voyages, qui marque qu'en je ne sçay quel país les maris gardent le lit quand leurs femmes sont accouchées, & je conviens qu'il faut que vostre Tyrannie de l'Usage ait introduit celui-là, car la raison & la nature y repugnent absolument. Je vous assure encore une fois, Madame, reprit Themiste, que ce n'est pas en cela seulement que l'usage est un Tyran, car

il l'est en toutes choses. Comme la belle Architecture, ajouta-t'il, est venue tard en France, tous les vieux Châteaux de nos peres, dont on en voit encore quelques-uns, estoient des manieres de cachots, les portes estoient basses & étroites, les murailles épaisses, & les fenestres si petites qu'à peine y pouvoit-on passer la teste, & on m'a fait voir une fenestre grillée à Savigny qui n'a qu'un pied en carré, qui estoit cependant à la chambre de la Maistresse d'un de nos Rois. Mais ce que vous dites, reprit Themiste, estoit plutôt une ignorance de la Nation, qu'un effet de l'usage. L'illustre Mansar, re-

prit Dorinice , a pourtant fait voir en France ce que c'est que la belle Architecture. Cela est vray , reprit Perinthe , mais il estoit reservé au Roy de faire paroître en effet des chefs-d'œuvre d'Architecture ; nous en voyons les regles anciennes & modernes dans de grands & beaux Livres ; mais rien de veritablement grand n'a esté executé que quand le Roy a esté luy-même l'ame de ses bastimens ; & ce qu'on voit à Fribourg , à Strasbourg , pour les fortifications , & en dernier lieu à Versailles , prouvent assez ce que je dis ; sans parler des Invalides , & de ce qu'on fait à Saint Cyr pour ce grand & Royal établissement

254 DE LA TYRANNIE
des pauvres Demoiselles du
Royaume, qui est universelle-
ment loüé de tout le monde.
Cela est en effet fort loüable,
dit Roselie, car de jeunes fil-
les mal élevées sont en de plus
grands perils que les jeunes
Gentilshommes, & il seroit
fort à desirer que toutes les
grandes & heroïques quali-
tez du Roy devinssent en usa-
ge pour tous les Rois qui le
suivront; mais on n'oseroit
l'esperer qu'en la seule per-
sonne de Monseigneur. L'usa-
ge, reprit Themiste, se trouve
à la guerre comme ailleurs, &
je suis persuadé, ajoûta-t'il en
sôûriant, que c'est luy qui a
en partie changé la fronde de
David, & la massüe d'Hercules.

en fabres & en bombes. Mais les bombes , repliqua Perinthe , sont une nouvelle invention dont le grand usage ne peut devenir fort commun ; car il n'y a que le Roy seul qui puisse l'employer avec un grand succès , & faire tomber les bombes sur ses Ennemis comme la gresle tombe du Ciel : Mais la chose du monde où l'usage est le plus absolu , & où il devroit moins l'estre , c'est sur les Ouvrages de l'esprit , & sur les mots & les expressions des Langues. Que sont devenuës , poursuit Themiste , ces paroles qu'on trouve dans les vieux Livres François , pieca ja' , jadis , en dementiers , pour dire , mais

cependant; de grands moyens, pour dire de grands biens, ains, ainçois, maints & mainte, qu'on ne souffre plus qu'en grands Vers & rarement, & cent autres que je ne raporte pas. Tout cela, reprit Roselie en riant, est demeuré avec les Triolets, & les Anagrammes des vieux Gaulois. N'a-t'on pas vû, reprit Perinthe, l'usage faire faire une foule de Rondeaux, parce que Voiture les avoit ressuscitez, car ils estoient morts avec Marot & Melin de Saint Gelais. Ne voit-on pas même que la fameuse défaite des Bours-Rimez de Sarrazin ne les a pas exterminiez entiere-ment, & qu'il en renaist tous
les

les jours, les Pointes & les Antitheses ont aussi esté bannies depuis long-temps. Mais ne voyez-vous pas, dit Dorinice, qu'au lieu de ces mots que l'usage avoit introduits, & qu'un autre usage a bannis, on voit naistre de nostre temps le grand air, le bel air, le bon air, le sçavoir faire, le fameux faire attention, si suivy, & quelquesfois si mal placé, l'expression de manège, qui a quitte la chevalerie pour devenir une expression figurée des Courtisans adroits; celle d'un bon commerce, qu'on a dérobée aux Marchands, pour exprimer que ceux à qui on l'applique sont gens avec qui on peut vivre commodement. Le

même usage nous a encore donné le mot de vif, qu'on ne connoissoit pas il y a dix ans, & qu'on met presentement à propos, & hors de propos; car on n'entend autre chose, sinon il est vif pour ses Amis, il a de la vivacité pour ce qu'il aime, & cela se varie de cent manieres differentes. Mais, reprit Roselie, puisque le mot de maniere vous est échapé, définissez-le moy parfaitement; car on dit mille fois elle a des manieres fines, des manieres nobles, des manieres delicieuses, des manieres agreables, des manieres brusques, contraintes, dégoutantes, grossieres, choquantes, & autres semblables en bien

ou en mal, & le bon & le mauvais air ne signifient-ils pas la même chose. Je ne le crois pas, répondit Celinte, & le mot de maniere dit beaucoup davantage que celui d'air; le dernier ne signifie que je ne sçay quoy qui paroist en un instant, que la nature donne, que la Cour perfectionne, & qu'on ne peut bien définir; Mais les manieres font entendre que toutes les paroles, & que toutes les actions de la personne à qui on les attribue sont agreables, plaisent, & doivent plaire. On peut avoir bon air, poursuivit-elle, sans nul art, & sans y penser; mais pour avoir les manieres charmantes, il s'en faut faire

une heureuse habitude, la raison y a sa part, & la nature toute seule ne les peut donner. Il y a donc de la difference, dit Dorinice, entre les façons & les manieres. N'en doutez pas, dit Rosolie, les façons ont un grand penchant à estre prises en mal, & hors de dire de quelque personne fort jeune; elle a les plus jolies façons du monde, pour exprimer quelques graces purement naturelles, ce ne peut estre une loüange; car façonniere est une veritable injure, & je mettrois volontiers les façons avec les minauderies; mais pour l'expression de maniere elle est noble, & elle exprime naturellement ce qu'elle veut

faire entendre soit en bien, soit en mal. Ce que Roselie dit est fort delicatement exprimé, dit Themiste, & l'on peut encore ajoûter, qu'on se sert de cette expression fort heureusement pour exprimer les differentes manieres des Peintres. Mais de grace, reprit Roselie, puisque nous sommes en humeur de raisonner sur la politesse de nostre langue, faites-moy bien entendre ce que c'est que l'ascendant, car j'ay un Amy qui met l'ascendant à tout. Comme la belle Dorinice a dit fort agreablement, repliqua Themiste, que la chevalerie a introduit le mot de manège, & qu'on a emprunté des Mar-

chands le mot de commerce, l'Astrologie ordinaire a fondé celui d'ascendant dont vous parlez, & c'est en renverser souvent le veritable sens; mais cette expression n'estant pas d'un usage aussi frequent que celles dont on a parlé, parce qu'il y a peu de personnes à qui on la puisse justement appliquer, il ne la faut pas tant approfondir. Il est pourtant vray qu'il y a certains esprits superieurs aux autres, qui par je ne sçay quelle noble confiance qu'ils ont en leur propre merite, se rendent maîtres de la Conversation par tout où ils se trouvent, & qu'ils ont même un ascendant universel sur tous ceux avec

qui ils ont quelque affaire à traiter. Cela se trouve encore quelquesfois estre un des grands avantages de la beauté, & j'ay vû dans ma première jeunesse une Dame qui faisoit le plus grand ornement de la Cour, triompher de toutes les autres beautez blondes ou brunes, par cet ascendant dont on vient de parler ; car un certain air de confiance, de fierté, & d'une noble audace, luy attiroit tous les regards quand elle alloit au Bal, où elle vouloit toujours arriver la dernière, aussi bien qu'à ces Sermons où la mode & la cabale causent quelquesfois la foule autant que l'éloquence des Predicateurs ; car

ce n'est jamais le grand nombre des Auditeurs qui peut juger équitablement de la beauté des Sermons : En un mot la Tyrannie de l'Usage est si grande qu'elle s'étend jusques aux choses les plus saintes ; Mais pour n'imiter pas cet usage peu respectueux, il ne faut parler que des usages ordinaires. D'où pensez-vous , ajouta-t'il , que viennent ces vices qu'on attache à certaines Nations , les Loix ne les autorisent en nulle part ; cependant l'yvrognerie , par exemple , n'est pas une inclination naturelle , ce n'est que l'usage qui l'a introduite parmy les Peuples qu'on en accuse ; il en est ainsi des autres

tres

tres déreglemens ; & pour pouvoir parler avec plus de liberté des siècles fort éloignez, la raison ne pouvoit pas avoir étably parmy les Egyptiens l'extravagante coûtumé de représenter leurs Dieux avec des figures de bestes, il falloit de nécessité que leurs faux Docteurs abusant de la simplicité des peuples eussent introduit ce ridicule usage ; & pour prouver que ce ne pouvoit estre que cela, les habitans de la Thebaïde du même temps se moquoient des Egyptiens & des animaux qu'ils adoroient, & ils soutenoient avec raison que rien de mortel ne pouvoit estre Dieu, & que celuy qui l'estoit, qu'ils

appelloient *Cnef* en leur langue, n'avoit point eu de commencement, & n'auroit jamais de fin. Il est vray, reprit Perinthe, que puisque dès ce temps-là il y avoit des peuples capables de connoître un seul Dieu, il est juste de conclure que l'usage introduit malignement par quelques raisons de politique, avoit fait recevoir cette folle coûtume dont vous venez de parler, & je suis persuadé que ceux à qui il appartient de pouvoir établir & autoriser l'usage, doivent autant songer à regler leur imagination que leur jugement, parce que c'est elle qui leur presente les fausses images qui les sedui-

sent, & qui les portent à favoriser des coûumes impertinentes. Je suis encore persuadé, ajoûta Themiste, que s'il y a eu des Amazones, ce fut le caprice de l'usage qui les fonda; car la nature & la raison ne veulent pas que les Dames soient exposées aux fatigues de la guerre, puisqu'elles sçavent vaincre par leurs propres charmes, sans s'exposer contre toute bien-seance & contre toute raison: On pardonne à Homere sa Pentasilee, à Virgile sa Camille, à l'Arioste sa Bradamante & sa Marphise, & au Tasse sa Clorinde; ce sont de belles figures dans des Tableaux faits à plaisir, dont on peut avoir

vû quelques originaux tres-imparfaits en toute l'estendue des siecles : Mais de s'imaginer un grand Empire d'Amazones , cela est assez difficile à concevoir , ou s'il y en a eu , l'usage , par quelque bizarre cause l'a indubitablement fondé , comme je l'ay déjà dit. Je vous assure , dit Rosalie en riant , que l'usage presque par tout le monde a établi une coûtume qui n'est pas toujours commode aux Dames ; car selon les justes loix de la Religion , les femmes doivent estre les compagnes de leurs maris : cependant l'usage est assez établi , que la gloire des honnestes femmes consiste à les reconnoi-

tre pour maistres absolus ; & en effet, soit parmy les Chrétiens, les Mahometans, ou les Idolâttres, parmy les Barbares, où parmy les peuples civilisez cela est ainsi, excepté en ce bizarre païs, ajoûta-t'elle en riant, où les hommes sont en' couche au lieu de leurs fêmes. Ce n'est pas, poursuivit-elle, qu'il n'y en ait quelques-unes qui sont les maistresses absolues de leurs maris ; mais quand cela est ainsi, il leur en coûte leur reputation : mais pour moy qui en ay un parfaitement honneste homme, je ne veux que du credit auprès de luy, & il m'en donne autant que j'en veux avoir. Toutes n'ont pas le même,

270 DE LA TYRANNIE
avantage , dit Dorinice en
sôûriant , & je n'oserois m'en
vanter ; mais je me sôûmets
sans peine à l'usage dont vous
parlez. Je n'en dis pas tout à
fait autant que vous , répon-
dit Celine , car je me sôû-
mets par raison , mais ce n'est
pas toujours sans chagrin. A
ce que je voy , dit Themiste ,
voila l'usage bien étably, puis-
que de Trois Dames qui sont
icy , il n'y en a pas une qui
n'éprouve son pouvoir en une
chose tres-considerable. Mais
cependant il faut avoüer que
le Christianisme est tres-avan-
tageux aux Dames , & que
l'usage presque par tout ail-
leurs les mal-traite cruelle-
ment : Car de quel droit le

Grand Seigneur retient-il trois ou quatre cens femmes enfermées dans son Serrail , & par quelle justice tous les Grands de sa Cour ont-ils autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir , la nature , ny la raison ne peuvent autoriser cette coûtume , & ce n'est que la Tyrannie de l'usage que la volupté dépravée autorise , qui a éably cette multiplicité de femmes , & la captivité des Sultanes du Serrail. Les Dames ne sont guere plus heureuses en la Chine & au Japon , dit Perinthe , par la jaloulie excessive de leurs maris , dont ils ne se cachent pas. En effet , ajouta-t'il , au lieu d'apprendre à danser aux Da-

mes de ce païs-là, & à marcher de bonne grace, on leur serre les pieds en naissant avec des bandelettes qui les estropient de telle sorte qu'elles ne peuvent se promener, ny s'éloigner de leurs maisons, de sorte que les maris n'ont qu'à les faire garder chez eux. Du moins, dit Dorinice en souriant, les maris jaloux de ce païs-cy déguisent leur jalousie quand ils le peuvent, & prennent d'autres pretextes de se plaindre de leurs femmes, comme de leur excessive dépense en habillemens, & au jeu. Mais le grand jeu aux Dames, reprit Roselie, est encore un déreglement de l'usage; car comme generalement

parlant elles ne peuvent augmenter le bien de leurs maisons que par une honneste épargne ; n'ayant pas d'employ pour en acquérir , il n'est pas juste qu'elles le dissipent par un jeu excessif. Parce que vous n'aimez pas à joüer, reprit Dorinice , vous en parlez comme les maris en parlent ; mais la plupart des femmes si elles ne joüoient pas ne pourroient faire nulle dépense ; & il y en a qui ne subsistent que du jeu. Je plains fort ces Dames là, reprit Roselie, & je les trouve en grand danger , si ce n'est qu'elles soient assurées de gagner toujours ; car une Dame malheureuse au jeu , & qui perd

plus qu'elle ne peut payer sans son mary , est exposée à de tres-bizarres aventures ; cependant cet usage est en beaucoup de lieux ; mais pour moy je veux que le jeu soit un amusement sans chagrin , & qu'on puisse toujourns dire chez soy ce qu'on a perdu , parce que dès que la perte est assez grande pour en faire un mystere , je blâme la Dame , & je la trouve exposée à plus d'une sorte de peril. Mais les grandes joüeuses , dit Celinte , disent que quand elles joüent petit jeu elles joüent sans plaisir. Qu'elles en choisissent donc un autre , repliqua Rosalie , puisqu'il y en a sans doute à meilleur marché , l'Opera ,

la Comédie , la Musique , la promenade & la Conversation , ne peuvent jamais apauvrir , ny échauffer le sang jusqu'à détruire la beauté , & le trop grand jeu est un commerce , & n'est pas un divertissement. En effet , ajouta-t-elle en riant , un Marchand qui apprend qu'un Vaisseau qui luy revenoit des Indes a esté pris par des Pirates , n'est pas plus irrité ny plus affligé que quelques joüeuses le sont quand elles ont beaucoup perdu , & j'en connoïs une que je n'ay jamais pû corriger du grand jeu , qui quoy qu'assez belle naturellement , devient laide quand elle a fait une grande perte. Elle dit à

son retour chez elle qu'elle est malade pour cacher son chagrin, elle gronde tout le monde, sans en excepter son mary, elle trouve que ses domestiques font tout de travers; elle reprend ses enfans sans sujet, quoy qu'ils soient fort jolis; elle ne veut rien payer de ce qu'elle doit, & feroit volontiers mourir tous ses domestiques de faim pour joüer. Tout le monde en connoît quelqueune de cette espece, dit Themiste, & je plains & les Dames & leurs maris de ce déreglement là; mais il y a lieu d'esperer que la Tyrannie de l'Usage ne fera que le tolerer en quelques Dames, & ne le rendra jamais universel.

Mais le jeu excessif des hommes n'est-il pas blâmable, reprit Celinte. Tout excès, répondit Themiste, est généralement parlant digne de blâme ; mais le grand jeu des Dames est sans excuse, & celui des hommes en peut avoir ; car à la guerre & à la Cour il y a des occasions de grand jeu, où la bien-seance, & quelquesfois même l'ambition engagent les Officiers & les Courtisans ; de sorte qu'on ne le peut pas blâmer aussi universellement qu'aux Dames ; Mais il y a une suite assez ordinaire du grand jeu qui a toujours esté blâmée, & qui le sera toujours, c'est la fourbe & la tromperie que le grand jeu

a fait naistre ; car on ne se seroit jamais avisé de vouloir tromper pour peu de chose : il est vray que cela ne peut jamais estre un usage public, quoy qu'il ait pourtant fait mille efforts pour le devenir ; & si le Heros qui a si sagement banny les Duels ne l'avoit reprimé par une juste indignation , il se seroit établi. Mais sçavez-vous bien , interrompit Perinthe en souïrant , qu'il y a une Tyrannie de l'Usage qui est particuliere à la France , & à quelques Estats voisins, & qui, selon toutes les apparences, durera toujours. De grace, dit Dorinice, apprenez-là nous : C'est celle de mettre des mouches sur le visage des belles,

reprit Perinthe en riant , car l'Antiquité ne l'a jamais connu , & l'Affrique & l'Asie ne le connoissent pas encore , & cet usage qui est si universel aux lieux où il est érably , n'a nul fondement en la nature ; il est sans plaisir & sans utilité , & je suis persuadé que la premiere mouche du monde de cette espece , fut mise pour cacher quelque legete rougeur du teint de quelque belle personne , & que son miroir luy ayant dit que le noir en relevoit la blancheur, elle en mit en suite sans nul sujet ; de sorte que cette premiere mouche a fondé des millions de mouches à perpé- ruité. Durant quelque temps , ajouta Perinthe , les meres se-

veres voulurent s'opposer à cet usage ; les Predicateurs parlerent contre , mais enfin l'usage est demeuré le maistre absolu , & elles sont en paisible possession de toutes les beautez de la plus belle partie de l'Europe : Et pour porter la passion des mouches aussi loin qu'elle peut aller , ajoûta Perinthe , on a inventé certaines coiffes semées de mouches volantes , si l'on peut parler ainsi , en faveur de celles qui n'osent en porter d'appliquées sur leur visage ; de sorte que comme je viens de le dire , les mouches regnent paisiblement. Tout ce que vous venez de dire est fort plaisamment pensé , reprit Roselie ,

Roselie en riant, & je ne m'imaginois pas qu'on pût faire une si jolie Histoire des mouches, pour ne pas dire une si delicate Critique. Pour moy, dit Dorinice, je les souffre, & j'en mets quelquesfois, mais je ne les aurois pas inventées. Les Estrangers, dit Themiste, qui viennent des pais où cet usage n'est pas étably, sont fort surpris de voir un essaim de mouches sur le visage d'une Dame; car il y en a qui en mettent une si grande quantité, qu'on peut se servir de cette expression. Ah ! pour celles qui en mettent trop, dit Roselie, ou qui les placent bizarrement, elles se trompent si, elles pensent qu'elles leur fient bien.

Encore , reprit Celinte , s'il n'y avoit que les jeunes & belles personnes qui s'en servissent on auroit patience , mais on en voit de laides , de vieilles & de bazannées , qui en ont plus que les autres. Le rouge dont les Dames se servent , poursuivit-elle , a plus de fondement que les mouches ; car quand il est bien mis il imite du moins la nature , & pour estre bien il faut qu'on ne s'en apperçoive pas ; car dès qu'on le connoît il passe presque pour fard , & une femme fardée est un objet fort defagreable. Il y a pourtant des pays , reprit Themiste, où la Tyrannie de l'Usage l'a étably, comme en Espa-

gne, quoy que ce soit la plus dangereuse coutume du monde, car le fard vicillit avant l'âge toutes celles qui en mettent long-temps. Pour moy, dit Roselie, je n'ay jamais mis ny blanc, ny rouge, ny n'en mettray de ma vie. Vous en parlez bien à vostre aise, reprit Celinte, vous qui avez le plus beau teint du monde. Mais le fard, reprit Roselie, ne le fait pas beau à celles qui naturellement ne l'ont pas, & le dessein qu'elles ont de plaire n'a garde de réussir; car elles font mal au cœur, & je ne puis assez m'estonner que l'usage ait pû s'en établir en quelque part, car le fard est également detesté des Maris.

& des Amans , & de quiconque a de la raison. Mais que dira Themiste , reprit Celinte , de ces gens de Canada , & de quelques parties des Indes où les peuples se peignent, où pour mieux dire se barbouillent de blanc, de rouge, de vert & de jaune. Je diray, reprit-il, que c'est un des plus bizarres effets de la Tyrannie de l'Usage, & que ce sont des Barbares qui le suivent. Mais encore, dit Roselie en adressant la parole à Themiste, pour tirer quelque utilité de vostre Tyrannie de l'Usage, que vous nous avez si agreablement representée , dites-nous jusqu'où il s'y faut soumettre, & s'il faut qu'en l'âge où je suis je me fixe pour tou-

jours à ma forme de vie , à mes habillemens , à mon langage , & qu'universellement parlant je sois toujours ce que je suis à cette heure. Nullement, Madame , reprit Themiste , & je soutiens même qu'il faut se renouveler pour conserver sa reputation ; car si on s'opiniâtroit à suivre précisément les manieres de sa premiere jeunesse , on se trouveroit étranger en son propre pays ; & un François de quatre-vingts ans se trouveroit presque aussi different d'un François de vingt-cinq , qu'un Americain l'est d'un Europeen. Mais que faut-il donc faire , reprit Dorinice ? Je vous l'ay déjà dit , repliqua Themiste , il faut

se renouveller soy-même, mais par raison, & peu à peu, & en cela il faut imiter la nature; car à le bien prendre nous ne sommes jamais précisément les mêmes depuis le premier moment de nostre vie jusqu'au dernier, & il se fait en nous un changement qui nous est imperceptible. Cependant il faut résister avec force à tous les usages criminels; mais pour tous les indifferents, il faut s'y accommoder avec prudence, & ne les suivre jamais ny trop tost, ny avec excès, & tâcher de les redresser doucement, quand on a assez de réputation dans le monde pour le pouvoir faire avec succès; & c'est pour cela qu'il est de si

grande importance que les Rois, les Princes, les Magistrats, les peres de famille, & mêmes les personnes de grand esprit & de grande reputation ne donnent que de bons exemples; car l'imitation est le ressort le plus puissant dont l'usage se sert pour établir la tyrannie; car ceux qui ne se conduisent pas par raison se laissent conduire par l'imitation, & pourvû qu'ils puissent dire qu'ils font ce qu'un autre fait, ils sont en repos de leur conduite. Cela est vray, dit Dorinice en se levant, & si j'avois eu le malheur d'avoir des Amies peu raisonnables dans le commencement de ma vie, je sens bien que j'en aurois peut-estre

imité quelques-unes qui parlent assez légèrement des défauts d'autrui. Toute la compagnie se levant comme Dorinice, loua fort Themiste de leur avoir appris le pouvoir de la Tyrannie de l'Usage, & forma le dessein de luy résister en tout ce qui pouvoit blesser la vertu ou la bien-seance. Mais après tout, ajouta Roselie, il faut se tenir pour dit que dans deux ou trois cens ans nos habillemens paroîtront aussi bizarres que ceux que nous avons vûs nous le paroissent; mais ceux qui les blâmeront ne nous feront non plus de mal que nous en faisons aux Princes qui ont porté ceux qui ne nous plaisent pas.

DE



D E

LA COLERE.

DE grace , dit la sage
 Pasithée à la belle
 Arpalice , dites-moy
 s'il est vray que la colere d'un
 de nos Amis , qui s'estoit en-
 gagé à une partie de campa-
 gne avec vous , ait esté aussi
 extraordinaire qu'on le dit :
 car comme ma Niece , ajoûta-
 t'elle en souïrant , & en regar-
 dant Clariste , y est un peu
 sujette , je seray fort aise que

Tome I.

B b

vous me representiez la colere de celuy dont je parle avec les couleurs qui luy conviennent. Mais ma colere, reprit agreablement Clariste en souriant aussi , ne fait jamais mal qu'à moy-même , & l'on dit tout le contraire de celle d'Agenor. Toute la compagnie , qui estoit composée de personnes choisies , soit pour les Dames , ou pour les hommes se joignit à Pasithée , pour obliger Arpalice de rapporter cette aventure. Imaginez-vous donc , dit cette aimable femme , qu'un de mes parens que vous connoissez tous , m'avoit priée d'aller pour trois jours à sa belle maison de campagne , & comme la

journée est un peu grande , j'acceptay l'offre qu'Agenor me fit de m'attendre à une maison qu'il a précisément à moitié chemin , où je laisserois mon carrosse & mes chevaux , & me servirois de son équipage. Je ne mis pas tout à fait sur mon compte l'offre qu'il me fit , car je menois avec moy une belle fille , qui est ma parente , dont on sçait qu'il est fort amoureux , & qu'il pretendoit épouser. Il nous reçût chez luy avec beaucoup d'honnesteté , & nous donna un grand repas ; mais nous remarquâmes qu'une sœur qu'il a , qui faisoit les honneurs de sa maison , le craignoit fort , & que tous

ceux qui servoient trembloient dès qu'il les regardoit. Il fit même une chose que l'exacte civilité ne permet pas; car il gronda tout haut son Maistre-d'Hostel sur ce que l'entre-mets n'estoit pas assez diversifié, ny assez délicat, & sur ce qu'on attendit un moment à servir le fruit; disant même des choses assez dures pour un homme du monde qui a de l'esprit; mais j'attribuay cela à la passion qu'il a pour Cleone, devant qui il vouloit que tout allast admirablement bien chez luy; de sorte que je l'excusay, & peut-estre que Cleone luy en scût bon gré. Une heure après avoir dîné nous partîmes; je re-

marquay avant que de monter en carrosse qu'il avoit un attelage parfaitement beau; je luy avois toujours vû des chevaux noirs mediocrement beaux, & je luy voyois six chevaux gris pommel  admirables. Comme je ſçay que Cleone est naturellement peureuse en carrosse, je luy demanday ſi ce n'estoient pas des chevaux neufs, & ſans me dire ny o y, ny non, il me dit ſeulement que je n'euffe point de peur, qu'il avoit le meilleur cocher du monde, & qu'il n'avoit jamais verſ . Nous mont mes donc en carrosse Cleone & moy, & je remarquay qu'il fut dire quelque chose   son cocher d'un air

menaçant ; je scûs le lendemain qu'il luy avoit dit qu'il prît bien garde à luy, & que s'il nous verfoit il s'en repen-
tiroit toute sa vie. J'ay scû en-
core que ce qui le faisoit par-
ler ainsi, estoit que son Co-
cher luy avoit dit le matin
qu'il y avoit un de ses che-
vaux neufs fort ombrageux,
& qu'il luy conseilloit de le
changer, ou de luy donner le
temps de le corriger avant
que de s'en servir ; mais com-
me l'amour l'aveugla, & qu'il
ne pût se résoudre de rien
changer à ce qu'il m'avoit of-
fert, il se moqua du discours
de son Cocher. Un Valet de
chambre à cheval en menoit
un en main, car nous devions

aller le jour suivant à la chasse avec des Dames du voisinage de celui chez qui nous allions. Nous allâmes donc fort bien jusqu'au milieu d'une grande plaine, où malheureusement un cheval mort se trouva au bord du chemin du costé qu'estoit le cheval ombreux, qui dès qu'il l'apperçût se cabra avec tant de violence qu'il rompit les rênes qui le tenoient, & se détachant même du timon, courut à travers champs à toute bride; le Postillon fut renversé, & le Cocher surpris & saisi de frayeur, à cause des menaces de son Maître, ne pouvant retenir les autres chevaux effrayez, nous versâmes

sans qu'il y eust de sa faute. Une des vitres fut brisée en cent pieces, & un morceau de cette glace égratigna la main gauche de Cleone ; de sorte qu'Agehor voyant la belle main de sa Maistresse sanglante ; car elle avoit tiré son gant pour racommoder quelque chose à sa coiffure , la fureur s'empara de son esprit , & ne sçachant ce qu'il faisoit il se jeta hors du carrosse, & mit l'épée à la main pour aller sans doute à son cocher ; mais ce pauvre mal-heureux se croyant mort s'il ne fuyoit, monta diligemment sur le cheval de main dont j'ay parlé , car le Valet de chambre qui le menoit nous voyant

versez estoit decendu en diligence pour aider à nous relever , & avoit baillé les deux chevaux à tenir à un laquais qui estoit parent du cocher ; si bien que ce garçon ne luy disputant pas ce cheval , il se mit à fuyr avec une vîtesse incroyable. Tous nos laquais & le Valet de chambre ayant relevé le carrosse , Agenor mit sa Maistresse à terre en luy demandant mille pardons , & me laissant dans le carrosse sans me regarder , monta sur le cheval du Valet de chambre ; & courut à toute bride toujours l'épée à la main après le cocher , ou pour le ramener , ou pour le tuer s'il ne vouloit pas revenir ; mais comme le

cheval que montoit le cocher estoit beaucoup meilleur que l'autre ; & qu'il avoit eu quelques momens d'avance , il ne le put joindre ; car ayant passé un bac qu'il avoit trouvé prest à partir. Quand son Maistre arriva au bord de la riviere le bac estoit de l'autre costé , de sorte qu'Agenor fut contraint de retourner sur ses pas. Mais comme pendant qu'il couroit comme un furieux il passa un carrosse vuide devant nous, qui par bon-heur alloit passer devant la porte de la maison où nous allions ; je persuaday à Cleone , après avoir vû que sa blessure n'étoit rien , & avoir envelopé sa main de son mouchoir , de

nous servir de ce carrosse en donnant de l'argent au cocher, qui accepta nostre offre avec joye, & je chargeay le Valet de chambre d'Agenor de luy dire que nous l'allions attendre; qu'il vint à cheval nous trouver; & que nous luy demandions la grace du cocher s'il le ramenoit. Ce garçon tout tremblant nous dit qu'il n'oseroit luy dire cela, & je fus contrainte de le faire écrire par Cleone sur un morceau de lettre, avec un crayon que je porte toujours sur moy. Vous pouvez penser quel chagrin eut Agenor de n'avoir pû ramener ny punir son cocher, & de ne nous trouver plus; sa fureur fut si terrible qu'il batit

tous les gens sans sçavoir pour quoy ; il voulut même tuer ce malheureux cheval échappé qu'un de ses laquais avoit repris , mais le laquais le laissa aller & s'enfuit luy-même. Agenor leur pourtant ce que Cleone avoit écrit , & cela l'apaisa un peu , comme nous le fceûmes le lendemain. Il fut si honteux de son emportement , qu'il pensa ne venir pas nous trouver ; mais comme il vit un peu de sang sur ce petit morceau de papier , où nous n'avions pas pris garde qu'il y en eut , cela luy donna de la curiosité , & l'inquietude de sçavoir si la main de sa Maîtresse estoit fort blessée , & le determina à venir à cheval où nous estions ,

& a laisser son équipage à la conduite de ceux qu'il venoit de battre, sans leur donner nul ordre. Il avoit encore l'esprit si troublé de colere qu'il s'égara, & nous ne l'attendions plus. Je fus la premiere qui l'aperçûs par une fenestre quand il décendit de cheval, & je vis qu'il avoit encore la fureur dans les yeux; le maistre de la maison fut le recevoir, & comme la blessure de Cleone n'estoit rien, & qu'un peu de baume qu'on y avoit mis en avoit arresté le sang, & appaisé la douleur, nous estions toutes disposées à nous moquer de la colere d'Agenor. Cleone me dit même tout bas qu'elle n'épouserait jamais

un homme de temperamment colere ; qu'elle laisseroit à ses parens le soin de s'informer de la qualité & du bien de celuy qu'ils luy destineroient, mais que pour elle , sans leur en parler , elle s'informerait s'il estoit colere , ou s'il ne l'étoit pas , & prendroit sa resolution selon cela. Agenor s'étant rassuré sur ce que mon parent luy avoit dit que la blessure de Cleone estoit presque guerie , & qu'elle ne souffroit plus de mal , entra plus tranquillement que je n'eusse crû , & comme il a bien de l'esprit , quoy qu'un peu emporté même sans colere ; il nous demanda mille fois pardon , & nous voulut persuader

qu'il eust esté tres-coupable
s'il eut pû voir fans émotion
la belle main de Cleone cou-
verte de sang par la faute d'un
de ses gens ; il trouva même
moyen de parler à Cleone sans
estre entendu que d'elle , & je
suis presque persuadée que
quelquesfois la colere est con-
tagieuse ; car Cleone , qui est
naturellement fort douce , &
qui avoit écrit ce que j'avois
voulu , s'irrita de tout ce qu'il
luy dit ; & comme elle prit sur
le champ la resolution de s'en
défaire , elle se servit de tou-
tes les occasions qu'il luy en
donna pour l'éloigner d'elle.
Le lendemain on ne fut point
à la chasse à cause de Cleone ,
dont la main s'estoit un peu

enflée la nuit; on jouïa, & Agenor parut encore fort colere au jeu, quelque effort qu'il fist pour s'en empescher. Les gens d'Agenor qui vinrent le trouver le jour suivant conterent aux nostres la fureur de leur maistre; Cleone le scût, & pour conclusion elle le pria de ne songer plus à elle, & il en fut si irrité qu'il partit un matin dès la pointe du jour, sans dire adieu à personne, & je ne croy pas qu'il ose jamais retourner voir sa Maistresse. Quand il fut party, & que je voulus un peu appaiser Cleone, parce que ce party-là est tres-avantageux pour elle du costé du bien, la colere la prit, toute douce qu'elle est; quoy, dit-elle,

dit-elle , vous voudriez que j'épousasse un homme qui dans une partie de plaisir , & pour un accident le plus ordinaire du monde veut tuer des hommes & des chevaux , & qui devient si furieux qu'on ne le peut reconnoître ; jugez de grace ce qu'il feroit s'il devenoit jaloux: Non, non, dit-elle avec un chagrin fort agreable , je ne veux point de mary colere , j'en aime mieux un infidelle , un prodigue , & même un avare , qu'un furieux. On peut se vanger d'un infidelle en le méprisant ; on peut aider à un prodigue à manger son bien , & avoir sa part du plaisir , & conserver du moins sa vie avec un avare ,

dans l'esperance d'estre riche s'il meurt le premier ; mais avec un homme colere comme Agenor, il tuëroit sa femme dans un festin , comme Alexandre tua un de ses Amis. En un mot je ne pus rien gagner sur Cleone. J'envoyay un de mes laquais ordonner à mon cocher de m'attendre à un lieu que je luy marqué, & mon parent me donna son équipage pour l'aller joindre. Nous sceûmes qu'Agenor n'avoit pas passé chez luy, & qu'il estoit revenu à Paris tout droit , & depuis cela nous ne l'avons pas vû. Il faut avoüer, dit Pasithée , que voila un horrible emportement. Je conviens qu'il est trop fort ,

dit Poliandre, qui est naturellement colere, mais il faut pourtant avoüer qu'un homme fort amoureux qui voit sa Maistresse blessée, sans sçavoir bien précisément si elle l'est beaucoup; qui la voit sans secours, & hors de pouvoir de la mener en lieu pour en trouver, & tout cela par la faute d'un de ses gens, ne feroit pas excusable d'estre tranquile. Je demeure d'accord, dit Lisimene, que la tranquillité n'eût pas esté à sa place, mais il falloit commencer à se repentir de n'avoir pas crû son cocher lors qu'il luy avoit conseillé de ne se servir pas d'un cheval ombrageux; il ne falloit pas effrayer cet innocent en mer-

tant l'épée à la main, il falloit tout au plus, s'il fuyoit, envoyer le Valet de chambre après luy, & l'assurer qu'on luy pardonnoit, & il falloit demeurer auprès de Cleone pour la plaindre; enfin il ne falloit rien faire de ce qu'il fit, & il falloit faire cent choses qu'il ne fit pas; aussi fouhaitay-je pour le punir que son cocher ne luy ait pas rendu son cheval. Vostre fouhait ne peut estre accompli, dit Arpalice; car ce pauvre miserable le renvoya le soir même à sa maison de Paris. Mais du moins, dit Clariste, suis-je persuadée que la colere des Dames ne va pas jusques-là. Je conviens, dit Lisimene, qu'elle ne fait

pas faire des choses si violentes, mais elle leur en fait faire quelquesfois de plus ridicules. La patience, dit Pasithée, est une des vertus qui sied le mieux à une Dame, elle ne gaste point la beauté, elle s'accommode sans peine avec la modestie de son sexe; elle conserve toute la liberté de la raison, elle n'agrandit pas les sujets de plainte qu'on peut avoir, & sert plutôt à appaiser le cœur qu'à l'irriter. Ah Madame ! s'écria Lisimene, que je vous aime de louer une vertu si nécessaire aux femmes, que le destin a fait naître pour passer presque toute leur vie dans la dépendance de quelqu'un, & de n'être pas

de celles qui se mettent en colere en tout temps , en tous lieux , devant toutes sortes de personnes , & pour toutes sortes de choses ; car il est vray que je ne trouve rien de plus beau , que de se mettre au dessus d'une certaine espece de colere d'habitude , où la plupart des femmes ordinaires sont sujettes , car elle leur fait faire quelquesfois de si bizarres choses , que la folie ne fait guere pis. Il est vray , reprit Pasithée , que c'est une dangereuse coustume à prendre , & pour soy & pour autrui , que de se fâcher aisément. Il me semble , ajouta agreablement Lisimene , que les belles doivent avoir plus de soin de s'en

corriger que les autres ; car lorsque la colere est excessive elle défigure la beauté même. En effet, poursuivit-elle, je vy il y a quelques jours une femme qui devint laide presque en un instant par un emportement de colere , & qui le fut plus de quatre heures. On luy avoit donc donné quelque grand sujet de se fâcher , dit Clariste. Nullement, reprit Lisimene, & cette aventure est aussi bisarre en son espece que celle d'Agenor , & j'ay quelque envie de la raconter. Je vous en conjure , dit Pasithée, en faveur de Clariste. Il est vray, reprit cette belle fille en rougissant , que j'ay quelque disposition naturelle à cette

fâcheuse passion ; mais je ne pense pourtant pas que je donne jamais sujet à la belle Lisimene de faire un agreable recit des emportemens de mon esprit. Pour moy , dit Polandre , je ne puis estre en general ennemy de la colere , & je suis persuadé que le même temperament qui nous y porte fait ordinairement le grand courage , & peut inspirer quelques-fois une vertu qui luy paroist opposée ; car ces gens qui sont si insensibles qu'on ne sçait quand on les fâche , ou quand on les oblige , ne sont patiens que par foiblesse , au lieu que le grand courage rend patient par vertu. Il me paroist aisé de répondre à ce que vous dites ,
repliqua

repliqua Pasithée, mais je seray bien aise que Lisimene nous apprenne ce qu'elle avoit commencé de dire, & puis nous examinerons cette passion en elle-même, car la compagnie me paroist fort propre à cela. Poliandre & Philiste soutiendront volontiers le party de la colere, Timante qui sçait toutes choses aidera à Lisimene, à Arpalice & à moy, à défendre la bonne cause, & Hermogene tiendra le milieu entre ces deux sentimens; car il est sensible & sage. Mais, reprit Clariste, la sensibilité & la colere sont deux choses fort différentes. J'en conviens, dit Pasithée; mais comme les exemples font trouver en suite les raisons plus fortes, je

prie Lisimene de nous dire celui qu'elle en a vû. Il est vray, repliqua cette aimable femme, que je dois une partie de ma moderation à l'impatience de deux ou trois personnes de ma connoissance , & principalement à celle dont je veux vous parler. Cette Dame , qui est fort vive & fort gaye naturellement, estoit de la plus belle humeur du monde le dernier jour que je la vy ; elle avoit l'esprit libre , enjoué , complaisant & agreable : Ce qui faisoit une partie de sa bonne humeur , c'est qu'elle s'estoit trouvée le matin plus belle dans son miroir qu'à l'ordinaire, & que deux de ses Amies & moy le luy avions dit, tant

qu'une promenade que nous avions faite dans son Jardin avoit duré. En effet, il est certain qu'elle avoit ce jour là le teint plus reposé, les yeux plus brillants, & plus doux, & les lèvres plus incarnates. Après nous estre promenées elle nous mena dans sa chambre ; mais à peine eut-elle relevé sa coiffe qu'elle se mit devant son miroir pour se confirmer sans doute dans l'opinion avantageuse qu'elle avoit de sa beauté, & ce qu'il y eut de rare fut qu'elle le trouva si effroyablement terny qu'elle ne s'y voyoit que comme l'on se voit à travers un broüillas fort épais ; de sorte que ne démeilant pas d'abord s'il y avoit

effectivement du broüillas dans sa chambre , quoy qu'il fist fort beau dans son Jardin , elle se tourna brusquement du costé où nous estions ses Amies & moy , si bien que comme nous vîmes son action chagrine , & que nous devînâmes aisément ce qui la caufoit , parce que nous estions vis-à-vis de son miroir aussi bien qu'elle ; nous en rîmes , & je luy dis en raillant que cet accident estoit une punition du plaisir excessif que sa beauté luy donnoit. Mais à peine eus-je dit cela , que je la vis rougir de dépit , & que sans me répondre elle appella brusquement une de ses femmes pour luy demander qui avoit

terny son miroir. Mais au lieu de demander cela doucement à cette fille, qui estoit jeune, & qui paroissoit fort craintive, elle changea d'abord de voix, de visage, & d'action; & cette même personne qui un moment auparavant avoit le teint reposé, les yeux doux, & l'air modeste, ne fut plus rien de tout cela; car sans donner nul loisir à cette fille de luy dire ce qu'elle luy demandoit, elle supposa qu'elle avoit tort de s'amuser à le luy demander, & qu'elle le sçavoit bien sans qu'elle le luy dist: Elle ajouta que c'estoit sans doute qu'elle se croyoit belle, & qu'au lieu de faire tout ce qui regardoit son ser-

vice, elle ne faisoit autre chose que se regarder dans son miroir. Elle ajoûta d'un air railleur, qu'elle se trompoit en se croyant belle, elle luy demanda pour qui elle le vouloit estre, à qui elle vouloit plaire; & elle luy dit tant de choses hors de raison que je mourois de honte pour cette personne, & pour l'honneur de mon sexe; & quand cette pauvre fille, toute tremblante, vouloit répondre quelque chose pour se justifier, sa Maîtresse luy deffendoit de parler, & recommençoit de la gronder de quelque nouvelle manière; si bien qu'ayant pitié d'elle je la voulus excuser. Mais à peine eus-je ouvert la

bouche que la colere de cette Belle irritée changeant d'objet, elle se tourna vers moy, & me dit que si je l'excusois je la ferois si insolente qu'elle ne s'en pourroit plus servir, ajoutant paroles sur paroles, sans donner le temps à personne de parler. Cependant les lis & les roses de son beau teint se confondirent de telle sorte qu'on ne les discernoit plus du tout ; car elle estoit toute rouge , le blanc de ses yeux n'estoit plus même tout à fait blanc ; & comme elle les a grands naturellement, la colere les faisoit paroître trop grands & trop ouverts. Ils estoient troubles & égarés ; elle regardoit comme si elle

n'eût pas bien vû ; sa bouche avoit changé de forme à force de crier , elle redisoit cent fois la même chose , & elle ressembloit bien plus à une Bachante en fureur qu'à ce qu'elle a accoustumé d'estre : pourtant il ne s'agissoit presque de rien , & il se trouva même qu'après qu'elle eut bien grondé , bien crié , & bien dit des extravagances inutiles , elle connut qu'elle n'avoit nulle raison de s'estre mise en colere ; car lorsqu'elle estoit descenduë à son Jardin où nous l'avions trouvée , elle avoit ordonné qu'on parfumât bien sa chambre pour son retour , afin d'oster l'odeur du vernix d'un Tableau qu'on luy avoit

rapporté le matin ; si bien que comme on luy avoit obey trop ponctuellement en brûlant beaucoup de parfums, & d'eau de fleur d'orange, son miroir s'estoit terny ; & comme cette pauvre fille, si bien grondée, n'avoit pas songé à s'y regarder, elle ne s'en estoit pas aperceue : La Maistresse connut donc à la fin qu'elle n'avoit rien fait de ce qu'elle avoit pensé, & que par consequent elle avoit tort de s'estre tant emportée ; mais quoy qu'elle le connust, le trouble de son ame ne s'appaisa pas encore, au contraire, une secrette honte de sa foiblesse l'irritant tout de nouveau, laissa dans son cœur une disposition à la

colere pour tout le reste du jour, elle répondit aigrement à tous ceux qui luy parlerent, elle gronda toutes les femmes qui la servoient, & elle les gronda devant tous ceux qui vinrent chez elle, sans considerer si cela estoit civil ou non, & je croy même qu'elle s'emporta jusqu'à faire une action menaçante à un petit More qui la servoit, parce qu'un colier d'argent qu'il portoit n'estoit pas bien tourné; de sorte que de ma vie je ne fus si surprise que je le fus de voir un si grand emportement pour si peu de chose; & combien la colere avoit changé cette belle personne; enfin j'éprouvay en cette occa-

sion que rien n'est plus propre à guerir de la colere que de la voir en autrui. Vous representez si bien cette bizarre colere, repliqua Clariste, & vous la faites paroître si ridicule, qu'encore que naturellement je sois capable d'en avoir, je ne puis craindre qu'elle m'oblige jamais à faire rien de pareil; & à vous parler sincèrement je trouve la colere excessive d'Agenor beaucoup plus excusable que celle-là. Comme je suis toujours favorable aux Dames, reprit Hermogene en souriant, je ne suis pas de vostre avis, & une fort belle personne qui au lieu de se voir dans son miroir, ny voit qu'un broüillas qui luy cache

sa beauté, merite plûtost d'estre excusée qu'un furieux comme Agenor ; mais j'avance seulement en faveur de la sensibilité de mon cœur, dont on me fait souvent la guerre, que si on considere cette passion en elle-même on trouvera qu'elle ne merite pas tant de blâme, & que le temperamment qui la cause est celuy qui d'ordinaire dône le grand courage, comme la dit Poliadre. En effet, poursuivit-il, un homme raisonnable ne la fait jamais éclater que parce qu'il est sensible ou à l'injustice, ou à la gloire, puisqu'elle n'est proprement qu'un pur effet de la sensibilité de son cœur, de la delicateffe de son esprit, & de la justesse de son

discernement: Car la colere en un homme sans esprit & sans jugement, est plutôt brutalité que colere. En effet, dit Polliandre, le moyen de souffrir une injustice quand on a l'esprit équitable sans en avoir le cœur émû, ou de souffrir une injure sans colere, si on aime la gloire avec ardeur. Il est pourtant à remarquer, dit le sage Timante, que tous les orgueilleux sont fort coleres, & que le véritable magnanime ne l'est pas, parce qu'il n'est jamais surpris de nul événement, & qu'il se tient toujours préparé aux plus fâcheux qui lui peuvent arriver. On peut même remarquer que presque toutes les passions

inspirent des desirs agreables ;
& que la colere ne peut inspirer
que des desirs de vengeance
quine sont jamais trāquiles; en
effet une grande colere se con-
vertit ordinairement en fureur,
& la seule difference qu'il y a ,
c'est que la simple colere passe
plus promptement que la fū-
reur qu'elle fait naistre, & l'on
peut même dire sans menfon-
ge, que la colere precede tou-
jours la cruauté , quoy qu'elle
n'en soit pas toujours suivie, &
il ne faut pas trop s'estonner de
ce que je dis , puisque ce n'est
jamais le plaisir qui la fait naî-
tre, & l'on peut avancer hardi-
ment qu'elle naist presque tou-
jours du dépit & de la douleur.
Mais , interrompit Poliandre,

ce grand Philosophe que vous estimez tant a parlé avantageusement de la colere, & il a même dit qu'elle donnoit de la vigueur à la vertu. Aristote a sans doute fait trop d'honneur à la colere, reprit Timante; s'il ne l'eût pas autorisée, Alexandre n'eût peut-estre pas tué Clitus, ny fait exposer Lisimachus à la fureur d'un lion; c'est pourquoy on ne sçauroit apporter trop de soin à reprimer la colere de ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent; car lors qu'elle regne dans le cœur de ceux qui regnent sur les autres, elle peut avoir de terribles suites. Ne croit-on pas souvent, poursuivit-il, qu'elle s'oppose à la clemence, & fait quelquesfois passer une vertu

heroïque pour une foiblesse. Ne voyons-nous pas encore dās l'Histoire que presque toutes les grandes revolutions des Estats ont eu leur veritable cause dans la colere ; & ce qui fait voir combien cette inclination est dangereuse, c'est que ce même Lisimachus, dont nous venons de parler, qui estoit échappé à la colere de son Maistre , & à la fureur d'un Lion, devint dans la suite, quand il vint à regner , & colere & cruel. Ce qui fait , ajoûta-t'il, qu'elle porte à la cruauté est qu'elle agrandit & grossit tous les objets qui la peuvent faire naistre; elle trouble l'esprit, elle aveugle le jugement , elle est de tous les âges, elle naist de toutes choses

les sensibles & insensibles : la haine , l'amitié , l'amour , les plaisirs même la font naître , & elle s'attache jusques aux bestes , qui ne doivent jamais estre un objet de colere. Les joüeurs y sont plus sujets que les Amans , parce que plusieurs passions se joignent en une , & c'est ce qui fait jetter les cartes & les dez dans le feu , & faire cent choses ridicules & tres-inutiles. Les malades dont le mal affoiblit quelquesfois la raison , se mettent en colere pour des bagatelles dont ils ont honte quand ils se portent bien. Elle est même , si l'on peut parler ainsi , une source inépuisable de querelles , & sa malignité est si grande qu'elle

le ne peut jamais faire aucun bien , & peut causer mille maux ; en un mot elle peut servir à se faire craindre , & ne peut jamais servir à se faire aimer , & c'est ce qui fait que je m'estonne qu'on n'apporte pas plus de soin à la vaincre. Je ne suis pas surpris , poursuivit-il , qu'on trouve de la difficulté à surmonter l'amour ; car cette passion est environnée de mille plaisirs faux ou veritables : je ne suis pas non plus estonné qu'on ne puisse se défaire aisément de l'ambition, qui remplit l'esprit de mille esperances agreables ; qu'on ait même quelque peine à renoncer à l'avarice, qui fait voir des tresors immenses à acquerir à ce-

luy qu'elle possède; & je ne le suis pas non plus qu'un prodigue continuë de l'estre, car la prodigalité, tant qu'elle dure, produit des plaisirs en foule, & cache la pauvreté qui la doit suivre; mais pour la colere qui naist & meurt sans plaisir, & qui ne manque presque jamais d'estre suivie de repentir, je ne puis m'empescher d'estre surpris qu'on ne la combatte point. Tout ce que dit Timante est admirable, dit Pasithée. J'avouë ingenuement, reprit Clariste, que je n'ay jamis esté en colere que je ne me sois repentie après d'avoir dit ou fait quelque chose que j'eusse bien voulu n'avoir ny fait ny dit. Mais

du moins, interrompit Polian-
dre avec un souûris un peu for-
cé, la colere n'est-elle pas une
passion traîtresse, qui se cache
au fonds du cœur comme l'en-
vie, & beaucoup d'autres; elle
est sincere, elle est comme le
feu qu'on ne peut presque
jamais cacher, elle ne trompe
que celuy qu'elle maîtrise,
quand elle luy fait dire plus
qu'il ne veut. Mais contez-
vous cela pour rien, dit Arpa-
lice, pour moy je ne suis pas
de vostre avis, & ce qui me
rend les passions plus redouta-
bles, c'est que je connois bien
qu'elles trompent ceux qui
en sont possédez: Et ce
qui me fait encore haïr la
colere, c'est que les gens dé-

fians & soupçonneux y sont plus sujets que les autres ; car enfin il faut que la colere ait quelque raison fausse ou veritable qui la fasse naistre , & le mal est que quand la volonté la laisse croistre elle va toujours plus loin que la raison ne veut. Vous assujettissez donc les passions à la volonté , reprit Poliandre. N'en doutez pas , repliqua Timante , car tout est possible au sage , comme on l'a dit mille fois. Tous les maux du corps ne sont pas volontaires , il faut les souffrir quand ils viennent ; mais pour toutes les maladies de l'ame , si la volonté ne les flattoit pas , & qu'elle s'y opposast , elles ne feroient

jamais fort grandes. Ne trouvez-vous pas , dit Hermogene , que la colere porte à la médifance ? Ah ! pour cela , dit Clarifte , j'en conviens , & j'avouë à ma confufion , que quand quelqu'un m'a mife en colere , j'écoûte du moins paifiblement ce qu'on dit contre ce quelqu'un-là , & que je puis laiffer dire cent petites chofes que je ne fouffrirois pas qu'on dift fi je n'eftois pas irritée. Pour moy , pourfuivit Arpalice , je trouve que l'occafion la plus honnefte de fe mettre en colere , eft contre ceux qui médifent de nos amis , mais encore faut-il s'y mettre avec moderation , & il ne faut pas à fon tour médire

du médifant , & je voy bien que quand la colere pourroit eftre utile , il eft dangereux de l'employer , parce qu'elle eft fouvent plus nuisible à celuy qui s'en laiffe poffeder , qu'à ceux qu'elle veut punir. Encore , interrompit Pafithée , fi les gens fujets à la colere ne s'y mettoient que pour des chofes où ils auroient intereft , & qu'il n'y eût que l'excès qui la rendift blâmable , elle feroit moins injufte , mais ils s'y mettent quelquesfois pour des fujets qui ne les regardent point du tout , & cela me paroift tres-ridicule , c'eft pourtant un défaut ordinaire de tous les opiniâtres qui aiment à difputer. Il eft vray , dit Cla-

riste, que je connois une Dame qui disputa aigrement il y a deux jours en une Conversation où je me trouvay, parce qu'ayant dit qu'une de mes Amies avoit de fort beaux cheveux, elle s'en fâcha, & s'oultint avec un grand chagrin qu'elle les avoit trop dorrez. Ah ! pour celle-là, dit Poliadre, il la faut excuser; car vous parliez devant un homme dont elle craint que vostre Amie blonde ne luy enleve le cœur. Ce qui devoit faire honte, reprit Timante, à tous ces gens qui se mettent en colere presque pour rien, c'est que les bestes ne s'y mettent jamais sans sujet; la faim, la jalousie, ou la deffense de
leur

leur vie , sont les seules causes de leur fureur, sans en excepter les Tigres , & ils ne se déchirent jamais les uns les autres de même espece , comme nous voyons que les hommes le font tous les jours. Mais n'y a-t'il pas des professions , reprit Poliandre , ou s'il faut ainsi dire , il est nécessaire de faire venir la colere par art , quand on ne la peut rendre effective. Un Orateur qui soutient un innocent contre un criminel , a besoin du feu de la colere pour animer son éloquence. Je ne suis pas de vostre sentiment , reprit Timante , un Orateur emporté par la colere ne dira que des injures , & ne fera rien qui vaille ; un grand desir de

gloire l'animera plus utilement que la colere, & conservant le jugement, une juste & vive indignation suffira pour donner de l'horreur pour le criminel, & de la compassion pour l'innocent: Mais je demeure pourtant d'accord que la representation de la colere plaist aux plus sages, à qui la colere en elle-même fait horreur. En effet la colere en Vers en la bouche d'un excellent Acteur plaist aux spectateurs; les grands Peintres qui ont représenté ce que la Fable nous dit du combat des Lapithes sont fort louïables, quand ils nous la font voir dans leurs Ouvrages; je dis la même chose du grand Poëte qui nous a si ad-

mirablement décrit ce combat si extraordinaire. Le Sculpteur n'en fait pas moins quād en representant deux de ces Athlettes dont l'Antiquité se faisoit un plaisir, il peind la fureur sur le front des combatans , mais cela ne donne nul avantage à la colere effective; car le plaisir qui naist de la representation vient de ce que toute imitation parfaite plaist , & c'est sans doute ce qui fait en general le merite des beaux Tableaux , & des belles descriptions : il faut pourtant remarquer que la colere n'a jamais esté representée ny en Vers , ny en peinture pour servir de modele , & qu'ainsi ce que Poliandre a allegué ne

sert de rien à la cause qu'il soutient ; mais ce qui fait beaucoup pour celle que je défends , est de voir le soin qu'ont eu tant de grands hommes de la reprimer en eux-mêmes. Personne n'ignore la patience de Socrate , qui parloit peu dès qu'il se sentoit irrité , & que ce Philosophe admirable , qui fut son plus fameux disciple , ne vouloit pas punir ceux de ses Esclaves qui avoient failly lors qu'il se sentoit en colere. Mais vous convenez du moins , dit Poliadre , que ces hommes si sages avoient un commencement de colere. Je demeure d'accord , repliqua Timante , que pour des hommes particu-

liers une courte colere sans excès n'est pas vicieuse ; mais il faut pourtant que le sage soit comme la Loy qui punit sans emportement. En effet, il faut qu'un Magistrat ne soit jamais en colere , car cette passion luy feroit faire mille injustices. Il faut qu'un bon Juge plaigne le criminel & hayssé son crime sans le haïr luy-même. Mais la haine & la colere sont deux choses différentes , dit Poliandre. J'en conviens encore , dit Timante , mais tres-souvent la colere fait naître la haine, & c'est une des choses qui la rend plus dangereuse. Un pere qui reprend ses enfans le doit faire sans s'emporter ; les maistres

qui grondent toujours ceux qui les servent avec emportement sont les plus mal servis. Un homme qui parle avec aigreur à son Amy pour le corriger de quelque défaut, l'irrite & ne le corrige pas, & je ne trouve la colere utile qu'en quelques occasions militaires. Par exemple, quand un General d'Armée voit ses troupes rompuës & fuir en desordre, il faut les intimider pour les remener au combat, encore y faut-il de la moderation, & les rallier autant par un mouvement de gloire, que par la crainte du châtiment; & pour dire encore quelque chose de plus fort, l'interest même de la Religion ne doit point don-

ner de colere, il faut défendre les Autels avec zele, avec vigueur, & jamais avec emportement ; de sorte qu'on peut dire hardiment que de toutes les imperfections humaines il n'y en a point de moins autorisée par la Religion, ny de moins excusable par la raison naturelle, puisqu'elle n'a nul fondement ny dans l'intérest, ny dans le plaisir, & que nous en pouvons assurément estre les maistres quand nous le voulons fortement. Mais encore, dit Poliandre, que faut-il faire pour la retenir ? Il faut, reprit Timante, se souvenir qu'un sage Philosophe fort âgé ayant demandé à Cesar permission de se retirer, & l'ayant obtenue

luy dit en prenant congé de luy pour luy rendre un dernier service , que quand il se sentiroit en colere il ne dît ny ne fîst rien qu'il n'eût prononcé les vingt-quatre lettres de l'Alphabet. Cesar l'entendant parler si sagement le retint par le bras , & luy dit qu'il avoit encore besoin de son conseil , puisqu'il luy en donnoit un si bon , & qu'il requeroit la permission qu'il luy avoit accordée : Et en effet , generalement parlant , Cesar a esté fort moderé , & ses dernieres paroles à Brutus furent une marque de moderation , lorsque tout percé de coups il s'envelopa la teste pour ne le voir pas le poignard à la main

contre luy , se contentant de luy dire , & toy aussi mon fils. Ce que vous dites est tres-beau & tres-bien remarqué, dit Hermogene, mais Cesar se laissa pourtant emporter à la colere après la grande & sanglante défaite de Varus ; car l'Histoire marque que cette passion le rendit furieux , & que se choquant la teste contre les murailles, il s'écria plusieurs fois , Varus rends-moy mes soldats. Ce que vous dites , reprit Timante, fut plutôt un effet d'une douleur excessive , dont la cause estoit heroïque, que d'une veritable colere. Je n'ay garde de blâmer cette colere , reprit Polliandre , moy qui blâme l'ex-

cessive tranquillité de cet autre Prince, qui apprenant la perte du Royaume de Chypre en peignant une perdrix, ne quitta ny la palette, ny les pinceaux qu'il n'eût achevé ce qu'il avoit entrepris de faire avant que cette nouvelle fust arrivée. Ah! pour cette tranquillité là, reprit Clariste, je ne la sçaurois louer, & la ridicule colere de je ne sçay quel grand Prince qui faisoit foiter la Mer est plus divertissante; aussi bien que celle de Cyrus qui fit diviser un grand Fleuve en tant de ruisseaux. Puisque les bizarres coleres vous divertissent, reprit Hermogene, celle de Caligula vous doit plaire, car il se mettoit

en colere quand il tonnoit lorsqu'il estoit au Theatre, parce que cela l'empeschoit de bien entendre de méchans Acteurs qui recitoient de méchantes choses , mais à tel point qu'il crioit souvent en s'adressant à son pretendu Jupiter, ou détruis-moy, ou que je te détruise : Mais ce Prince là estoit un monstre, dit Clariste. J'en conviens, dit Timante, & c'est pour cela que je louë Auguste, qui avoit une moderation admirable, & qui en a donné cent marques éclatantes , sur tout depuis qu'il regna tranquillement. Et c'est une grande loüange à donner à ceux qui ont le souverain pouvoir, quand ils sça-

vent regner sur leurs passions. De grace, dit Clariste, après avoir dit tant de belles choses contre la colere, apprenez-moy s'il n'est pas permis de se mettre en colere contre soy-même quand on a dit plus qu'on ne vouloit, ou fait quelque action qu'on se reproche. Pourvû que cette colere soit modérée, reprit Hermogene, qu'elle tienne plus d'un sage repentir, que de l'emporement, qu'elle se renferme dans le cœur sans éclater au dehors, & qu'une honneste honte la tempere, je ne la blâmeray pas, mais je blâme fort ceux qui parce qu'ils ont eu tort s'irritent de toutes choses. Il me semble, dit

Arpalice , qu'on a oublié de remarquer que rien ne fait tant perdre le respect que la colere , & que c'est pour cela qu'il ne faut jamais en avoir contre ses Maistres ; & l'on peut même dire ce me semble que la colere dans l'ame des sujets est une source de rebellion. Cela est admirablement bien dit , reprit Timante , & s'il estoit permis de permettre la colere, il faudroit du moins que ce fust entre personnes égales , car elle est insolente dans le cœur des inferieurs, & fort dangereuse dans le cœur de ceux qui sont au dessus des autres. Mais y a-t'il rien de plus ridicule , reprit Lisimene , que ces gens qui sont tellement sujets

à la colere , qu'ils s'irritent quand on leur accorde tout ce qu'ils disent. Cela vient, reprit Hermogene, de ce qu'ils prennent la complaisance excessive pour une espece de mépris; & l'on a vû autrefois un homme celebre dire avec chagrin à un autre qui ne le contredisoit pas , parle afin que nous soyons deux. Je ne suis pas de ce goût là, reprit Clariste , car la complaisance raisonnable me charme , & la contradiction m'irrite. Mais, reprit Poliandre , n'excusez-vous pas la colere à ces gens accablez de mille affaires , qui s'impatientent contre ceux qui viennent les importuner de longs discours inutiles pour

le plus petit intereſt du monde. Il faut , reprit Paſithée , leur permettre un peu de chagrin , mais non pas d'emportement. En verité , reprit Liſimene , ſi on n'a un grand eſprit , & un eſprit bien fait pour retenir la colere , c'eſt une dangereuſe habitude , ſur tout pour les Dames. J'ay vû quelquesfois , ajoûta-t'elle , de belles affligées & de belles larmes , mais je n'ay jamais vû de Belle en colere. Je comprends bien , reprit Clariſte , qu'on peut mettre ſon honneur à reſiſter à la colere en de grandes occaſions , parce qu'on ſ'y peut preparer ; mais le moyen de ne ſ'emporter jamais en quelqu'une de ces rencontres

inopinées , où la raison n'est point en garde , où l'esprit est surpris , & où le cœur s'émeut sans rien consulter que luy-même. Pour moy , dit Hermogene , tout ennemy que je suis de l'emporement , je ne croiray jamais que la nature nous ait donné des passions qui ne puissent pas avoir un usage innocent , & je suis fortement persuadé que comme on peut avoir de l'amour sans crime , on peut avoir de la colere sans meriter d'estre blâmé , & que ce n'est que l'usage qu'il en faut regler. Et il me semble , ajouta-t'il galamment en souriant , que la belle Lisimene est toute propre à estre l'Alcion de la colere , si l'on peut
parler

ter ainfi , & que c'est à elle à qui il faut demander des regles pour appaifer cette tumultueuse passion qui luy déplaist tant , & presque à tout le reste de la compagnie. Ce que dit Hermogene est si galamment dit , reprit Pasithée , qu'il merite que la belle Lisimene ne le refuse pas. Je vous assure , repliqua Poliadre , que quelque regle qu'elle fasse contre la colere , j'auray bien de la peine à la retenir. Je suis à peu près de l'avis de Poliadre , reprit Clariste en riant. Pour moy , dit Artelice , je ne trouveray nulle difficulté à luy obeïr. J'en auray encore moins , reprit obligemment Lisimene , à établir mes pre-

renduës loix , pour les Dames
puisqu'il suffit de leur dire
qu'elles imitent la modera-
tion de vostre esprit. En effet
poursuivit-elle , comme il ne
m'appartient pas de regler les
sentimens de personne par les
miens , & qu'il m'est plus aisé
de proposer des modeles que
de faire des loix , je propose
Hermogene pour l'exemple
des hommes, comme je pro-
pose Arpalice aux personnes
de mon sexe ; car je sçay de
certitude qu'ils ont le cœur
fort sensible , & que c'est la
raison toute seule qui leur a
appris le legitime usage de la
colere. Ah ! Madame , s'écria
Hermogene , vous ne me con-
noissez pas , car si vous sçaviez

l'excès de la sensibilité de mon cœur en certaines occasions, & combien je me le reproche à moy-même, vous cherchiez dans vostre propre raison ce que vous ne pouvez trouver dans la mienne. Pour moy, ajoûta Arpalice, j'avouë ingenuement que je suis assez maistresse de mon esprit, que je sçay assez bien l'art de cacher & de retenir ma colere, & qu'elle ne m'a jamais rien fait dire dont je me sois repentie quand elle a esté passée. Ah! s'écria Lisimene, que je vous suis obligée; car vous venez de faire ce que je n'eusse jamais fait, je veux dire la plus belle loy du monde; car si toutes les Dames la suivent elles

ne seront ny grondeuses , ny chagrines ; elles ne fatigueront pas continuellement celles qui les servent par des reprimandes trop severes ; elles ne se plaindront pas sans cesse de leurs Amies ; elles ne s'emporteront du moins pas en compagnie ; elles se respecteront elles-mêmes , & elles ne troubleront jamais la douceur & la serenité de leurs yeux par une colere trop impetueuse. Mais si vous otez tout à fait la colere aux Dames , reprit agreablement Clariste , je ne sçay pas comment elles pourront se faire craindre & respecter de certaines gens dont le monde n'est que trop rempli ; puisque selon moy , c'est

la seule chose qui peut servir à leur deffense. Par exemple, si quelqu'un est assez hardy pour tenir quelques discours à une Dame qui luy déplaisent, je suis assurée que si elle rougit de dépit, & qu'elle fasse voir dans ses yeux quelque marque de colere, que cet audacieux changera de langage, & s'empeschera de continuer de la fâcher, & qu'au contraire si elle est si douce & si patiente qu'elle ne luy donne que de foibles marques de son dépit, il la fâchera tout de nouveau, & portera sa hardiesse jusqu'à l'extravagance. Vous portez la chose trop loin, repliqua Lisimene, car quoy que je sois ennemie de la co-

lere excessive , je permets aux Dames de témoigner une noble indignation , & d'avoir d'une espece de fierté pour les gens trop hardis , qui tiennent plus du mépris , que de la colere ; en un mot je veux que la rougeur que leur cause la colere ne fasse que les embellir ; que cette tumultueuse passion ne déregle jamais leur esprit ; & qu'elles se fassent plutôt respecter par une modeste & serieuse severité , que par un emportement qui ne sied jamais bien à une personne de mon sexe. Voila , ajouta-t-elle , tout ce que je puis vous dire ; car pour les hommes c'est proprement à Timante à en prescrire des regles, puisque

le sensible Hermogene, tout sage qu'il est, s'en est défendu. Après tout ce qui s'en est dit, reprit Timante, je n'y puis ce me semble rien ajoûter, si ce n'est qu'un honneste homme ne doit jamais oublier que la colere excessive est le défaut ordinaire de tous les gens foibles, & que comme le repentir est la plus grande mortification de la raison humaine, il faut de bonne heure s'accôûter à surmonter une passion qui ne manque presque jamais d'en estre suivie, & de faire haïr & mépriser ceux qui en sont possédez. Mais pour ôter toute sorte de pretexte, poursuivit Timante, à ces gens d'un temperem-

ment porté à la colere, qui
soutiennent hardiment qu'on
ne peut vivre, dans le monde
sans estre forcé d'en avoir &
de la témoigner. Je veux mon-
trer à la compagnie, non pas un
modele, car on n'appelle point
ainsi ce qui ne se peut imi-
ter, mais un si grand exemple
de moderation, qu'il est capa-
ble de faire honte à tous ceux
qui se laissent emporter à cet-
te violente passion. Je devine
aisément, interrompit Her-
mogene, que c'est du Roy
dont vous voulez parler, &
je vous avouë par avance qu'il
m'a mille fois fait rougir de
confusion en remarquant cet-
te tranquillité merveilleuse
qu'il conserve en mille occa-
sions,

sions, où nul autre que luy ne la conserveroit ; & si Cesar dont on a pourtant parlé avantageusement ressuscitoit , il rougiroit comme moy. Auguste même , poursuivit-il , qui a tiré tant de gloire de sa moderation , se verroit surmonté par luy pour cette grande qualité, comme il l'est en toutes les autres. En effet, dit Timante , comme on doit beaucoup plus d'obeïssance & de respect aux Rois que tous les autres hommes ne s'en doivent les uns aux autres , ils peuvent aussi avoir plus aisément mille justes sujets de colere : cependant j'avance hardiment que depuis que le Roy regne on ne l'a jamais vû dans

aucun de ces excès de colere, que tous les particuliers ont tant de fujet de se reprocher, s'ils repassent sur leur vie ordinaire ; & l'on peut assurer que dans le service public ou particulier, il n'y a pas un de ses Courtisans si facile à servir que luy. Ce n'est pas que dans les grandes occasions il ne soit capable d'une juste indignation , mais il la retient, il l'examine, & il en juge comme de celle d'un autre , & ne la laisse paroistre ny agir au dehors que comme il luy plaist, tant il est maistre de luy-même ; & cette sage moderation est une qualité si louable , & de si grande consequence pour un Roy qui peut

tout ce qu'il veut , que je doute qu'on luy doive preferer la valeur même , toute héroïque qu'elle est ; parce qu'au fonds la moderation en ces occasions n'est qu'une grande & suprême justice , qui est proprement la premiere de toutes les vertus , comprenant & embrassant toutes les autres , & sur tout la premiere vertu des Rois ; faits pour juger & pour gouverner les Hommes. Ah ! Timante , s'écria Clariste , je renonce à la colere pour toute ma vie , & je croy que tous ceux qui vous ont entendu doivent faire la même chose. Toute la Compagnie loüa Clariste de sa bonne in-

364 DE LA TYRANNIE
tention , & la Converſa-
tion finit par un grand Eloge
du Roy , qui dura le reſte
du jour.





D E

L'INCERTITUDE

TROIS Dames infiniment aimables, & un de leurs Amis ayant résolu de passer le jour ensemble, furent quelque temps en une agreable contestation pour choisir entre la Comedie Italienne, l'Opera, & la promenade ; à la fin ce dernier plaisir l'emporta sur les autres, & Amalthée, chez qui cette agreable dispute se passoit, ordonna

H h iij

qu'on mist les chevaux à son carrosse. Cependant comme ces Dames se preparoient de descendre pour y monter, une des trois, qui s'appelle Amerinte, dit aux deux autres en souïrant, & d'un air infiniment agreable; mais est-il bien certain que nous voulons nous promener? car comme nous avons dans nostre compagnie une Amie & un Amy qui font profession d'Incertainitude, j'ay ce me semble raison de le demander. Pour moy, reprit Amalthée, je réponds que j'ay resolu de ne rentrer point à Paris sans m'estre promenée jusques à la nuit. Toute incertaine qu'on me reproche d'estre, dit

Ifidore , je consens à la promenade. Et pour ce qui me regarde , reprit Timandre en riant , quand je n'en aurois pas d'envie , je me contraindrois pour une Amie incertaine aussi aimable qu'est Ifidore. Mais du moins, reprit la belle & sage Amalthée, faut-il résoudre où nous irons. Vous avez raison , dit Amerinte , mais c'est aux incertains à en convenir. Ne parlez pas pour moy , repliqua Timandre, car je renonce à l'Incertitude pour tout le jour , si ce n'est que je suive celle d'Ifidore. C'est donc à vous , dit Amerinte en la regardant , à dire où nous irons , mais je vous demande en grace que vous

ne choiffiez pas le Cours, fur tout à l'heure qu'il eft, car j'aime à faire un mélange de converfation & de promenade, & le Cours ne le permet guere. Vous avez raifon, dit d'abord Ifidore : Mais, ajouta-t'elle auffi-toft après, il y a pourtant affez de plaifir quand on eft en humeur paffeufe, de fe promener en carrolle fans beaucoup parler de fuite; on laiffe parler les autres, on ne les écoufte pas, on s'amufe de ce qu'on voit, on laiffe la compagnie fi la fantaifie en prend, & l'on refve à des chofes qui font à cent lieuës de là. C'eft donc, reprit Amalthée, à la plaine de Grenelle, ou au bois de Vincennes que vous

voulez que nous allions. Nullement, reprit Ifidore, j'aimois fort Vincennes avant que le bois fust coupé ; mais avant qu'il y ait assez d'ombre pour me plaire , je ne seray plus en estat de me promener ; & pour la plaine de Grenelle je ne la trouve belle que quand on y fait des Reveuës. Choisissez donc, reprit Amalthée, quelque une de ces belles Maisons d'autour de Paris un peu éloignée, parce qu'on y a plus de liberté qu'aux Tuilleries , & on n'en a pas même assez à Ramboüillet. Vous n'avez pas tort, repliqua Ifidore , car on y trouve toujours quelques gens de connoissance dont on n'a que faire. Mais sans rien

decider , ajoûta-t'elle , montons dans mon carrosse , & laissons le vostre , mon cocher connoît tous les beaux lieux des environs de Paris , il ne faut que luy commander d'en choisir quelqu'un , & d'aller toujours jusques à ce que nous trouvions quelque endroit qui nous plaise assez pour descendre ; mais soit que nous nous arrestions , ou que nous ne nous arrestions pas , je vous prie de me laisser la liberté de rêver. Nous vous la donnons , dit Amalthée , mais vous nous ferez plaisir de ne vous en servir guere , car vous parlez toujours fort agreablement. Cela est fort bien dit , repliqua Timandre , & il n'y a nul sujet d'incertitude lors

qu'il s'agit de louer la belle Isidore. Il fut donc résolu de se promener au hasard, Amerinte & Amalthée se mirent au fond du carrosse, & Isidore & Timandre au devant, & le cocher eut ordre d'aller où il croiroit qu'il feroit le plus beau. A ce que je voy, dit Amerinte, le hasard nous a bien placés, car Amalthée & moy, qui sommes ennemies de toute incertitude, nous trouvons l'une auprès de l'autre; & Isidore & Timandre, qui disent souvent que tout est douteux & incertain, se trouvent vis-à-vis de nous. Il est vrai, dit Timandre, voyant qu'Isidore ne répondoit pas, que cela est bien partagé; mais

si j'estois seul à soutenir le party de l'Incertitude je serois bien-tost vaincu. Il est pourtant fort aisé de le soutenir, dit Isidore d'un air nonchalant, mais pourtant un peu audacieux, car l'incertitude est une chose qui n'est pas volontaire, parce qu'elle est en quelque sorte de nécessité. En effet, dès qu'on veut se bien servir de sa raison, & s'appliquer à regarder les choses de près en elles-mêmes, on connoît qu'on croit fort douteusement la plupart de ce qu'on pense croire avec le plus de certitude, & que dans la conduite de la vie on se laisse entraîner par une inclination aveugle, ou à un usage

qu'on fuit par paresse , sans
sçavoir pourquoy : mais si on se
donnoit la peine d'examiner
bien son propre cœur , on
ne sçauroit quelle resolution
prendre. Cela est si bien dit,
reprit Timandre , que tout in-
certain que je suis je me range
au sentiment d'Isidore sans
crainte de me tromper. N'al-
lez pas si viste , reprit-elle
agreablement en souïrant , car
ce seroit renoncer à nos ma-
ximes , qui ne nous permet-
tent pas de nous assurer trop
à nos propres sentimens. Ah !
ma chere Isidore , interrompit
Amalthée , vous me faites
trembler , car à qui vous fie-
rez-vous si vous ne vous fiez
pas à vostre propre raison , ou

à celle d'un Amy tel que Timandre, que vous avez choisi. Je vous assure, repliqua-t'elle, que je ne choisis rien, & que l'amitié de Timandre & de moy ne porte que sur quelque conformité de sentimens que nous avons. Mais si cette conformité cesse, dit-elle en riant, nostre amitié pourroit bien cesser aussi, & cela fait que je ne finis jamais les lettres que j'écris par cette protestation si commune d'estre toute ma vie ce que je suis; car encore que je n'aye pas assez vécu pour faire une fort longue experience de l'Incertitude du cœur humain, je suis de l'opinion d'un ancien proverbe Espagnol, qui dit:

*De las cosas mas seguras la
mas segura es dudar.*

Il est vray, ajoûta Timandre, qu'entre les choses les plus assurées la plus assurée est de douter comme le dit vostre Espagnol, car qui ne decide rien n'est jamais trompé. Mais, reprit Amalthée, n'est-ce pas estre trompé que de douter d'une chose certaine. Mais surquoy établissez-vous vostre certitude, dit Isidore, on ne juge de rien que par les sens, & les sens nous trompent tous les jours dans les choses les plus communes. En effet, poursuivit-elle, les couleurs de l'Arc-en-ciel que je trouve

si belles , & cette agreable
 nuance du cou des pigeons ,
 ne sont pas des couleurs ef-
 fectives à ce que m'a fait com-
 prendre Timandre. Les mon-
 tagnes éloignées que nous
 voyons d'icy , ajouta-t'elle ,
 nous paroissent des nuages ;
 une Rame dans l'eau nous pa-
 roît courbée quoy qu'elle soit
 droite ; les belles perspectives
 nous abusent ; comment donc ,
 puisque nous ne pouvons pas
 nous assurer à nos propres
 yeux , nous assurerons-nous à
 nostre pretenduë raison , que
 l'imagination seduit si facile-
 ment , & que les passions
 aveuglent? aussi est-ce pour cela
 que je m'abandonne à l'incer-
 titude, sans m'attacher forte-
 ment

ment à quoy que ce soit. Pour moy , dit Amalthée , je suis absolument opposée à vos sentimens , car je croirois estre folle , & le deviendrois en effet , si je ne m'assurois à rien , & de tous les estats de la vie où l'on se peut trouver , l'Incertitude est le plus cruel ; & cela est si vray , que l'esperance n'a rien de doux pour moy , parce qu'elle est toujours accompagnée de quelque incertitude. Je suis de l'avis d'Amalthée , dit Amerinte , & un malheur certain me donneroit je crois moins de peine qu'une infortune que je verrois toujours presté à m'arriver , sans estre assurée de m'en pouvoir garantir , quoy qu'il

ne fust pas impossible. Mais quand l'incertitude de l'esprit, reprit Amalthée , n'auroit point d'autre défaut que d'estre cause de l'inégalité de l'humeur , & de la bizarre conduite de ceux qui en sont capables je ne la pourrois pas souffrir , & nous connoissons tous un homme que l'incertitude de son cœur & de son esprit a rendu ridicule. Ceux qui l'ont vû dans sa premiere jeunesse disent que dès qu'il commença de paroître dans le monde , il crût que pour se distinguer & faire voir qu'il avoit plus d'esprit qu'un autre , il falloit s'affranchir de tous les plus justes devoirs , & suivre son inclination en tou-

tes choses ; & doutant de tout ce qui le pouvoit contraindre, il vécut par sa raison chancelante dans un fort grand déreglement ; cherchant les plaisirs par tout , & ne les trouvant que très-imparfaits par tout où il les cherchoit. Il est vray , dit Timandre, que Melicrate , que je reconnois à la peinture que vous en faite , a esté tel que vous le representez : mais tous les incertains ne sont pas faits comme luy ; car en ne s'assurant pas aveuglement à tout comme vous faites , on ne va pas du blanc au noir , comme Melicrate, qui après avoir esté tel que vous le dites , devint tout d'un coup devot

jusqu'à la superstition, & prit un air si austere, & devint si sauvage & si rigoureux censeur de tout le reste du monde, qu'un honneste homme Chartreux est bien plus socia-
ble que luy. Mais, reprit Amalthée, quoy que je n'aime jamais l'extremité à rien; comme il avoit esté fort déreglé je luy eusse pardonné son austere retraite s'il y estoit demeuré; mais par un pur effet de l'Incertitude dont vous faites profession, sa devotion se refroidit, & après estre devenu de libertin devot, il devint durant quelque temps de devot hipocrite, n'osant se dédire d'abord, & on m'a assuré que dans la Province où

il s'estoit retiré il redevint lib-
bertin comme au commence-
ment de sa vie ; mais que par
bonheur pour luy une grande
maladie l'a fait mourir avec
quelque sorte de repentir, où
je ne voudrois pas m'assurer:
Jugez donc si l'Incertitude
n'est pas une tres-dangereuse
chose & pour cette vie & pour
l'autre. Comme Amalthée
achevoit de parler, le carosse
rompit au bout d'une route
fort agreable , qui conduisoit
à une fort belle maison du sa-
ge & sçavant Aristene , que
ces quatre personnes connois-
soient fort , de sorte qu'estant
obligées de descendre , elles
furent fort aises que cet acci-
dent fust arrivé en un endroit

où l'on pourroit le reparer. Elles furent donc le long de cette belle route, & sans changer de conversation, Amalthée demanda à Ifidore & à Timandre s'ils vouloient bien qu'Aristene jugeast de leur contestation. Ah ! Amalthée, reprit Ifidore en riant, des gens qui doutent presque de tout ne veulent estre jugez sur rien ; mais nous parlerons pourtant de tout ce qu'il vous plaira ; car les incertains ne sont pas les plus grands ennemis de la complaisance. Je conviens, dit Timandre, de ce que dit la belle Ifidore ; car pour estre veritablement complaisant, il faut ne s'attacher jamais fortement à rien, &

c'est ce qui fait que les incertains ne sont pas si souvent opiniâtres que les autres. Mais vous soutenez pourtant opiniâtrement vostre incertitude, dit Amerinte. Comme Isidore alloit prendre la parole, la porte de la cour s'ouvrit, & Aristene parut sur un Perron magnifique, qui les reconnoissant les fut recevoir avec beaucoup d'honnesteté & beaucoup de joye, & les fit entrer dans une grande sale, & en suite dans une fort belle chambre. Isidore luy dit l'accident qui estoit arrivé à son carrosse, il commanda à ses gens d'y donner ordre, après quoy il fit asseoir la compagnie, attendant que le Soleil

permît de se promener plus commodément. Mais comme Amalthée vouloit essayer de guerir Ifidore de son incertitude qu'elle croyoit dangereuse , elle apprit à Aristene qu'ayant eu une contestation en chemin ils l'avoient pris pour Juge. J'en conviens , dit Ifidore ; Mais c'est à condition , dit-elle à Aristene fort agreablement , que si vous ne me persuadez pas vous me permettrez de demeurer dans l'Incertitude que je ne puis m'empêcher d'avoir , & que Timandre ne condamne pas ; & j'espere qu'estant aussi éclairé que vous estes , & aussi sçavant , vous avouërez que vous croyez de bonne foy beaucoup de

de

DE L'INCERTITUDE. 385
de choses fort douteusement.
Je conviens sans peine , dit
Aristene, que par la foiblesse de
l'esprit humain, & par mon peu
de lumiere en particulier, j'i-
gnore une infinité de choses ou
que je ne connois du moins
que par conjecture; mais j'assu-
re en même temps que l'incerti-
tude universelle est un défaut
qui peut porter au plus grand
des crimes. A ce que je voy, dit
Isidore en regardant Timan-
dre , en cherchant un Juge
équitable , nous trouvons un
redoutable ennemy : Mais
n'importe , ajoûta-t'elle , ne
refusons pas de soutenir nos
sentimens. Pour moy , Mada-
me , reprit Timandre en riant,
quand je le voudrois je ne

pourrois pas faire autrement ; car ayant toujours blâmé celui qui en souffrant des douleurs incroyables , s'écrioit qu'il avoit beau souffrir , & qu'il n'avouëroit jamais que ce qu'il sentoit fust douleur , je n'ay garde d'abandonner le party de l'incertitude , qui ne m'expose à nulle peine. De grace , dit Isidore à Aristene , n'allez pas vous imaginer que je veuille mesler la Religion dans l'incertitude que je défends , car je ne la porte pas jusques-là ; je ne pretends la porter qu'aussi loin que la raison humaine peut aller , & ne l'étendre que sur les connoissances naturelles , sur la conduite de la vie , sur les passions ,

& sur les vices & les vertus.

Ah! Madame, reprit Aristene, l'incertitude dans l'estat même que vous la representez, met l'incertain dans un grand peril, car il est tres-mal-aisé de donner des bornes à l'incertitude : c'est proprement une Ignorante audacieuse, qui en disant qu'elle ne decide rien, decide tacitement de tout, puisqu'elle fait profession de ne rien croire de tout ce qu'elle ne peut connoistre parfaitement. En un mot, Madame, l'incertitude, pour ne vous pas flater, est le premier fondement de l'athéisme; tous les libertins du monde en conviendroient s'ils avoient de la sincerité; & il

ne s'en trouveroit pas un seul qui oſast dire avoir une preuve convainquante de son atheïsme, de sorte qu'il seroit contraint d'avouer que c'est un simple doute qui luy a fait secouer le joug de la Raison, de la Foy, & de la Religion, & qui l'a porté en suite à s'abandonner au dérèglement de ses passions. Cependant rien n'est plus terrible que de voir que sur un simple doute, & sur un doute mal fondé, on renverse tout ce que la Religion a de plus saint, & qu'un libertin ignorant traite de fous tous les Martyrs, & tous les grands hommes que l'Eglise a eus : car je le repete encore une fois, le doute tout seul est la

DE L'INCERTITUDE. 389
cause du libertinage ; & le
comble de la folie humaine
est de ne vouloir croire que
ce qu'on comprend parfaite-
ment par soy-même. Je vous
ay déjà dit , reprit Isidore , que
je ne pretends pas porter l'in-
certitude jusques aux Autels ,
& que je ne veux la soutenir
que pour les choses qui sont
de la juridiction de la raison
naturelle. J'en dis autant que
la belle Isidore , ajouta Ti-
mandre , & pour parler de
l'incertitude que nous enten-
dons , il faut laisser respectueu-
sement la Foy dont il ne s'agit
pas , & nous transporter , s'il
faut ainsi dire , au temps des
Dieux , & à l'enfance du mon-
de , si l'on peut parler ainsi.

J'y consens , dit Aristene , & vous verrez pourtant qu'en commençant de parler de l'incertitude par où il vous plaira , vous vous retrouverez toujours au bord du precipice dont je viens de vous parler ; mais je suis pourtant prest d'aller par le chemin que vous me montrerez. Puisque cela est , dit Isidore en souriant , ne me permettez-vous pas de douter long-temps , & peut-être toujours , de l'amour & de l'amitié qu'on me dira avoir pour moy. Pour l'amour , reprit Aristene , comme je ne suis plus assez jeune pour y prendre un grand interest , je croy que les Dames font parfaitement bien de ne croire

pas legerement ce qu'on leur dit sur ce sujet là ; car puisque le plus sage des Philosophes de l'Antiquité a dit, *que la beauté estoit une courte tyrannie* ; c'est en cet endroit que l'incertitude de la sincerité & de la constance des Amans est permise aux Dames. Je suis plus de ce sentiment là qu'Isidore, reprit Amalthée, car l'Amour est une passion fort incertaine. J'en dis autant, dit Amerinte, mais j'ajoute que pour l'amitié rien n'est plus incommode qu'un Amy soupçonneux, & j'aime-
rois je croy mieux un ennemy genereux qu'un amy de cette espece. Il est pourtant bien dangereux, dit Isidore, de se laisser tromper aux apparen-

ces , & un peu d'incertitude est souvent un grand secours pour nous faire découvrir le fonds du cœur de ceux qui font semblant d'avoir de l'amitié pour nous. Pour moy , dit Aristene , qui ne veux de l'incertitude à rien , & qui veux de la prudence à tout : Je conviens qu'il ne faut pas livrer son cœur étourdiment à ceux qui se disent estre de nos Amis , & qu'il faut se donner le temps de les bien connoître pour n'estre pas trompé par de simples apparences ; mais après que la raison & l'experience nous ont persuadé qu'un Amy est sincere , vertueux & tendre , il faut renoncer aux soupçons , & s'aban-

donner à cette sage amitié, qui est sans doute le plus grand & le plus sensible des biens de la vie des personnes raisonnables. Mais ce plus grand bien dont vous parlez, reprit Timandre, n'a pas esté universellement reconnu pour tel parmy les plus sçavans de l'Antiquité, & il y a eu autant de diversité en leurs opinions, qu'il y a eu de Philosophes: les uns l'ont mis à la santé, aux richesses, à la science, à la vertu, sans la bien définir; les autres au plaisir, & les incertains à la tranquillité de l'esprit, qu'ils ont prétendu ne pouvoir bien établir qu'en doutant presque de tout. Le mot de presque, dit Aristene, est

bien placé où vous le mettez, & il seroit tres-dangereux de ne l'y mettre pas. Vous allez déjà trop loin, dit Isidore; mais je demande simplement si on peut bien connoître les vertus; car par exemple, je connois un homme qui passe pour liberal parmy ceux qui ne le connoissent pas comme moy, & cependant il ne donne jamais rien que par un interest caché, qui me permet d'avancer hardiment qu'il ne fait nulle liberalité que par un mouvement d'avarice. Il y a beaucoup de ces gens là par le monde, reprit Amalthée; mais il ne faut pas pour cela douter en general s'il y a de la liberalité: Et selon vos maxi-

mes, ajouta-t'elle en riant, il faut que vous doutiez des vices comme des vertus, & que quand vous verrez un vieil avare qui se refuse tout pour amasser des trefors dont il n'aura pas le temps de jouïr, vous doutiez de son avarice. J'en doute aussi, repliqua-t'elle, mais j'avouë ingenuement que je doute un peu plus des vertus que des vices. Cela n'est pas dans nos maximes, reprit Timandre, car le doute parfait ne s'assure absolument à rien. Mais vostre doute parfait, reprit Amerinte en riant, est la plus imparfaite chose du monde; car à quoy sert donc la raison humaine, & le Sçavoir ? A faire connoître, dit

Timandre, qu'on sçait tout ce qu'on sçait fort douteusement, & qu'un grand art de conjectures est le plus solide fondement de la plupart des connoissances que les hommes pensent avoir. Je vous avois bien dit, reprit Aristene, que vous reviendriez de vous-même au bord du precipice dont je vous ay parlé d'abord, car si vous ne voulez jamais croire que ce que vous connoîtrez parfaitement par vostre raison toute seule, vous ferez un veritable Philosophe Pyrrhonien, qui douterez également des autres & de vous-même, aussi bien que du passé, du present, & de l'avenir, & du Ciel comme de la Terre.

Comme j'ay lû beaucoup d'Ouvrages, dit Amalthée, du ſçavant la Mothe le Vayer, ſi ma memoire ne me trompe, il n'eſtoit pas ennemy de cette ſecte. Cela eſt vray, reprit Amerinte, mais il luy donnoit des bornes, & il ne parloit pas toujours douteuſement; car parlant en un endroit contre cette Philoſophie qu'on dit eſtre ancienne & renouvellee, qui veut que les Atomes ayent compoſe le Ciel & la Terre; il avance fort affirmativement qu'il croiroit auſſi-toſt qu'un nombre infiny de lettres de l'Alphabet broüillees dans un ſac, & jettées au hazard, auroient compoſe l'Illiade d'Homere, ou la

plus belle des Tragedies de Seneque , que de croire que des Atomes auroient formé le monde aussi admirable qu'il est. Ce sentiment là, dit Aristene , estoit celuy de deux excellens hommes qui l'avoient precedé, & qui est assurément fort juste. Pour moy , reprit Amalthée, j'ay lû cet endroit avec plaisir: Car telle que vous me voyez , ajouta-t'elle en souïriant , j'ay tant entendu parler d'Atomes autrefois , à un Amy que j'avois qui avoit beaucoup de sçavoir, & beaucoup de vertu , & qui après s'estre mis les Atomes dans la teste , les mit de telle sorte en celle de plusieurs autres de ses Amis & des miens , que je ne

leur entendis parler d'autre chose durant quelque temps, car ils renonçoient à tout pour s'en entretenir entr'eux, & ils m'en importunoient souvent. Jeme souviens même d'un jour entre les autres, ajoûta-t'elle, qu'estant chez une personne d'une grande qualité, d'un esprit admirable, & d'une politesse sans égale, elle entreprit de luy en faire la guerre galamment, estant persuadée que cette Philosophie estoit un peu dangereuse; & comme ceux qui se trouverent chez elle cherchoient à luy plaire, la conversation devint fort agreable, car on n'en parla pas en Philosophes, & cela se tourna tout autrement. Il y eut

même des Vers sur ce sujet là faits sur le champ, qui ne laissoient pas d'estre fort jolis. De grace, dit Isidore, dites-nous-en quelques-uns; j'en entendis parler alors, & vous avez une memoire qui n'oublie jamais rien: Et comme je ne suis pas ennemie des Atomes, quoy qu'il ne m'appartienne pas de les bien connoistre, vous me ferez plaisir d'en parler, & vous ne déplairez pas à Timandre; car avant que d'estre tout à fait incertain, il avoit un peu voyagé au pais des Atomes. J'avouë, repliqua Timandre, qu'ils m'ont diverty, mais ils ne m'ont pas plainement persuadé: cependant je consens avec plaisir que vostre
curiosité

curiosité soit satisfaite. Ma mémoire , reprit Amalthée , ne me fera peut-estre pas si fidelle que vous le croyez , mais au hazard d'y changer quelque chose, je vous diray qu'il y avoit plusieurs Dames en cette compagnie , & quatre ou cinq hommes : je ne nommeray que Lyfis à qui d'ordinaire on faisoit la guerre sur les Atomes ; & comme on croyoit que cette Philosophie l'avoit guery de quelque inclination pour une Dame qui estoit presente , un homme de la compagnie recita le Madrigal que je vay dire , en se tournant vers cette Dame.

*Pour les foibles appas d'une science
vaine,*

*Un infidelle Amant vient de rompre
sa chaîne,*

*Et ne soupire plus pour vous,
Il contemple en repos le Ciel, la
Terre, & l'Onde,*

*Et charmé des ressorts qui font
mouvoir le Monde,*

*Il perd à raisonner ses momens les
plus doux.*

*Aimable Iris vostre cœur en
murmure,*

*Pardonnez-luy son change-
ment,*

*Quel plaisir d'avoir pour
Amant*

L'Amant de toute la Nature?

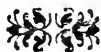
Ah ! pour cela , dit un homme

de la compagnie qui avoit fait
un Madrigal durant qu'on re-
citoit celuy-là, il faut que j'en
recite un à mon tour, & en ef-
fet il recita celuy-cy d'un air
fort enjoué.

*Les Docteurs sont changeans, il
faut qu'on s'en défie,
Des Atomes legers remplissent
leurs esprits,
Et dès qu'ils sont charmez de leur
Philosophie,
Ils n'aiment plus Climene ny
Cloris.
Ils se forgent mille phantômes,
Aussi sont-ils sujets à mille chan-
gemens;
Comme ils sont Amans des
Atomes,
Ils sont des Atomes d'Amans.*

Ll ij

Cette pensée , continua Amalthée , fit rire toute la compagnie , & décontenança un peu Lyfis , qui ne voulut pas faire de Vers pour luy-même ; mais un de mes Amis intimes qui faisoit des Vers avec une facilité merveilleuse du temps qu'il en vouloit faire , le fit parler malgré luy en luy attribuant le Madrigal que je vay dire , qui a un sens-galant , & une raillerie delicate.



*Depuis que j'ay donné mon esprit
aux Atomes ,
Je méprise grandeurs , Couronnes ,
& Royaumes ,*

*Tous ces vastes objets sont petits à
mes yeux ,*

*A de plus nobles soins je partage
ma vie ,*

*Et je fais en soufflant, l'air, la Ter-
re , & les Cieux ;*

*Mais s'il faut l'avouer , trop ai-
mable Sylvie ,*

*Quand je vous adorois je faisois
beaucoup mieux.*

Ce Madrigal est fort joly , dit
Isidore , mais n'y en a-t'il pas
encore d'autres , car je n'aime
pas assez les Atomes pour n'en
souffrir pas une raillerie aussi
ingenieuse que celle-là. Puis-
que cela est , reprit Amalthée,
ce même Amy dont je vous
ay parlé en fit encore un pour
un homme de merite de la

compagnie, qui sembloit vouloir suivre Lyfis dans ses sentimens. Le voicy.

*J'embrasse la Philosophie,
Je l'écoûte, je m'y confie,
Elle endurecit mon cœur aux charmes
les plus doux,
Elle est severe à qui s'engage.
Mais belle Philis entre nous
Ne l'estes-vous pas davantage?*

Tout cela est tres-agreable, reprit Isidore ; mais celui qui faisoit parler les autres ne parle-t'il pas pour luy-même. Il parla sans doute, reprit Amalthée, parce que la principale Dame de la compagnie le luy ordonna, & il obeït en ce

DE L'INCERTITUDE. 407
termes ; car en ces sortes de
Conversations spirituelles &
enjoüées , les expressions ga-
lantes sont permises , & puis le
dessein de celuy dont je parle
estoit de faire entendre qu'il
n'estoit pas de la secte des
Atomes. Voicy donc son Ma-
drigal qu'il prononça en sou-
riant en se tournant vers la
Dame qui luy avoit ordonné
de parler pour luy.

*Mille Atomes de feu qui partent
de vos yeux
Ont réduit , belle Iris , tout mon
cœur en Atomes ,
D'un si terrible effet & si prodi-
gieux ,
Descartes ou Lysis feroient bien
quatre Tomes,*

*Moy qui suis un Atome entre ces
 grands Docteurs ,
 Sans pouvoir l'expliquer je le sens
 comme un autre ;
 Mais en un mot , Iris , si j'avois
 mille cœurs ,
 Je les tiendrois payez d'un Ato-
 me du vostre.*

Quand les Atomes , reprit
 Isidore , n'auroient fait faire
 que ces Madrigaux là , ce se-
 roit dommage qu'on n'eût
 jamais parlé d'eux. Pour les
 Atomes , reprit Aristene , je
 consens qu'on les regarde
 comme la cause de ces agrea-
 bles & ingenieux Madrigaux,
 & de mille autres delicates
 railleries qu'on en peut faire
 aisément ; mais qu'on me
 veuille

veuille persuader que je suis moy-même fort des Atomes, je n'en croiray rien. Vous avez raison, dit Amerinte, car encore que j'aye une Amie belle & pleine d'esprit, à qui un disciple du fameux Rohaut enseigne cette Philosophie malgré mes conseils, je n'ay jamais pû concevoir que des Atomes en s'entre-choquant ayent pû former ce nombre inombrable de choses si bien réglées, ou au Ciel, ou à la Terre, & si ce n'estoit qu'une Conversation de Philosophie ne convient jamais bien à des Dames, je serois fort aise d'en entendre parler à Aristene, afin de pouvoir disputer contre l'Amie que j'ay dit qui apprend malgré

410. DE L'INCERTITUDE.

+ moy la Philosophie à la mode.
 J'ay pourtant, ajoûta-t'elle a-
 greablement, un petit scrupule
 d'amitié à vous consulter au-
 paravant; mais pour en bien ju-
 ger il faut que vous sçachiez
 que sans avoir jamais vû une
 illustre Niece de ce fameux
 Philosophe qui a en nostre sie-
 cle ressusité les Atomes, si
 l'on peut parler ainsi; j'ay pour
 son esprit, pour son cœur, &
 pour sa vertu toute l'estime
 qu'elle merite, & toute l'amitié
 dont je suis capable; & ce qui
 me plaist infiniment en cette
 illustre fille, c'est qu'encore
 qu'elle sçache tout ce qu'une
 personne de son sexe peut sça-
 voir, & qu'elle écrive d'un tour
 galant & poly & en Prose &

en Vers, & que sa generosité égale son esprit, elle conserve une modestie qui relève toutes ses autres bonnes qualitez. Je demande donc au sage Aristene si je ne suis pas en quelque sorte blâmable, de le prier de parler contre les sentimens d'un homme dont la memoire luy est & luy doit estre tres-precieuse. Il est aisé, reprit Aristene, de répondre à vos deux objections, & pour commencer par la derniere, sçachez aimable Amerinte, qu'il est des Philosophes comme des Advocats, tant qu'ils plaident ils parlent avec chaleur pour soutenir leurs sentimens, ils se querellent même quelquesfois, & à la fin de

leurs plaidoyers ils se loüent, ils s'embrassent, & sont Amis comme auparavant ; de sorte que vostre Amie ne feroit pas telle que vous la representez si elle trouvoit mauvais qu'on fust d'un sentiment contraire à son illustre parent. Et pour répondre à vostre premier scrupule, je conviens qu'en nostre temps une Dame trop Philosophe n'est pas un caractère qu'il faille prendre ; mais les Dames qui ont un esprit fort élevé peuvent tout sçavoir sans sortir de la bien-séance de leur sexe, à plus forte raison entendre parler les autres, & nous voyons que dans l'Antiquité il y a eu plusieurs femmes celebres par

leur ſçavoir. Axiothée, qui
eſtoit du Peloponeſe, ayant lû
quelques Livres de Platon en
fut ſi charmée qu'elle fut en
habit d'homme entendre Pla-
ton luy-même, & fut long-
temps inconnuë parmy tous
ces Philoſophes, comme Achi-
les parmy les filles de Lyco-
mede. Cela eſt ainſi, reprit
Timandre, & c'eſt Themiftius
qui le raporte; & il y eut même
une fameuſe Courtiſane, ap-
pellée Laſthenia, qui ſans ſe
déguifer alloit apprendre la
Philoſophie. J'en conviens,
dit Ariſtene, & elle donna de
l'amour à un parent de Platon,
qui eſtoit auſſi ſon diſciple, &
cette paſſion fut plus forte
que ſa Philoſophie. Mais il y

eut une femme plus sage, appelée Arria, qui fut avec Albinus son mary écouûter Platon; Diogenes Laërce luy dédia son Livre de la Vie des Philosophes, comme on l'apprend par un passage de la Vie de Platon même. Mais entre toutes les femmes qui dans les siècles éloignez se sont appliquées à la Philosophie, la plus celebre fut la fille d'un excellent Mathematicien d'Alexandrie, appelé Theon, elle s'appelloit Hipatia; il l'instruisit dans ce que la science dont il faisoit profession a de plus élevé, & elle surpassa son pere de beaucoup. Elle estoit belle, modeste & vertueuse, mais ce qui fit sa plus grande gloire,

c'est que Sinesius, qui de Philosophe Payen devint une des grandes lumieres de l'Eglise, avoit esté son disciple, & qu'il tint à honneur de l'avoir esté: Et j'ajoute à la gloire de vostre sexe, dit Aristene en regardant Amalthée & Amerinte, que les Dames que j'ay nommées, & plusieurs autres que je ne nomme point, choisissoient la Philosophie qui enseigne qu'il y a un Dieu, car elles suivoient celle de Platon. Je pourrois, ajouta Aristene, vous nommer un tres-grand nombre de Dames sçavantes en tous les siècles suivans, & en toutes les Nations, mais je me suis contenté d'en nommer quelques-unes du tems de la Philosophie

Payenne dont les Atomes sont descendus; & je ne vous ay rien dit de l'illustre Athénaïs, ny de cent autres qui ont fait honneur à leur sexe en divers temps, & de plusieurs autres qui luy en font encore aujourd'huy. Mais puisque tant de femmes celebres, dit Amerinte, ont voulu sçavoir la Philosophie, il n'y aura donc pas un grand mal que nous en entendions un peu parler au sage Aristene, pour empêcher que l'incertitude d'Isidore n'aille se fixer aux Atomes dont elle entend parler tous les jours au Maître de mon Amie, qui est aussi la sienne; car je repete encore une fois que je ne puis jamais penser qu'ils ayent fait toutes

les merveilles dont le monde est composé ; eux , dis-je , qui avec tout leur cas fortuit n'ont pas sçû faire une route droite dans nos Forests , puisque dans toutes celles du nouveau Monde , dont j'ay lû les Relations , on n'a trouvé que des bois sans nuls chemins. Mais , reprit Timandre , cet Estre intelligent , tout-puissant & eternal qu'il faut croire , qui a tout créé , n'en a pas fait non plus qu'eux. Il est aisé de répondre à cela , dit Aristene , & il ne faut que considerer que Dieu ayant créé l'Univers pour sa propre gloire , & pour l'usage del'homme , l'a pour ainsi dire exposé à son industrie ; il n'a pas ignoré que les hommes en

abattant du bois pour bastir ; pour construire des Vaisseaux , & pour se chauffer , se feroient des routes & des chemins ; car enfin pour faire qu'il y ait assez de bois au monde pour la necessité des hommes , il faut qu'il y en ait trop , & cela est encore un effet de la Providence , puis qu'on brûle quelquesfois en un jour un arbre qui a esté cent ans à croître. C'est encore une chose admirable à remarquer , dit Amalthée , que les païs qui n'ont pas de bois n'en ont que faire , ou parce qu'ils ne sont pas fort peuplez , ou parce qu'il n'y fait point de froid. Je vous assure , interrompit Timandre , que quoy qu'en qualité d'in-

certain j'en assure rien, j'avouë
routesfois qu'il falloit avoir
beaucoup d'esprit pour avoir
proposé avec quelque vray-
semblance la science des Ato-
mes, & que si la Religion s'en
pouvoit accommoder, il y au-
roit assez de plaisir à s'imagi-
ner ces petits corps éternels,
indivisibles, dont les figures
differentes ne peuvent estre
perceptibles que par la raison;
& qui se mouvant continuel-
lement dans l'infinité des sie-
cles, allant & venant au ha-
zard, venant enfin à se ren-
contrer, & à s'accrocher, se-
lon leurs figures, & à former
un grand corps, qui à propor-
tion de leur poids estant ra-
massés sont descendus en bas

pour former la terre , & que ceux qui estoient ronds , polis & legers rencontrant leurs semblables furent poussez en haut par leur mouvement fortuit , pour y former tous les Cieux & tous les Astres , ayant plus ou moins d'elevation selon leur figure & leur pesantueur ; & que les Atomes les plus menus & les plus deliez s'échappant de tous les autres Atomes , formerent l'eau qui coula & s'étendit au hazard par toute la terre. Mais, interrompit Amalthée , dites-moy de grace , dit-elle à Timandre, qui a donné des bornes à la Mer depuis que ces pretendus Atomes l'ont formée ; car je voy bien que vous estes si in-

certain que vous n'avez pas encore tout à fait renoncé aux Atomes: apprenez-moy donc, je vous prie, qui a donné des bornes à la Mer, qui dans toute l'estenduë des siècles est demeurée dans les limites que Dieu luy a prescrites. Quelle folie, interrompit Aristene, sans donner loisir à Timandre de répondre, de s'imaginer que le hazard tout seul, par un mouvement d'Atomes sans Moteur, comme les grands libertins le disent, ou avec Moteur, comme les nouveaux Philosophes mitigez l'expliquent, puissent avoir fait le Monde tel qu'il est: Il faut toute la vie d'un excellent Sculpteur pour apprendre l'art

de faire une belle Statuë , qui ne represente que la superficie d'un homme ; & l'on a la hardiesse de supposer que cette admirable machine du corps humain , qui agit , qui marche , qui a des sens , qui servent à luy faire connoître tout l'Univers ; & une raison qui devroit le porter à adorer ce qu'elle ne peut connoître parfaitement , de supposer, dis-je, audacieusement que ces misérables Atomes crochus, comme on nous les represente , en s'accrochant les uns aux autres , ont fait tout ce que nous voyons de merveilleux en l'Univers , & ont fait même originaiement, selon cette Philosophie , nostre propre

raison. Pour moy , dit agrea-
ment Ifidore en souïrant , j'a-
vouë que quoy que ce chasteau
de cartes soit assez joly , com-
me Timandre l'a representé,
& comme le Maistre de mon
Amie Philosophe le dit , que
quand je voy ces petits Ato-
mes , que les rayons du Soleil
me font apercevoir lorsqu'ils
entrent dans ma chambre , ils
me paroissent bien étourdis
par leur agitation continuelle,
pour avoir fait tant de belles
choses. Mais ne voyant rien
de bien clair d'ailleurs , ajoûta-
t'elle , je n'ay pas vû d'abord
tant d'impossibilité à tout ce-
la. Pour moy , dit Amerinte ,
à qui il n'appartient pas de
parler de Philosophie , aux
termes des Philosophes, quand

je voy quelquesfois Timandre & un autre de mes Amis joüer aux Eschets , qui est un jeu où l'on ne perd jamais que par sa faute ; quand je les vois , dis-je , employer tout leur esprit , toute leur attention , toute leur prévoyance , & tout leur jugement à placer à propos toutes ces diverses pieces qui peuvent les faire perdre ou gagner , & qu'infailiblement celuy qui perd a fait quelque faute qui l'a fait perdre , je suis épouventée qu'on puisse supposer que le Soleil & la Lune , les Planettes , & toutes les Estoiles du Firmament , ayent esté formées & placées par un cas fortuit ; car enfin nous ne voyons rien dans
l'Histoire

l'Histoire à l'honneur du hazard , que ce Peintre qui en jettant son éponge de dépit contre un Tableau qu'il faisoit , representa mieux l'écume qui paroist quelquesfois proche du mors d'un Cheval , qu'il ne l'auroit pû faire avec un pinceau , encore n'est-on pas trop assuré que cela soit vray : mais il ne s'est jamais vû qu'un Peintre en jettant ny ses pinceaux , ny son éponge , ait fait , je ne dis pas une figure reguliere mais un œil , une main , ny la moindre partie d'un corps naturel. Que l'on confronte, ajouta-t'elle, les premiers Tableaux de quelques-uns de nos grands Peintres avec leurs derniers qui sont des

chef-d'œuvres, on verra qu'il leur a falu un grand temps pour apprendre toutes les regles d'un si bel Art, pour bien executer ce qu'ils ont appris, & l'on verra par consequent qu'il est tres-ridicule de croire qu'un assemblage fortuit d'Atomes ait tout fait regulierement par un mouvement aveugle. Les Nuës, poursuivit-elle, qui font ce me semble une espece d'Atomes poussez par le vent qui les conduit au hazard, n'ont jamais offert à nos yeux que des figures chimeriques. Il me passe même dans l'esprit, ajouta-t'elle, que s'il estoit possible de reduire le Ciel & la Terre en Atomes, il y en auroit tant qu'ils ne pourroient

où se placer, & que les espaces imaginaires en feroient remplis. Et puis, poursuivit Amalthée, d'où vient que depuis plus de cinq mille ans tous les Atomes qui sont répandus dans tout l'Univers n'ont fait nulles productions nouvelles, & qu'ils sont toujours aussi étourdis qu'Isidore nous l'a dit si agreablement. Pour moy, reprit Amerinte, je me persuade qu'il y a un point de connoissance à la raison, comme un point de vueë à nos yeux, au de là duquel on ne peut rien discerner distinctement, ny rien connoître avec certitude que par des conséquences infaillibles. Mais ces conséquences infaillibles,

reprit Timandre, qui ne portent que sur l'art des conjectures, doivent à mon avis authentifier les incertains. Nullement, reprit Aristene, car il y a des conséquences si infailibles, qu'on peut avancer hardiment qu'on connoît quelquesfois mieux ce qu'on ne voit pas par ce qu'on voit, que ce qu'on voit de ses propres yeux. Vous avez raison, dit Clariste, & nos yeux mêmes voyent tous les jours des objets qu'ils ne distinguent pas, quoy qu'ils ne soient pas éloignez. En effet, ajouta-t'elle, quand j'ay monté ma montre, & que j'entends le bruit qu'elle fait, je suis bien assurée qu'elle va; cependant quel-

que attention que j'apporte à en regarder l'aiguille, mes yeux n'aperçoivent point qu'elle avance, & ce n'est qu'après un peu de temps que je vois qu'elle a avancé: Peut-il y avoir de connoissance plus certaine que celle qu'on a en cette occasion sans le secours de nôtre veuë ? Cela est fort bien remarqué, dit Aristene: Mais pour dire quelque chose de plus précis, poursuivit-il, les plus simples, sans nulle science acquise, ne peuvent pas douter en voyant le lever & le coucher du Soleil, & le mouvement regulier des Astres, que le monde ne soit un globe, ou qui tourne sur son propre poids, ou à l'entour du-

quel les Cieux tournent , selon l'ordre immuable qu'ils ont reçu de celuy qui les a créés. Et pour donner un exemple encore plus naturel de la certitude de ce grand Art des conjectures , quand la raison s'en sçait servir ; on en voit un exemple même dans les Animaux , & les Chasseurs voyent tous les jours que des chiens qui courent un lièvre trouvant trois chemins n'en flairent que deux , & après avoir fait un demy cercle à droit & à gauche s'élancent dans le troisième chemin sans le sentir , raisonnant sans doute que puisque le lièvre n'a pas passé ailleurs , il faut qu'il ait passé

là ; & en effet ils y vont , ils y courent , & trouvent & prennent le lièvre qu'ils ont chassé. Il y a mille & mille exemples en la Nature où l'on connoist , comme je viens de le dire , avec plus de certitude ce qu'on ne voit pas , que ce qu'on voit. Pourquoi donc les hommes en voyant la structure admirable de l'Univers , & en se voyant eux-mêmes , ne se portent-ils pas plutôt à croire qu'il ont esté créés par un Estre intelligent , eternal , tout-puissant , & immuable , qui merite toutes nos adorations , que de s'imaginer des chimeres impossibles qui conduisent infailliblement au plus grand de tous les crimes , puis-

que la plus noire ingratitude qui soit au monde est celle qui nous fait employer nostre propre raison à méconnoître celuy qui nous l'a donnée, & à aimer mieux nous aneantir nous-mêmes que de nous élever jusqu'à Dieu, par la connoissance de tout ce qu'il a créé d'admirable : & je soutiens hardiment que la raison humaine, non dépravée, peut & doit connoître Dieu par ses ouvrages, & qu'on ne peut jamais penser raisonnablement que ces pretendus Atomes, qu'on appelle, pour les faire respecter, les principes éternels de l'Univers, puissent avoir formé la raison humaine; car estant, quoy qu'on en dise, égaux

égaux en qualité de principes ,
& n'y ayant proprement de
différence entre-eux que leurs
figures différentes & leur
poids peuvent-ils donner de la
raison qu'ils n'ont pas. Je ſçay
bien, pourſuivit-il, que la Phi-
loſophie renouvelée nous par-
le d'une *ſubſtance qui penſe* ,
dont Epicure ne parloit pas ;
& je n'ignore pas non plus
qu'on nous dit qu'elle peut
eſtre expliquée par l'Efprit de
Dieu dans le Cahos, ou ſur les
Eaux ; mais à parler ſincère-
ment cette ſubſtance qui pen-
ſe confonduë dans l'infinité
des ſiècles , parmi ces Ato-
mes crochus qui ne peuvent
rien penſer , ne ſatisfait pas la
raison , & ne peut paſſer que

pour un expedient assez ingenieux afin de se tirer d'un tres-mauvais pas. Il eût donc autant valu , ajouta Aristene, donner de l'intelligence aux Montagnes , aux Mers , aux Fleuves, aux Arbres, aux Plantes , que de faire des machines de tous les Animaux qui sont au monde pour se tirer d'un grand embarras, dont on ne sçavoit par où sortir, mais qui a fait tomber dans un autre plus terrible ; car la plus petite Guenon du monde par son industrie , & son intelligence, détruit toutes les Machines de ce grand & excellent homme, qui ne laisse pas d'estre tres-digne d'estre admiré pour sa vertu , pour son

ſçavoir, pour l'eſtenduë de ſon eſprit, & pour avoir pû donner de l'ordre & de la vrayſemblance à cette eſpece de Philoſophie, qu'il appelloit quelquesfois luy-même ſon Roman philoſophique : Mais ny luy, ny ceux qui l'ont devancé, ny leurs ſectateurs ne peuvent & ne pourront jamais prouver malgré cette ſubſtance qui penſe, par quelle vertu leurs principes ont pû former la penſée de l'homme, qui le rend capable de vouloir ou de ne vouloir pas ; ny s'excuser d'avoir employé les derniers efforts de leur raiſon à juſtifier Epicure qui enſeigne à méconnoître Dieu ; & dont les ſectateurs aiment mieux mê-

436 DE L'INCERTITUDE.

me s'oster l'esperance d'une
seconde vie que de conserver
un si grand avantage ; en pre-
nant le party opposé à celuy
que je sôtiens , qui est aussi
ancien que le monde , estant
certain que Dieu l'a imprimé
dans le cœur de tous les hom-
mes , quand ils ne s'opposent
pas à ses lumieres. Aussi a-t'il
esté suivy dans tous les siecles,
parmy toutes les Nations. En
effet la connoissance d'un Dieu
se trouve par tout , & cette
connoissance aplanit toutes
les difficultez. Car dès que je
croy un Dieu eternal, tout sa-
ge , & tout puissant, il m'est
plus aisé de croire qu'il a créé
le monde tel qu'il est , parce
qu'il l'a voulu , que de penser

que le cas fortuit l'a formé aussi régulier qu'on le voit. Il ne faut même pas avoir recours au bizarre expedient des Machines pour sortir d'un pas si dangereux; puisque dès que je conçois un Dieu, je comprends qu'il a pû par sa toute-puissance donner une petite portion de lumiere aux Animaux, sans leur donner une ame immortelle, & qu'il luy a esté aussi aisé de distinguer les Ames, que d'attribuer des vertus toutes opposées à toutes ces fontaines medicinales dont l'Univers est semé: dont les unes sont chaudes, les autres froides, dont quelques-unes se corrompent, & les autres ne s'alterent jamais, quoy

qu'elles soient en quelques endroits à si peu de distance les unes des autres , qu'on peut presque dire qu'elles sortent d'une même source ; estant toutes destinées pour conserver ou rétablir la santé des hommes. En un mot la connoissance d'un Dieu satisfait la raison & la tire de mille embarras , sans la porter à nul danger. Un Philosophe Payen, au rapport de Plutarque, reconnoissoit une puissance sans bornes aux Dieux qu'on adoroit de son temps ; car il avançoit que celui qui choisissoit une victime pour la sacrifier estoit conduit par une puissance intelligente & divine, répandue par l'Univers , &

qu'au moment du sacrifice il se faisoit un tel changement dans les entrailles de la victime, que ce qui y estoit auparavant n'y estoit plus, & que ce qui n'y estoit pas y estoit, ajoutant que cela devoit estre facile à croire, puisque tout obeïssoit aux Dieux. C'estoit une pensée ingenieuse pour soutenir une extravagance qui estoit l'art des Haruspices, qui expliquoient au peuple le bon & le mauvais présage des victimes; mais nous apprenons du moins de là que même dans les fausses Religions, dès qu'on a crû une Divinité, on n'a pas donné de bornes à sa puissance. Mais, interrompit Isidore, ne peut-on pas excu-

fer l'Incertitude , par cette prodigieuse diversité de sentimens & d'opinions , & même par la tromperie que nous font nos sens , comme je l'ay ce me semble déjà dit. Mais , reprit Aristene en souïrant , je voy bien que vous n'avez pas lû l'Ouvrage d'un Philosophe qui a esté entre Epicure & le fameux Descartes , & qu'on a traduit depuis peu ; car il souïtient , pensant affoiblir nostre raison , que nos sens ne se trompent jamais , & que c'est nostre esprit qui se trompe , il apporte , pour appuyer son opinion l'exemple des songes , où l'on croit quelquesfois voir le Soleil qu'on ne voit pas : mais je suis persuadé qu'il se

trompe luy-même , car c'est l'imagination toute seule qui nous represente ce que nous croyons voir , & ce qu'elle ne pourroit nous représenter , si nos sens ne luy avoient jamais montré les objets dont elle nous montre l'image ; mais c'est la plus petite des erreurs où ce Philosophe est tombé. En effet la mort qu'il se donna luy-même , comme plusieurs Auteurs l'assurent , deshonne sa Philosophie , malgré l'étendue de son esprit. Avoüez du moins , dit Timandre , que la diversité de loix , de mœurs , & de coutumes de tous les siècles , estoit autrefois une excuse à la secte de ceux qui doutoient de tout,

& qui ne croyoient pas plus les Atomes que les autres opinions. Mais la multitude des procès, reprit Isidore en riant, ne montre-t'elle pas que la raison humaine est bien chancelante ; car il est bien plus aisé de connoître si un procès est bon ou mauvais , que de décider de tout ce que nous ne connoissons pas, & de tout ce que nous ne pouvons connoître qu'imparfaitement : cependant il faut de nécessité que la moitié de tous ceux qui plaident se trompent. Et vous pouvez ajoûter, reprit Timandre, qu'en ces sortes de choses la grande & prompte décision vient tres-souvent de l'ignorance ; & l'incertitude au

contraire d'un tres-profond ſçavoir. Pour favoriser mon ſentiment , pourſuivit-il , j'ay ſçû par un homme aſſez avancé en âge qu'il avoit eu un Amy le plus ſage , le plus modeſte qui fuſt non ſeulement entre les Magiſtrats, mais auſſi entre tous les gens de lettres , qui ne pouvoit ſe determiner ſur les queſtions douteuſes , & qui diſoit tant de bonnes raiſons de part & d'autre , qu'on avoit peine à rien decider après l'avoir entendu; & il diſoit même à ſes amis intimes , qu'il n'eſtoit jamais ſi aïſe que quand ſon avis n'étoit pas ſuivy, parce qu'il eſtoit certain en ce cas là qu'il n'avoit point fait faire d'injuſtice.

Je reconnois à ce que vous dites , reprit Aristene , celuy dont vous voulez parler ; mais ce que vous raportez est plutôt l'effet d'une grande pénétration que d'une véritable incertitude. En mon particulier , dit Amalthée , j'ay un Amy qui écrit admirablement bien en Vers & en Prose , qui par la raison que vous raporteza bien de la peine à se déterminer sur ses Ouvrages , parce qu'il ne les trouve jamais aussi parfaits que l'idée qu'il en a conceüe ; & si je ne l'avois rassuré par mes loüanges , il auroit quelquesfois supprimé de tres-belles choses , & cela est sans doute causé par la raison que vous venez

de dire, & par l'amour de la gloire. Cela est ainsi, dit Aristene, mais c'est estre plutôt difficile à contenter qu'incertain. Ne tombez-vous pas d'accord du moins, repliqua Timandre, qu'une partie des loix de l'Antiquité, faites par les plus sages de tous les hommes se contredisoient, & que tous les grands Philosophes estoient opposez les uns aux autres. Vous pouvez ajoûter encore, dit Aristene, qu'ils se contredisoient eux-mêmes; car les plus considerables d'entr'eux ont dit des choses qui font voir qu'ils croyoient un Estre intelligent maistre du monde, & en ont dit d'autres qui ne convenoient pas à cela;

mais c'estoit parce qu'ils n'osoient parler ouvertement contre les faux Dieux que le peuple adoroit: Cependant ils ne disoient pas douter de tout, comme ceux que vous imitez, & qui ne demeuroient d'accord que de la vray-semblance des choses. Mais toutes ces sectes decisives, reprit Timandre, estoient des orgueilleuses, & celle que je deffens estant fondée sur la foiblesse & sur l'ignorance de la raison humaine, n'affirmoit rien positivement, & se contentoit de dire douteusement, cela peut estre, il ne paroist pas impossible que cela soit, je ne le puis comprendre, & ainsi du reste sans affirmer jamais rien; & à

dire la vérité je pense qu'en ces temps-là ils avoient raison. Le larcin estoit permis à Sparte, & puny par tout ailleurs; les uns mettoient le souverain bien à la vertu sans la bien connoître, les autres à la volupté. De grands Philosophes avoient passé la plus grande partie de leur vie à voyager, estant persuadez que le changement de lieu estoit aussi utile à l'esprit que le changement d'air à la santé. Et Socrates, le plus sage de tous les hommes, ne sortoit presque jamais d'Athenes, & ne se soucioit pas de voyager. Quelques Philosophes anciens & modernes ont dit que les Animaux ne devoient pas estre en

plus de considération que des plantes , & même que des choses inanimées , comme on l'a déjà dit ; & Cimon fils du fameux Milthiade fit élever un tombeau à des chevaux qui luy avoient servy à remporter le prix aux jeux Olympiques. Aristote bien loin d'en faire des machines , veut qu'on en ait soin ; & Plutarque veut même qu'on ait de la reconnaissance pour les chevaux & les chiens qui ont bien servy. Montagne est dans ce sentiment si opposé au premier : Les grands Poètes ont parlé douteusement de tout comme les Philosophes , Euripide a dit en quelque-part , comme
l'a

la traduit le ſçavant Monſieur
Menar.

*Qui de nous ſçait mortels ſi mourir
n'eſt pas vivre,
Et ſi vivre n'eſt pas mourir.*

La diverſité des ſentimens ſe
trouvoit même parmy les bra-
ves comme parmy les Philo-
ſophes : le vaillant Ajax diſoit
qu'il y avoit de la gloire à tuer
ſon ennemy, mais que c'eſtoit
l'action d'un voleur de le dé-
poüiller mort. Un autre Capi-
taine fort brave n'eſtoit pas de
ce ſentiment, & voyant un
mort après une bataille qui
avoit une chaîne d'or au cou,
il ſe tourna vers un ſoldat, &
la luy montrant luy dit en

riant, prend cela le mort n'en a que faire. Que ſçavons-nous même, ajoûta Timandre, ſi nous ſommes bien inſtruits des ſentimens des Philoſophes, puis-que l'incertitude regne en l'hiſtoire comme ailleurs. Nous en voyons un grand exemple dans un Livre de noſtre temps ; car enfin après qu'on a publié pendant deux mille cinq cens ans, que Romulus & Amulus avoient eſté nourris par une Louve, un Auteur celebre nous prouve que tout cela eſt une Fable, auſſi bien que l'enlevement des Sabines. Mais, interrompit Iſidore, j'ay vû dans un beau cabinet ces deux événemens admirablement re-

presentez dans de fort beaux Tableaux qu'on m'a fait passer pour des Histoires , & non pas pour des Fables. Cela ne laisse pourtant pas d'estre ainsi, reprit Timandre , & le fameux Tite-Live dit en un endroit que de son temps on ne sçavoit pas à Rome avec certitude si c'estoient les trois Horaces , ou les trois Curiaffes qui avoient vaincu ; & l'illustre Corneille qui en a fait une si belle Tragedie , a pû choisir lequel il luy a plû : N'a-t'on pas vû regner l'incertitude parmy les Romains comme parmy ceux qu'ils appelloient Barbares , puisqu'on a vû qu'après avoir banny les Medecins de Rome durant plu-

sieurs siècles ils y furent rappelés. La Nature même, ajouta Timandre, autorise l'incertitude par les effets contraires qu'elle produit : Un homme appelé Demophon qui estoit à Alexandre suoit à l'ombre, & geloit au Soleil ; & l'on a vû de nostre temps des gens qui avoient le foye au costé gauche, & la rate au costé droit. Permettez-moy, dit Isidore en souriant, pour autoriser l'incertitude de vous faire convenir que depuis le commencement du monde on a dit & tenu pour constant qu'il n'y a point de feu sans fumée, & que ç'a toujours esté le plus incontestable de tous les proverbes ; cependant nous

venons de voir à la Foire Saint Germain que ce proverbe est faux, & que par une invention fort jolie on peut faire du feu qui ne fume point. Mais de grace, ajoûta-t'elle en riant, ne vous moquez pas de m'entendre citer la Foire Saint Germain après tant de citations sçavantes. Bien loin de me moquer, dit Timandre, je la trouve aussi convainquante qu'agreable, & elle me rend plus hardy à dire qu'il ne faut pas s'estonner si voyant tant d'incertitude dans la Nature, dans le passé, dans le present, & dans l'avenir, cette secte douteuse dans cette suspension de connoissance, se soit arrestée à la simple vray-semblance, &

peut-on trouver qu'elle eust beaucoup de tort de ne croire pas tous ces Dieux noircis de crimes que le peuple adoroit alors. Non , répondit Aristene, mais ceux qui en estoient eussent mieux fait du moins de dire comme un des premiers Sages de ces premiers temps-là ; car ne pouvant souffrir qu'on parlât en détail de toutes ces divinitez chimeriques, il disoit que quand on parloit des Dieux, il falloit se contenter de dire qu'il y en a , & les adorer sans rien particulariser ; & cette secte avoit un tort inexcusable de ne croire pas un Dieu comme Socrates, comme Platon, & comme Aristote , quoy qu'en disent leurs

ennemis, & les libertins, & de chercher la tranquillité, comme ils disoient, dans le doute universel, puisque rien n'est si opposé au repos que le doute & l'incertitude. Je suis de ce sentiment là, dit Amalthée, & rien n'est plus opposé à mon humeur. Je dis quelque chose de plus, dit Amerinte, car selon moy rien n'est plus opposé à la raison, & il me paroist même qu'il est tres-difficile qu'elle ne se determine pas, & qu'il luy est plus naturel de juger mal que de ne juger de rien; & puis il faut qu'on demeure d'accord qu'il y a des choses qui sont tellement vrayes qu'elles ne peuvent estre fausses, & que par con-

sequent l'incertitude generale est tres-mal fondée. Sur tout, ajouta Aristene, parce que le doute est le premier pas vers le libertinage, comme je pense l'avoir déjà dit, puisqu'il n'y a point de libertin qui ose dire qu'il ait des preuves naturelles de sa pernicieuse croyance; & quand il seroit vray, ce qui n'est pas, qu'on ne pût luy demontrer clairement le contraire de ce qu'il pense; il faudroit encore dans un doute égal, il faudroit, dis-je, se determiner à croire ce que la foy enseigne, & ce que la raison autorise depuis une longue suite de siecles, & ne hazarder pas l'Eternité sur un simple doute, qui n'a pour fonde-

ment

ment que l'ignorance ; car à parler sincèrement l'athéisme est une extravagance dont l'homme ne seroit pas capable, si la raison n'estoit pas dépravée & obscurcie par le dérèglement des passions. Mais comme les préjugés raisonnables sont d'un grand usage dans la connoissance des choses , je m'estonne que les libertins ne considerent pas, poursuivit-il en souïrant , que parmy tous les décendans d'Epicure , & de toutes les autres sectes qui ont douté de l'existence de Dieu , & de l'immortalité de l'Ame , on n'en a presque point vû qui ne se soient du moins abandonnez à leurs mauvaises inclinations, & pour

l'ordinaire à toute sorte de vices ; & qu'ainsi il y a lieu de croire qu'ils ne cherchoient à douter que pour ne se corriger pas. Qu'on ne me parle point , ajoûta-t'il , de la moderation d'Epicure , il devoit apparemment sa sobriété à son temperament mal sain , & non pas à sa Philosophie , & l'horrible licence de la plupart de ses disciples a des-honoré sa doctrine , & en quelque sorte sa prétendue vertu. Comment peut-on même expliquer l'adversion qu'un grand homme luy reproche d'avoir inspirée à ses disciples pour la plupart des Sciences , & des beaux Arts , sans en excepter l'Astronomie & la Mu-

sique. C'est sans doute, interrompit Amerinte en riant, qu'il regardoit toujours le Soleil, la Lune, & les Estoiles comme de la poussiere ramassée. Cela est agreablement exprimé, reprit Aristene, & vous pouvez encore ajoûter que son adersion pour la Musique venoit de la discordance perpetuelle qu'il y a entre les opinions de cette secte avec la verité & la vertu. Il est pourtant certain, reprit Timandre, que de grands hommes, & même de grands Saints, sont convenus de la vertueuse moderation de sa vie. J'en conviens comme eux, reprit Timandre, mais cela même a rendu le poison de sa doctrine

plus dangereux, & le rend encore aujourd'huy. Il me paroît même, poursuivit-il, que cet homme qui cherchoit la tranquillité de la vie à la veuë du neant où il croyoit devoir rentrer, si l'on peut parler ainsi, vouloit pourtant en quelque sorte vivre après sa mort, car il solemnisoit avec joye le jour de sa naissance; & il ordonna même par son testament qu'on la celebrât à perpétuité; ce soin là ne me paroît pas d'un Philosophe détaché de tout, & je suis persuadé que la fausse gloire d'estre le chef d'une secte nouvelle seduisit sa raison. S'il eût esté incertain, reprit Timandre, il n'eût pas eu ce pe-

tit mouvement de vanité. Quoy qu'il en soit, dit Aristene, il y a deux sortes d'Athées tres-pernicieux, les uns après avoir effleuré legerement toutes les diverses opinions des Philosophes, ne croient point de Dieu sans sçavoir bien précisément pourquoy, les autres ne s'en informent guere, parce qu'ils apprehendent d'estre persuadez qu'il y a une seconde vie, & que cette verité ne les oblige de se corriger, & les uns & les autres sont assurément incertains, estant absolument impossible qu'ils puissent jamais trouver aucune certitude dans leur détestable croyance, comme je l'ay dit, & redit, parce qu'on ne

peut assez le redire. En effet on ne voit que trop tous les jours qu'une partie des jeunes gens qui entrent dans le monde ont un penchant au libertinage , & que de tous les exemples qu'on leur peut donner, celui qu'ils suivent le plus facilement , est celui qui les porte à douter de tout ce qu'il y a de plus Saint , sans se donner la peine de rien examiner; de profiter de l'expérience de leurs peres; & des conseils de ceux qui les élèvent; au contraire ils les méprisent bien souvent , & écouâtent bien plutôt quelques vieux libertins plus coupables encore que les jeunes , qui leurs citent des exemples de ce dérèglement

là ; car il y a parmy ces sortes de gens une tradition de libertinage qui leur sert à séduire les jeunes esprits sans sçavoir, & sans experience. Mais on peut se servir contre-eux du sentiment d'un sage Philosophe Payen , qui ne pouvoit souffrir qu'on se défendît par de mauvais exemples , estant en cela du sentiment du celebre Demostene : *Ne m'alleguez point* , disoit cet illustre Orateur parlant à un accusé , *que ce que vous avez fait s'est fait autrefois impunément , puisque cela même veut que vous soyez puny avec plus de severité ; car comme vous n'auriez pas commis ce crime si le premier exemple que vous en avez eu avoit esté suivy*

d'une punition severe ; il est tres-juste de vous punir selon les loix , afin que dans la suite vous ne soyeZ pas imité. Ce que vous raporteZ est tres-beau , dit Amalthée , & prouve qu'on ne peut trop loier le Roy de la juste indignation qu'il témoigne avoir pour les moindres apparences de libertinage , & il donne de si grands & de si bons exemples de pieté , que cela rend beaucoup plus coupables ceux qui en suivent de mauvais sur ce sujet là. On peut même dire , ajoûta Amerinte , que non seulement le mauvais exemple fait les libertins , mais qu'il fait aussi quelquesfois les coquettes , qui sont assez souvent un peu li-

bertines sans le ſçavoir. Ah ! pour cela , reprit Ifidore , vous allez trop loin , & je ne prends pas eſtre ny libertine , ny coquette , pour eſtre un peu incertaine. Je n'ay pas dit cela pour vous , reprit Amerinte , car je ſçay bien que vous n'eſtes ny coquette , ny libertine , & que vous n'eſtes preſque incertaine que par habitude ; pour rendre la converſation plus vive par la conteſtation ; mais je le dis pour quelques Amies que vous avez , qui eſtiment trop leurs Amis libertins ; & je ſouſtiens que quoy que le libertinage ſoit tres-blâmable & tres-dangereux aux hommes , il l'eſt encore plus aux Dames. En eſſet ,

poursuivit-elle , un honneste libertin ne se portera pas à voler , à trahir ses Amis , ny à assassiner personne ; mais je vous avouë que je suis persuadée qu'une femme qui auroit le malheur de s'affranchir du juste joug de la Religion , auroit peut-estre quelque peine d'estre toujours rigoureuse à un fort honneste homme qui seroit amoureux d'elle , & qui ne luy demanderoit que d'estre écouâté , que d'estre plaint , & d'estre un peu distingué , car c'est le langage ordinaire des plus dangereux des Amans. Il est vray , dit Amalthée , que le peril seroit plus grand pour cette Dame là , que celuy où se peuvent trouver les liber-

tins qui n'ont pas renoncé à l'honneur du monde, & qu'en un mot ce caractère là est si detestable, soit aux hommes, soit aux femmes, qu'on ne peut les trop blâmer; & si on vouloit bien observer que tous les mauvais Princes ont esté ou sans esprit, ou sans Religion, & que la pluspart des libertins de condition ordinaire meurent comme des bestes, ou avec des repentirs qu'on peut vray-semblablement croire inutiles, par le peu de temps qu'il leur reste à vivre quand ils se repentent, on se resoudroit à prendre toujours le chemin le plus assuré. Ce que dit la sage Amalthée est parfaitement bien dit, reprit

Aristene , & l'incertitude n'a jamais esté le caractère d'un Heros. En effet , poursuit-il , la certitude établie sur un bon principe est proprement ce qui fait l'honneste homme , l'homme d'honneur , & le Grand homme ; puisque c'est cela seul qui le fait agir également en tous les divers estats où il peut se trouver ; estant toujours le même dans la bonne , ou dans la mauvaise fortune , dans l'obscurité , ou dans l'éclat , dans la vie privée ou publique ; au lieu que le mal honneste homme , incertain & frivole change à tous vents , parce qu'il n'a nul principe certain dans l'esprit. Aussi voyons-nous les gens de

cette espece ne se fixer jamais à rien , s'accommoder au theatre du monde , s'il faut ainsi dire , & au goût de ceux à qui ils veulent plaire , soit par des motifs de plaisir , d'intérêt ou d'ambition. Celuy qui ne parloit guere parle beaucoup , celuy qui paroissoit modeste & juste devient violent & tyrannique ; celuy qui estoit devot en apparence devient libertin ; au contraire le libertin devient hipocrite , ne pouvant devenir homme de bien , & par cent changemens sans raison , il est toujours aussi incertain que la mer dont l'agitation ou le calme ne dépendent jamais d'elle-même ; au lieu que l'égalité

fondée sur une certitude raisonnable est le véritable caractère d'un homme solidement vertueux & accompli. En effet , ajoûta Aristene en regardant Amalthée , nous voyons un grand exemple de cette sage & constante égalité en la personne d'un de vos plus illustres Amis , que son rare mérite , & le choix d'un grand Roy , & du plus habile Roy du monde , vient d'élever à la première dignité de l'Estat. Je ne parle point icy , poursuivit-il , de ses lumières , de sa capacité , de ses vertus en particulier , & entre les autres de sa modestie , de sa libéralité , qu'il ne permet pas même de reveler ; ny de la generose.

sité & de l'élevation de son cœur ; mais j'avance seulement à sa gloire , qu'en tous ses divers emplois on luy a toujours vû le même caractère de sagesse , de modération , & d'équité ; ce qui est sans doute celuy d'un véritable Chancelier , si bien exprimé par la belle inscription qu'on a si justement mise à une Medaille qui le represente ; car par trois paroles de Cicéron bien choisies on marque qu'il a en partage l'inclination bien-faisante , compagne de la Justice , qui est le plus beau caractère du monde pour celuy qui est comme le premier dépositaire des graces & de la justice du Prin-

ce. Ce sentiment là est même heureusement exprimé par deux figures de la Medaille, dont la principale est la Justice, & l'autre celle qui distribue les graces, & convient parfaitement au veritable caractère de l'excellent homme dont j'entends parler. On a tres-bien fait, dit Amalthée, de graver cela en caracteres ineffaçables, car je réponds hardiment que cette belle inscription conviendra toujours à celui à qui on l'a appliquée, & qu'il gardera constamment le caractère qu'on luy a vû depuis ses premiers Emplois, qui est une application toujours égale & uniforme à ce qui merite les plus grandes dignitez,

dignitez , sans aucun empressement pour y parvenir. De sorte que bien loin de m'opposer à ce que vous venez de dire , je declare qu'il faudroit encore beaucoup ajoûter à cet Eloge , & ce grand exemple si avantageux à la certitude me fait encore plus blâmer les incertains , & me persuade que la seule incertitude loüable , est celle qui nous fait douter du mal qu'on dit de nostre prochain en nostre presence , & même de celuy qu'on dit de nos propres ennemis. Ce que dit la sage Amalthée , reprit Aristene , est tres-juste & tres-bien dit. J'en conviens , dit Isidore , mais j'avouë à ma honte que je ne

suis pas trop fâchée , quand j'apprends que les gens que je n'aime pas ont fait quelque chose de travers , & que je le crois assez aisément , renonçant à l'incertitude en cette occasion ; mais pour vous montrer que je ne suis pas une incertaine incorrigible , je m'observeray sur cela à l'avenir. Pour moy , dit Timandre , je ne me déferay pas facilement de toute incertitude , mais je ne l'ay jamais portée jusques à la Religion , & je n'ay parlé comme j'ay fait , que pour donner lieu à Aristene de nous dire toutes les belles choses que nous avons entenduës. En effet je ne me suis point laissé trom-

per par la multitude des Philosophes Payens qui ont douté de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'Âme: J'ay pesé les voix sans les compter, & Socrate, Platon, Aristote, Pitagore, & quelques autres qui ont eu connoissance de ces deux grandes veritez, sans oser les enseigner bien clairement, ont esté un grand contre-poids contre la doctrine d'Epicure, & de ceux qui l'ont suivie en y changeant quelque chose. En effet Pitagore si sçavant, si sage & si vertueux, interrogé quand il falloit prier les Dieux, répondit, *à tous les momens*, Un Philosophe Chrétien auroit-il pû dire rien de

plus beau. Cela est fort bien remarqué , reprit Aristene; mais le même Philosophe vouloit encore qu'on ne demandât rien de précis pour soy-même , parce que l'homme, disoit-il, ne peut sçavoir ce qui luy convient, & il vouloit seulement qu'on priaist la Divinité qu'on invoquoit de donner ce qui estoit propre à ceux qui prioient. Cette regle doit pourtant avoir quelque exception , ajoûta Aristene, & Vespasien fit un jour une tres-belle priere estant prest d'estre Empereur , car il demanda à Jupiter qu'il ne commandast qu'à des gens sages , & qu'il n'obeît luy-même qu'à des Sages. Cela est admirable,

dit Amerinte, pour un Prince Payen, car je suis persuadée que les fausses Religions de ce temps là ne pouvoient guere porter à un si beau sentiment, & la seule Religion Chrestienne enseigne les vertus sans tache, & par les commandemens de Dieu, & par les exemples d'un nombre inombrable de Martyrs & de Saints qui ont paru dans l'Eglise depuis la mort de Jesus-Christ. Cela est tres-bien dit, reprit Aristene, & quiconque rapellera dans sa memoire le fil non jamais interrompu depuis la creation du monde jusques à nous, de la connoissance de Dieu, qui considerera, dis-je, toutes les Propheties

480 DE L'INCERTITUDE
de l'ancienne Loy si exacte-
ment accomplies dans la nou-
velle , la maniere merveilieu-
se dont la Religion Chrestien-
ne s'est établie , le prodi-
gieux nombre de Martyrs qui
ont répandu leur sang avec
joye , les grands Hommes , &
les grands Saints qui l'ont sui-
vie & annoncée ; la pureté de
la Morale Chrestienne qui ne
peut venir que de Dieu , les
Miracles qui l'ont confirmée
en divers siècles , & qui ont
esté si incontestables , que
les Payens même n'ont osé
les mettre en doute , s'estanz
contentez de les contrefaire
pour en affoiblir la merveille.
Quiconque , dis-je , se sou-
viendra de tout ce que je dis ;

& de mille autres choses que je laisse aussi fortes que celles-là , s'estonnera avec raison qu'un petit nombre de libertins , la plupart tres-ignorans , ayent la folie & l'audace de se vouloir égarer , & je suis ravy de voir que Timandre n'ait pas porté le doute jusques-là ; car pour Isidore , j'avois bien connu qu'elle n'avoit qu'une superficie d'incertitude. Mais après tout, dit-elle en souïrant, il ne me paroist pas que Timandre & moy soyons tout à fait vaincus , ny que l'Empire de l'Incertitude , si l'on peut parler ainsi , soit entierement détruit ; car à parler raisonnablement , tout ce que le sage Aristene a si bien & si forte-

ment dit , ne regarde que la Religion , & nous en convenons sans résistance , renonçant à toute incertitude sur ce sujet là. Ah ! Ifidore , reprit Amalthée , ce que vous dites me fait souvenir de je ne sçay quel combat dont j'ay lû autrefois la Relation , qui marquoit qu'on avoit fait des feux de joye dans les deux Armées , car je croyois qu'Amerinte & moy devions la victoire entière à Aristene. Cela n'est pourtant pas ainsi , reprit Timandre , & il y a un grand nombre de choses sur lesquelles il conviendra sans doute que chacun peut prendre tel sentiment qui luy plaist , & que les Loix & la raison soûmet-
tent

rent à la volonté pure & simple. Mais ne feroit-il point donc à propos, dit agreablement Isidore en souïrant, afin d'établir une bonne paix entre les décisifs & les incertains, de regler tout d'un coup les limites de ces deux Estats qui ont des sujets par tout le monde; à condition que nous ne serós pas aussi long-temps à en convenir que les Commissaires assemblez à Ratisbonne le sont à regler les limites dont il s'agit entre-eux, malgré le zele & l'habileté du Plenipotentiaire de France qui est fort de mes Amis: Cependant pour lever toute difficulté à ce que je propose, ajoûta-t'elle, je consens qu'Aristene soit ennemy qu'il est de l'in-

certitude, regle les articles de cette Paix, & je ne croy pas que Timandre me contredise. Bien loin de cela, reprit Timandre, je l'en prie, pourveu qu'il nous permette de dire nos raisons; non, non, dit Amerinte, il ne faut point en user ainsi, il faut luy laisser dresser les articles de cette paix, & puis nous les examinerons. Pour mieux faire, dit Amalthée, il faut qu'Aristene ne se charge que des articles pour les decisifs, & que Timandre dresse les autres, & puis nous verrons si on les pourra joindre ensemble. A cette condition, reprit Aristene, j'y consens; car je serois bien fâché, ajouta-t'il en riant, que

des personnes infiniment aimables sortissent en guerre de ma solitude, où la paix regne toujours. Cela estant resolu, Aristene après avoir parlé à Amalthée & à Amerinte, & Timandre à Isidore, fit entrer Timandre dans son cabinet, luy donna de quoy écrire, & écrivit luy-même, pendant quoy deux des Dames s'amuserent à lire ou à écouter Isidore qui joüa admirablement d'un Claveffin qu'elle trouva dans la sale où elles furent en attendant les articles de cette celebre Paix. On ne dit point si Aristene & Timandre s'entremontrèrent ce qu'ils avoient écrit séparément, mais ils sortirent du cabinet comme les

Dames rentroient dans la chambre, & leur firent voir les articles de cette Paix conçus en ces termes.

Nous les Decififs & Incertains sommes convenus de ce qui s'ensuit.

I.

Q'on tiendra toujours pour certain sans en douter jamais, tout ce qui regarde la Foy.

II.

Tout ce que les sens montrent également à tous les hommes.

III.

Tout ce que le sens commun leur apprend.

IV.

Toutes les maximes dont les

Nations conviennent , & qui font le droit des gens.

V.

Qu'il faut suivre les loix des Etats & des Païs où l'on naist, & preferablement à tout celles de Dieu, qui sont les seules loix au dessus de toutes les autres.

VI.

Qu'il faut aimer, servir & obeir à son Roy quel que Dieu le donne.

VII.

Qu'il faut ne manquer jamais aux loix naturelles, comme d'aimer ceux à qui on doit la vie, d'avoir de la reconnoissance pour ceux qui nous obligent, & de la charité pour tout le monde.

VIII.

Que tout ce qui est in-

488 DE L'INCERTITUDE.
juste est défendu.

IX.

Et qu'il faut mesme convenir qu'aux choses de la vie qui consistent en action, il vaut mieux en quelque sorte se déterminer mal, que de ne se déterminer pas, & flotter toujours dans l'Incertitude.

X.

Voilà qui est admirablement bien pour les Decisifs, dirent Amalthée & Amerinte; je pourrois pourtant bien, dit Isidore en riant, chicaner sur quelques articles, & sur tout sur celui du sens commun qui est bien différent entre tous les hommes, cependant en considération du bien de la Paix je signeray cela: Mais voyons les articles des Incertains, pour sui-

DE L'INCERTITUDE. 489
vit-elle , car je crains un peu
que Timandre ne se soit trop
relâché.

Articles des Incertains ac-
cordez par les Decisifs.

I.

*T*oute la *Phisique* sans exception,
pour éviter une guerre éternelle,
peut estre un sujet d'incertitude.

II.

Toute l'*Astrologie* , dont les
yeux , la raison , l'expérience de
tous les siècles , n'ont encore pres-
que rien enseigné avec certitude.

III.

Toute la *Medecine* dont toutes
les facultez depuis *Hipocrate* , ne
conviennent jamais parfaitement.

IV.

Que la mesme liberté sera établie dans toutes les sciences, généralement en ce qui ne se pourra décider par les principes établis par les articles precedens.

V.

Qu' Aristene chef, des Decisifs, demeure d'accord qu'il y a beaucoup de choses que chacun peut décider selon son inclination ; par exemple , s'il vaut mieux se marier ou ne se marier pas.

VI.

Si c'est le Ciel ou la Terre qui tournent , si le Quinquina vaut mieux contre la fièvre que les remedes ordinaires.

Eh ! de grace, interrompit Isidore en souïrant, laissez-nous

la liberté de décider entre l'usage du Thé, du Café, & du Chocolat; car encore que j'aye leu avec plaisir le beau & curieux Traité qu'en a fait un illustre Marchand de Lion, je ne suis pas encore déterminée sur ce choix-là. Je ne dispute pas cet article, reprit Aristene en riant. J'ay même abandonné, poursuivit-il, en faveur des Dames toute la musique, soit de symphonie ou de voix, & même le choix de tous les honnestes divertissemens, pourvû qu'on n'en fasse pas une occupation continuelle.

Je ne vous liray donc pas cet article, dit Timandre, mais écoutez le reste.

VII.

Que ceux qui aiment la chasse choisiront librement celle qui leur plaira le plus.

VIII.

Et qu'en dernier lieu, pour purger le monde de mauvais Livres dont on est accablé, nul ne décidera souverainement des Ouvrages d'esprit qu'il aura faits, & ne songera à les faire imprimer sans les avoir montréz à deux Amis sçavans & sinceres; en foy de quoy nous les Decisifs & Incertains: avons signé ces articles, promettant les faire ratifier à tous les Decisifs & à tous les Incertains, pourvû qu'on nous donne un temps raisonnable pour les en avertir & en avoir réponse.

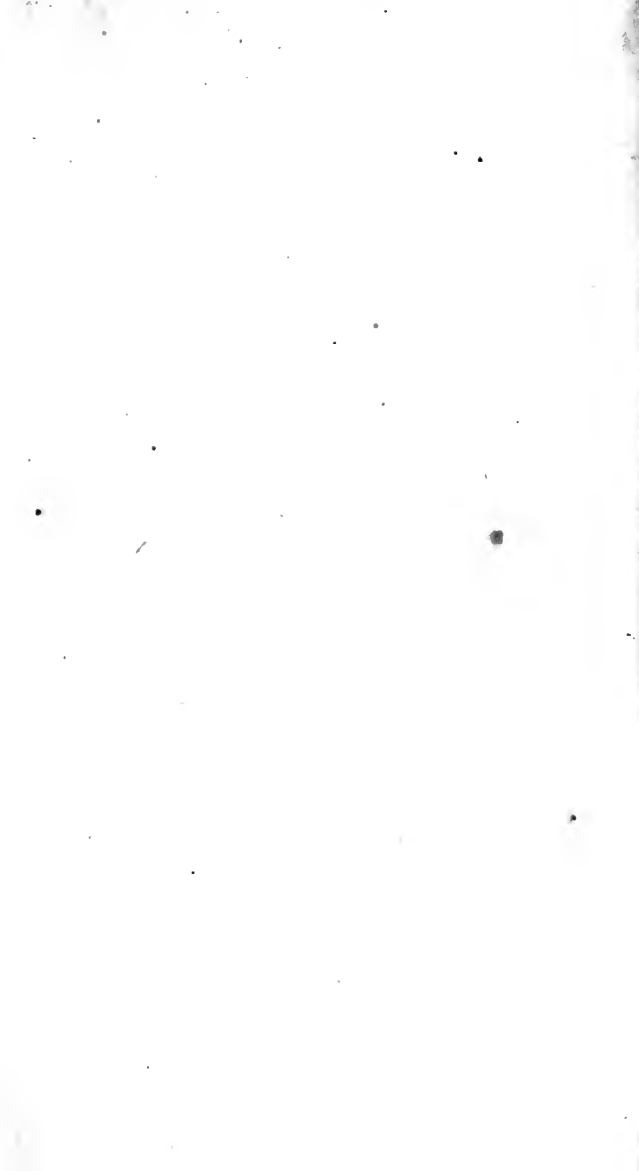
En verité, reprit Isidore en

raillant agreablement , il faut donc remettre la ratification de cette Paix jusqu'à la fin des siecles. J'avouë ingenuement, dit Amalthée, que je ne pensois pas que l'Empire de l'Incxertitude fust si grand. Je suis de vostre avis , dit Amerinte , & je le croyois plus petit. Mais après tout , reprit le sage Aristene en souïriant , j'ay quelque envie de dire qu'il s'en faudroit tenir à ce que disoit assez plaisamment un des illustres Autheurs de nostre siecle , quand quelqu'un de ses Amis l'accusoit d'estre opiniâtre; tu te moques repliquoit-il, il n'y a que Dieu seul qui puisse sçavoir si l'homme est opiniâtre ou constant : Et selon

cette maxime, pourſuivit Ariſtene, on pourroit dire ſerieuſement qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe ſçavoir ſi on a raiſon d'eſtre decifif ou incertain. Cela eſt bien dit, reprit Timandre, & d'autant mieux dit, que Salomon & Ariſtote ont dit chacun en leur maniere, que nos doutes croiſſent à meſure que noſtre ſçavoir croiſt. Mais euſſions-nous crû en ſortant de Paris, dit Amerinte, que noſtre incertitude nous euſt fait dire par le ſage Ariſtene tant de veritez incontestables. Cependant, ajouta-t'elle, j'eſpere qu'il eſt permis de douter ſ'il n'eſt pas temps de nous promener dans un beau jardin que j'ay entrevû du veſtibule, avant que de

nous en retourner. Je suis de vôtre avis, reprit Amalthée, & en effet Aristene les y conduisit, & elles trouverent dans un grand Cabinet en dôme, au bout d'une allée au delà du Parterre une collation magnifique & propre, qui fit bien voir que la vertu d'Aristene n'estoit pas farouche, & cela même servit à persuader à Isidore & à Timandre, qu'il estoit solidement vertueux sans nulle affectation. De sorte que cette aimable compagnie ne s'entretint en s'en retournant que du mérite de cet excellent homme, & Isidore promit à ses Amies, de ne souffrir jamais que quelques Amis qu'elle avoit disent rien en sa presen-





1184



a 39003



009526665b



